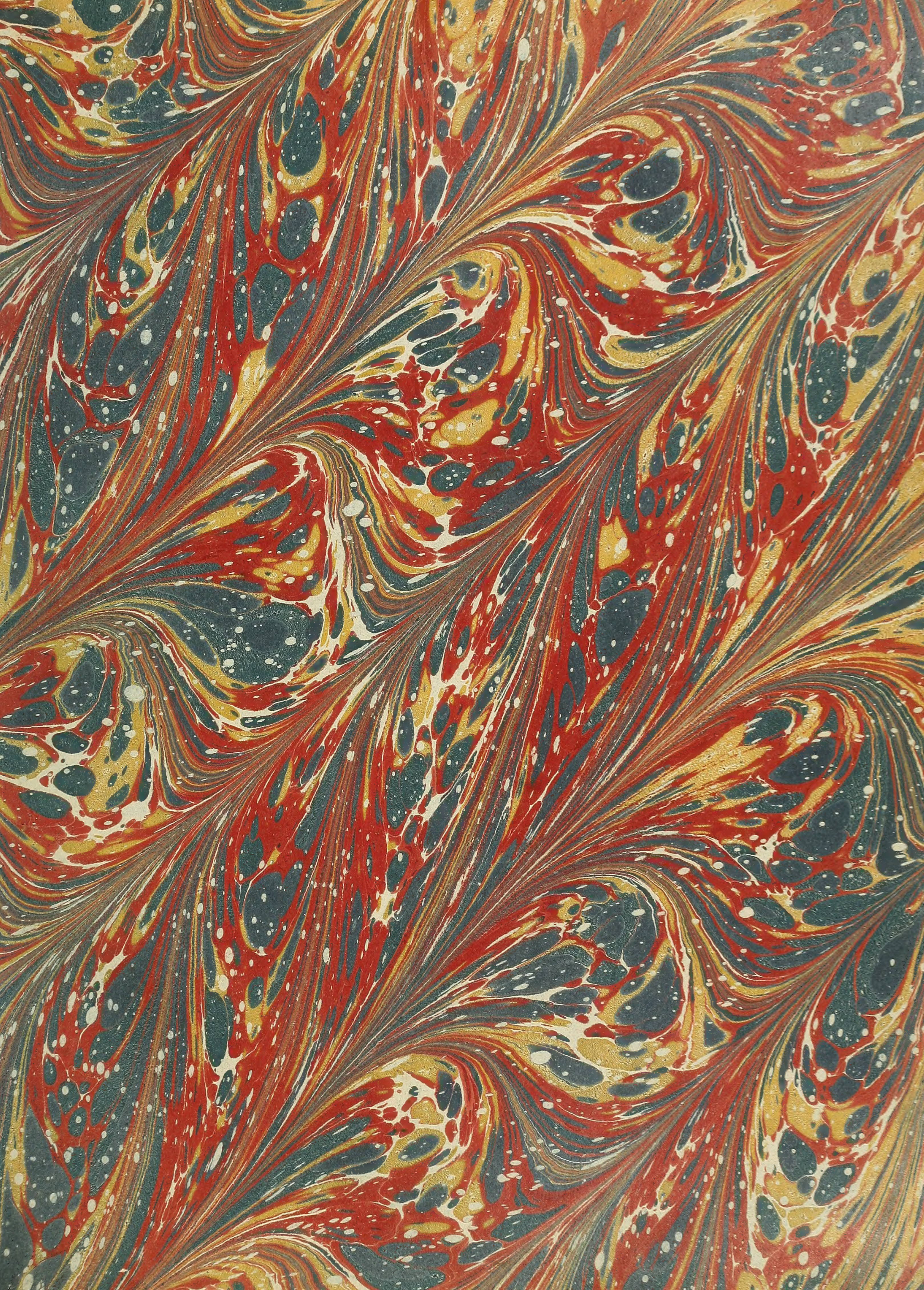



5
FEY E FIDALGIA
G. E. Shelley
Sigill: Henrici: Baker: Tristram: e Coll: Linc: Oxon:
FORTITER GERIT CRUCEM





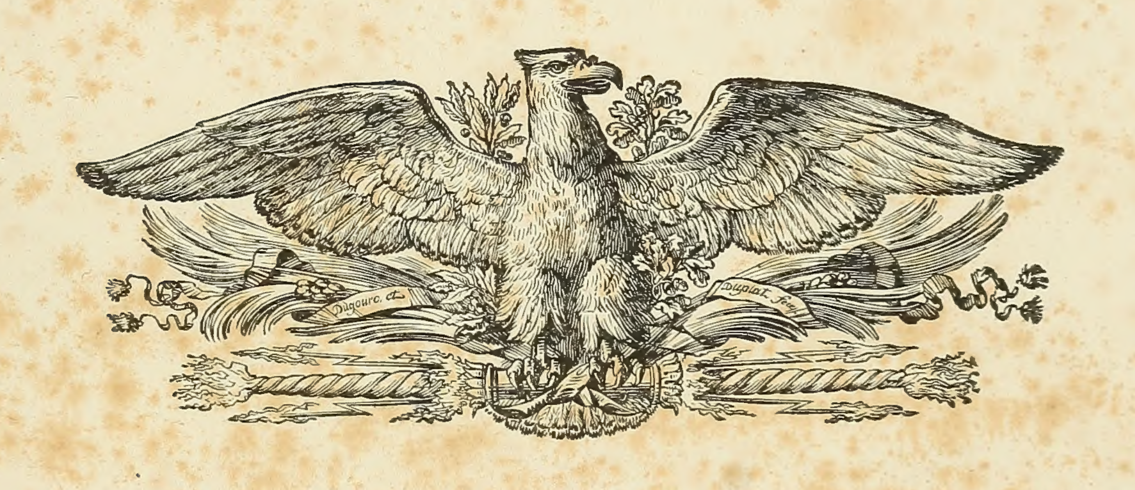
HISTOIRE NATURELLE

DES

OISEAUX D'AFRIQUE;

Par FRANÇOIS LEVAILLANT.

TOME CINQUIÈME.



PARIS,

DELACHAUSSÉE, RUE DU TEMPLE, N°. 40.

M. DCCC. VI.



HISTOIRE NATURELLE

DES

OISEAUX D'AFRIQUE.

DES COUCOUS.

Par le grand nombre d'espèces de Coucous qui se trouvent en Afrique, et la quantité d'individus de chacune de ces espèces qu'on y voit, on seroit tenté de croire que cette partie du monde a été le berceau de ces oiseaux, et que c'est de là qu'ils se sont répandus dans tout l'ancien continent, depuis l'Europe, où il ne s'est introduit qu'une seule de ces espèces jusque dans l'Indostan où toutes les autres ont pénétré. Ce qu'il y a de certain, c'est que j'ai retrouvé l'espèce de notre Coucou européen, non-seulement dans le sud de l'Afrique; mais que j'y ai trouvé également beaucoup d'autres espèces de ce genre, qui habitent aussi différentes contrées de l'Inde.

L'histoire de notre Coucou d'Europe étoit sans doute connue depuis plusieurs siècles; on savoit que cet oiseau abandonne

à d'autres oiseaux le soin de sa progéniture, qu'il ne fait point de nid, qu'il ne couve pas ses œufs et qu'il n'élève pas ses petits. Ces faits, tout extraordinaires qu'ils eussent dû paroître, d'après les loix générales de la nature, n'avoient pas empêché des philosophes accrédités d'entacher encore l'histoire de cet oiseau d'une foule d'erreurs qui probablement avoient pris naissance dans les c ontesabsurdes qu'en avoient débités les différens peuples des pays qu'il habite. On en étoit même venu au point de douter de la vérité ; car bien des gens ne croyoient plus que le Coucou n'en agît pas avec sa géniture comme les autres oiseaux en agissent avec la leur.

Depuis longtems, sans doute, les naturalistes laissent aux crédules leurs fables, et ne conservent plus aucun doute sur la vérité de l'histoire du Coucou d'Europe; mais il leur restoit encore aujourd'hui un point essentiel à connoître, celui de savoir si dans tous les climats, les différentes espèces de Coucous subissoient les mêmes loix que subit, en Europe, celle de notre Coucou.

Plus qu'un autre, peut-être, à portée de vérifier ce point intéressant de l'histoire des oiseaux, je m'en suis occupé de manière à pouvoir attester qu'en Afrique comme en Europe, tous les Coucous, c'est-à-dire les vrais Coucous, ceux qui appartiennent bien réellement à ce genre d'oiseaux par leurs caractères primordiaux, constitutifs, laissent aux autres oiseaux le soin de couver leurs œufs et d'élever leurs petits. Cette sorte d'abandon de la part des Coucous n'est donc point d'une nature monstrueuse, mais bien l'effet d'une loi de la nature elle-même, d'une loi générale, sans doute, pour toutes les espèces de Coucous quelles que soient les parties du globe où elles sont répandues : cela est du moins très-vrai pour

tout l'ancien continent, puisque plusieurs Coucous que j'ai trouvés en Afrique, sujets aux mêmes loix que l'espèce européenne, habitent aussi différentes contrées de l'Indostan, ainsi que nous l'avons dit. Quant aux Coucous de l'Amérique, la plupart du moins de ceux décrits sous ce nom différant à plusieurs égards des vrais Coucous, et se rapprochant d'autres oiseaux dont j'ai trouvé aussi en Afrique les analogues, ces derniers, ainsi que beaucoup d'autres oiseaux que l'on confond encore avec les vrais Coucous, font tous leur nid, couvent leurs œufs et élèvent leurs petits. Il est donc probable que tous ces prétendus Coucous d'Amérique couvent aussi leurs œufs et élèvent leurs petits comme leurs analogues dans l'Afrique. Remarquons que l'on n'a point encore rapporté de l'Amérique méridionale une seule espèce d'oiseaux qui réunisse tous les caractères des vrais Coucous de l'ancien continent (1).

Il ne s'agiroit donc plus que de bien distinguer les vrais Coucous de tous ces différens oiseaux qu'on a confondus avec eux, et ceux-ci les uns des autres, pour qu'il devînt facile aux naturalistes de les bien reconnoître, et de les mettre chacun à la place qui lui convient. C'est ce que nous nous proposons de faire ici à mesure que nous parlerons de tous ces oiseaux dont les méthodistes composeront un ordre, s'ils le jugent à propos, sous tel nom qu'il leur plaira lui donner; ce dont je ne me charge pas, parce qu'il s'agit bien moins ici d'idées systématiques que de faits sur chacun de ces oiseaux en particulier : faits que j'ai recueillis sur le grand théâtre de la nature, et que j'expose dans toute leur pureté, laissant à d'autres le soin de les analyser et de les généraliser quand

---

(1) Buffon trouve cependant que les Coucous de l'Amérique ont plus de rapports avec celui d'Europe qu'avec ceux du reste de l'ancien continent.

il en sera tems, c'est-à-dire lorsque d'autres faits venant à l'appui de ceux que j'ai rassemblés, permettront de tirer de leur ensemble les conséquences qui devront en résulter.

On nous pardonnera de n'avoir pas rapporté et réfuté tous les contes absurdes qui, pendant plusieurs siècles, ont été faits sur le Coucou d'Europe. Ceux qui seront curieux de savoir jusqu'à quel point un fait naturel, mais singulier, peut occasionner de différentes manières de l'envisager et de l'interpréter, pourront consulter dans Buffon l'article du Coucou où tous ces contes se trouvent rassemblés et discutés dans le plus grand détail. Pour nous, nous nous bornerons ici à relever quelques erreurs nouvelles, nées de plus anciennes par l'explication qu'on a prétendu faire de ce qui avoit pu y donner lieu.

Le Coucou d'Europe, ainsi que tout Coucou d'Afrique, ne pond qu'un œuf dans chaque nid d'autre oiseau qu'il a choisi; mais il pond successivement dans autant de nids jusqu'à six, huit ou même dix œufs. Ce sont là des faits certains que j'ai plusieurs fois eu l'occasion de vérifier tant en Europe qu'en Afrique. Mais de ce qu'on avoit supposé que notre Coucou ne pondoit qu'un œuf ou tout au plus deux, Buffon a conclu que cet oiseau muoit fort tard et plus complettement qu'aucun autre oiseau: « le superflu de la nourriture, dit-il, étant absorbé chez lui par l'accroissement des plumes, ne peut que fournir très-peu à la reproduction de l'espèce. » Or c'est ainsi, comme je l'ai dit plus haut, qu'en voulant expliquer la cause d'une erreur, on commet souvent une autre erreur. Il est faux que le Coucou d'Europe mue plus tard que les autres oiseaux du pays. Depuis plus de trente années que j'observe les oiseaux, non dans les cabinets mais dans leur état naturel, je vois toujours nos Coucous entrer en mue dans les quinze derniers jours

jours de juillet, tems où généralement tous nos oiseaux d'Europe y entrent.

Il est faux aussi que la mue du Coucou soit plus complette que celle d'aucun autre oiseau. Quelques faits isolés tenant à des causes particulières et accidentelles, ne font pas règle; et de ce qu'on a trouvé en hiver dans un creux d'arbre un Coucou déplumé, ce n'est pas une raison de conclure que l'espèce mue plus complettement qu'aucune autre. Un oiseau ne peut pas muer plus complettement qu'un autre; car dans la mue, tous les oiseaux refont toutes leurs plumes, mais peu-à-peu et par partie, quoiqu'on ait vu quelques exemples d'individus qui se déplument tout-à-coup et au point d'être incapables de voler. Mais c'est encore là un de ces cas particuliers qui appartiennent à des causes accidentelles et qui ne font pas loi.

Il est donc faux encore que lorsque les Coucous arrivent dans nos climats, leurs plumes soient à peine refaites, et qu'ils ayent l'aîle foible. Aussi, comme j'attache beaucoup de prix à avoir les oiseaux dans leur plus bel état, j'ai toujours eu grand soin de profiter de l'arrivée de ceux qui voyagent, des Coucous comme de tous les autres. J'invite même les ornithologistes qui mettent quelque importance à avoir une collection pure, à en faire autant, et ils verront, comme je l'ai vu, que des oiseaux voyageurs n'arrivent jamais dans l'état de mue, tous ayant au contraire besoin de toutes leurs forces physiques pour entreprendre d'aussi longues courses que celle que la plupart d'entre eux sont obligés de faire pour se rendre dans les lieux qui conviennent à leur existence.

Il est enfin calomnieux de dire des Coucous qu'ils soient

froids pour l'acte principal de la génération; ils sont au contraire très-lascifs; mâles et femelles, ils montrent une égale ardeur pour l'accouplement, qu'ils pratiquent même très-souvent et pendant plus longtems que les autres oiseaux. Ce n'est donc pas par froideur en amour, ainsi qu'on l'a si gratuitement supposé, que les Coucous se refusent, disons mieux, qu'ils n'ont pas l'avantage de se livrer à des soins que la nature a rendus si doux à remplir pour tous les êtres. D'ailleurs si de ce que les Coucous ne font pas de nids, qu'ils ne couvent point leurs œufs et qu'ils n'élèvent point leurs petits il eût fallu conclure quelque chose, ma conséquence auroit été toute différente de celle de Buffon. D'après les lois générales de la nature et le cours ordinaire des choses, j'aurois pensé que c'est parce qu'ils devoient être très-prolifiques, et, plus que les autres oiseaux, s'abandonner aux plaisirs de l'amour, que les Coucous se dispensoient des soins domestiques, soins assidus et pénibles, quel que soit le charme qui s'y trouve attaché. J'ajoute même que ceci étant de toute vérité, il est très-présumable que c'est cette grande ardeur qu'ils ont pour l'acte de la génération et le besoin qu'ils éprouvent de s'y livrer sans cesse, qui les rendent inhabiles à remplir les devoirs du ménage, à l'incubation sur-tout pour laquelle peut-être ont-ils aussi le sang trop chaud; car leurs œufs, comme ceux de tous les autres oiseaux, ont besoin, pour éclore et venir à bien d'une chaleur modérée et toujours égale. Nous voyons tous les jours qu'une poule, une dinde, qui couvent avec trop d'ardeur, s'échauffent au point d'étouffer leurs petits dans les œufs. On dit alors que la mère a brûlé sa couvée.

Ce que nous ne donnons ici que comme une conjecture sur la cause qui peut empêcher les Coucous de couver leurs œufs, a au moins l'avantage d'être tiré de faits vrais, tandis que

l'opinion de Buffon ne repose que sur des erreurs. « Notre Coucou dit encore Buffon ou Montbeillard, ayant l'instinct de manger les œufs des oiseaux, la femelle en doit d'autant plus cacher le sien et elle ne doit même pas retourner dans l'endroit où elle l'a déposé de peur de l'indiquer à son mâle; d'où résulte pour elle la nécessité de le confier à des étrangères. » Mais les pies, les corbeaux, les chouettes et généralement tous les oiseaux de proie mangent les œufs des autres oiseaux, cependant les pies, les corbeaux, les chouettes, etc. couvent leurs œufs et soignent leurs petits sans que les mâles les mangent.

Les loups, les renards, les lions, les tigres, tous les animaux carnassiers mangent les petits aussi bien que les pères et mères des autres quadrupèdes, cependant les mâles des loups et des renards non plus que ceux des autres carnassiers ne dévorent pas leurs propres petits, tandis qu'on voit souvent un mâle lapin, qui n'est certes pas un animal carnassier, dévorer les petits d'une femelle de son espèce, dont il veut jouir. Au reste quelle que soit la cause qui fait que les Coucous ne couvent pas leurs œufs, il est certain qu'il n'y a de connu aucun autre oiseau qui soit dans ce cas; et si les pics, quelques espèces de mésanges et les martin-pêcheurs ne font pas de nid, c'est qu'un trou d'arbre suffit aux uns, tandis qu'il ne faut aux autres qu'un trou en terre; ce qui est toujours de leur part choisir l'emplacement qui leur convient pour couver eux-mêmes leurs propres œufs. Si encore quelques oiseaux pondent comme les Coucous dans des nids d'autres oiseaux, ainsi que j'en ai vu de nombreux exemples, ce n'est qu'après en avoir chassé les légitimes propriétaires pour s'y établir eux-mêmes et y couver leurs propres œufs.

Tout cela n'a donc à-peu-près rien de commun avec l'histoire

des Coucous, pas plus que l'autruche qui, suivant Buffon, ne couveroit pas ses œufs dans la Zone Torride : si ceci étoit vrai, pourquoi les Coucous de la Zone Torride n'auroient-ils pas, comme l'autruche, l'instinct de profiter de la chaleur du climat pour faire éclore leurs œufs sans aller les confier, comme ils le font tous, à d'autres oiseaux. Mais il est également faux que l'autruche ne couve pas ses œufs : j'ai vu par-tout dans mes courses en Afrique les autruches couver. Je suis même persuadé que plus il fait chaud dans un pays, plus les oiseaux qui déposent leurs œufs en plein soleil sur la terre, comme celui-ci le fait, doivent les couver, non pour les échauffer davantage, mais au contraire pour les préserver de la trop grande ardeur du soleil et les tenir dans un degré de chaleur convenable, puisqu'il est certain qu'un œuf exposé plusieurs jours aux rayons d'un soleil brûlant devient infécond.

Toutes ces erreurs dès longtems consacrées ont été tant de fois répétées sans examen, que je conçois qu'il sera difficile de les détruire tout-à-coup, et qu'il arrivera à cet égard ce qui est toujours arrivé en pareil cas ; c'est que lorsque le mensonge a pris la place de la vérité, celui qui le premier ose s'élever contre ce désordre, passe ou risque fort de passer lui-même pour un imposteur. Cependant comme les faits que j'ai publiés dans mes écrits se renouvelleront sans cesse aux yeux des hommes; que ces faits sont des vérités incontestables, qu'ils dérivent des loix de la nature et qu'ils en sont des effets nécessaires, le tems viendra peut-être où la vérité reprendra son empire.

Ne nous obstinons donc pas ici à vouloir pénétrer le secret de la nature, ni à chercher à découvrir le but qu'elle a eu en exemptant les Coucous d'une loi générale et commune à

tous les oiseaux. Il est certain que le Coucou d'Afrique confie sa couvée aux autres oiseaux comme le Coucou d'Europe; qu'il pond en général de huit à dix œufs, et qu'il a soin de choisir chacun des nids dans lequel il n'en dépose qu'un seul. J'ai toujours reconnu que ces nids étoient ceux des oiseaux qui, comme lui, vivent d'insectes. On a dit qu'on avoit trouvé en Europe des œufs de Coucou dans des nids de ramiers, de tourterelles, de pies, etc.; mais ces dires auroient grand besoin de confirmation. Tant de gens, qui n'ont jamais rien observé, veulent avoir tout vu, qu'un écrivain doit-être bien sur ses gardes lorsqu'on lui raconte des faits qu'il n'a pas vérifiés lui-même. Avoir trouvé, au reste, un œuf de Coucou dans le nid d'un oiseau granivore ou dans celui d'un oiseau de proie, ce n'est pas prouver que cet œuf y soit venu à bien. Un Coucou pressé de pondre peut bien aussi, ne trouvant pas d'abord le nid qui lui convient, exposer son œuf dans le premier qui s'offrira à lui; car il est sûr que les Coucous doivent, aux approches de leur ponte, être continuellement en recherche de nids; mais comme chaque oiseau cache le sien avec plus ou moins de soin, il est tout simple qu'il arrive quelquefois qu'un Coucou n'en ayant trouvé d'avance aucun qui lui convienne, se trouve forcé de déposer, à tout risque et péril, dans un nid quelconque, l'œuf qu'il porte et dont il n'est pas plus en son pouvoir de retarder l'émanation qu'il ne l'est en celui de toute autre mère de garder son fruit plus longtems que la nature ne l'a voulu. Encore une fois, des faits particuliers et purement accidentels font exception aux règles et les confirment au lieu de les détruire.

On a dit de plus que notre Coucou ne s'apparioit pas, c'est-à-dire que chaque mâle ne vivoit pas avec une femelle exclusivement; qu'il en cherchoit tout simplement une quelconque sans prédilection, sans choix; et qu'une fois satisfait

il en cherchoit d'autres qu'il abandonnoit à leur tour sans regrets. Tout cela est absolument controuvé ou tout au plus conjectural ; conjecture qu'on a cru pouvoir former d'après l'histoire vraie du Coucou, et en assimilant aux désordres et aux vices de la société humaine des faits naturels dont nous ne sentons pas la raison.

Dans nos climats on fait aux Coucous une guerre à outrance; les naturalistes les recherchent pour leurs collections, les chasseurs les tuent pour cela seul qu'ils ont la réputation de détruire les œufs de perdrix. Il doit ainsi y avoir souvent et beaucoup de veufs ou de veuves parmi ces oiseaux; et de là bien des combats entre deux mâles dont l'un a perdu sa femelle, ou entre deux femelles dont l'une restée sans son mâle cherche à enlever celui de sa rivale: mais ce ne sont pas là des crimes chez les oiseaux: les mâles sur-tout de toute espèce y sont en général jaloux les uns des autres dans le tems des amours: observons cependant que cette jalousie n'existe jamais qu'entre oiseaux de même espèce; ce qui, plus que tous les raisonnemens de nos grands esprits, prouveroit que dans l'état de nature les unions illicites n'ont pas lieu ou qu'au moins elles y sont très-rares. Je n'ai eu du moins jusqu'ici aucune preuve du contraire.

Une autre erreur à l'égard de notre Coucou, qu'il est encore utile de détruire, c'est que cet oiseau ne varie pas au point qu'on ne puisse définir au juste les couleurs de l'espèce. Il est bien vrai que cet oiseau diffère par ses couleurs, tant qu'il est jeune, de ce qu'il est lorsqu'il est vieux, mais il a cela de commun avec tous les oiseaux, quoique dans quelques espèces cette différence soit plus grande que dans d'autres ; car il n'existe pas une seule espèce d'oiseaux où il n'y ait des différences très-sensibles entre les individus du jeune âge et ceux

de l'état parfait : plus aussi cette différence entre les jeunes et les vieux individus d'une espèce est grande, plus ces jeunes doivent montrer de variations dans les différens états par lesquels ils passent nécessairement pour arriver à celui de perfection. Or le Coucou ayant, en naissant, le fond du plumage roux tandis qu'adulte il l'a gris, il arrive que suivant les différentes époques de sa vie où l'on considère cet oiseau, on le trouve plus ou moins roux mêlé de gris suivant qu'il approche de l'âge fait. Ce qui donc a fait supposer très-gratuitement à Buffon que le Coucou étoit dégénéré de son état naturel et primitif, c'est qu'il a plus fait d'attention aux différences qu'il avoit remarquées dans les descriptions qu'avoient données du Coucou les auteurs qui avoient parlé de cet oiseau (différences qu'il ne falloit considérer que comme relatives aux différens âges des individus décrits par ces auteurs), qu'il n'en a fait à la nature de l'oiseau dans les diverses époques de sa croissance; mal-entendu qui a trompé presque tous nos ornithologistes, et qui est la principale ou même l'unique cause des erreurs sans nombre dont fourmillent toutes les prétendues histoires naturelles d'oiseaux qu'on a publiées jusqu'ici. Ces erreurs se multiplient tellement encore chaque jour qu'il seroit plus facile de recommencer entièrement la besogne que de la débrouiller, ou que de dire quelles elles sont et combien il y a, dans ces prétendues histoires naturelles d'oiseaux, d'espèces et de variétés d'âge et de sexe qui y figurent sous des noms différens, les unes comme autant d'espèces différentes, et les autres comme appartenant à des genres tout-à-fait différens des leurs.

Pour donner un exemple de ce que j'avance ici, le Coucou à longs brins, de Buffon, décrit avant lui par Brisson sous le nom de Coucou huppé de Siam, et par Linnée sous celui de Coucou de paradis; eh bien qui le croiroit! ce même oiseau

est encore décrit par ces mêmes auteurs, et donné pour un grand gobe-mouches. Et en effet ce prétendu Coucou à longs brins n'est autre chose que le grand gobe-mouches de la côte Malabar des nomenclateurs, que je viens de mettre à sa vraie place parmi les autres drongos ses congénères sous le nom de drongo à raquettes (1). Ce que je dis ici est d'autant plus exact que j'ai vu en nature l'individu même apporté en Europe par M. Poivre, et donné par lui pour un Coucou à l'abbé Aubry qui l'avoit placé dans son cabinet sous ce dernier nom : méprise que je lui fis voir dans le tems en lui faisant remarquer que l'oiseau avoit les doigts disposés trois devant et un derrière, et que par cela seul il n'appartenoit pas au genre Coucou. Mais Brisson l'avoit déja décrit; il lui avoit de plus donné une huppe parce que celui qui l'avoit préparé lui avoit ébouriffé les plumes de la tête.

J'ai aussi éliminé, comme on l'a vu, de la liste des Coucous deux autres oiseaux que mal-à-propos on y avoit compris, puisqu'ils n'appartiennent point à ce genre. (2) En décrivant les Coucous proprement dits d'Afrique, nous aurons encore plusieurs espèces d'oiseaux à supprimer de la liste qu'on en a faite. Nous transporterons ces espèces chacune dans le genre ou dans la famille à laquelle elles appartiennent; genres ou familles voisins mais séparés de ceux des vrais Coucous, qui ne font pas de nids, ne couvent point leurs œufs et n'élèvent pas leurs petits, caractère moral qu'ils partagent tous, soit par un décret de la nature, qui, par des vues que nous ne connoissons pas,

---

(1) Voyez l'histoire des drongos, tom. 4, N°. 175 de cet ouvrage.

(2) Voyez dans mon Histoire naturelle des toucans et des oiseaux barbus, l'article des barbacous.

les

les a affranchis d'une loi commune, soit que, par une organisation particulière, il leur soit impossible de pratiquer les tendres soins dont tous les autres animaux savent si bien s'acquitter. Ce qu'il y a de certain, c'est que tous les oiseaux que je comprendrai sous la dénomination de Coucou, ne couvent point, qu'ils ne font par conséquent pas de nids, et qu'ils n'élèvent point leurs petits, quoique ceux-ci en quittant la demeure de leur nourrice étrangère, rejoignent leurs parens qu'ils ne quittent plus et de qui ils reçoivent le complément de leur éducation. C'est là du moins ce que j'ai toujours vu tant dans notre Coucou d'Europe que dans toutes les espèces africaines du genre; espèces si populeuses qu'il m'a été très-facile de les étudier à loisir.

Les caractères physiques des Coucous proprement dits, sont d'avoir le bec plus ou moins long et plus ou moins arqué, la mandibule supérieure arrondie sur ses faces, tranchante sur les bords et par fois très-légèrement échancrée vers la pointe; narines rondes et cordonnées; langue mince, platte, pointue et de la longueur des deux tiers du bec; bouche large; gosier ample et susceptible de beaucoup s'élargir; tarses plus courts que le plus grand doigt et chargés de larges écailles; jambes couvertes de plumes longues, descendant en manchettes sur les tarses eux mêmes revêtus en partie de plumes; doigts disposés deux à deux, ceux de devant unis l'un à l'autre à leur base; ongles foibles, l'oiseau ne pouvant ni s'accrocher ni grimper; dix pennes plus ou moins étagées à la queue; celle-ci à-peu-près et au moins de la longueur du corps; aîles longues et pointues; leur première penne plus longue que les autres, et ces dernières proportionnellement décroissantes : les plumes sont pleines, largement barbées et de nature moelleuse; taille svelte, élégante, bien proportionnée.

Les Coucous ont tous de la grace dans les mouvemens; le vol aisé, rapide au besoin; la voix moelleuse, sonore, plaintive et passionnée; l'humeur gaie. Chez tous les Coucous le sternum est fort court, et le ventricule très-volumineux, occupant presqu'entièrement l'espace compris entre le bas du sternum et l'anus. Lorsque ce sac est plein, il forme dans tout le bas-ventre qu'il gonfle prodigieusement, une dureté remarquable; ce qui a fait penser que ce pourroit être la cause qui empêchoit les Coucous de couver. Mais, comme l'a très-bien observé Buffon, cette partie étant chez beaucoup d'oiseaux qui couvent leurs œufs, la même que chez les Coucous, il n'est pas probable que ce soit elle qui empêche ces derniers de couver les leurs.

Tous les Coucous encore sont oiseaux voyageurs, ne passant jamais l'année entière dans un même pays. Ils se nourrissent d'insectes et particulièrement de chenilles, des velues surtout, auxquelles les autres oiseaux touchent peu. Il sembleroit que la nature les eût destinés à la destruction particulière de cette sorte de vermine rongeuse qui dans nos climats cause de si grands ravages, car il est de fait que peu d'oiseaux, autres que les Coucous, en font leur pâture. Nous voyons même que nos volailles, lorsqu'elles en ont beaucoup mangé, s'en trouvent très-incommodées; c'est qu'elles n'ont pas, comme les Coucous, la facilité de rendre par le bec les poils des chenilles qu'elles ont avalées; lesquels poils se formant en pelotons pressés dans l'estomac des Coucous, ils les vomissent en totalité. Les crecerelles, les éperviers, tous nos petits oiseaux de proie enfin qui peuvent, comme les Coucous, rendre par le bec ce qu'il y auroit d'excédant ou de vicieux dans les alimens qu'ils auroient pris, s'accommodent aussi fort bien des chenilles poileuses, et en feroient chez nous une heureuse destruction s'ils n'étoient eux-mêmes du nombre des oiseaux qu'on ne croit

pas moins utile de détruire, et que les chasseurs surveillent sans cesse d'une manière particulière.

Il nous reste à décrire toutes les espèces d'oiseaux d'Afrique qui appartiennent à la tribu des Coucous proprement dits, dont nous avons détaillé plus haut les caractères physiques et moraux. Nous ferons connoître ensuite les oiseaux qui, voisins des Coucous, pourront bien être compris dans leur ordre, mais que nous diviserons en familles et dont nous donnerons les noms en leur lieu à mesure que nous avancerons.

LES COUCOUS PROPREMENT DITS.

LE COUCOU VULGAIRE D'AFRIQUE.

N°. 200, le mâle. N°. 201, le premier âge.

Il n'y a pas de doute que cet oiseau n'appartienne à l'espèce de notre coucou d'Europe, soit qu'il ait pénétré d'Europe en Afrique, ou que ce soit d'Afrique qu'il se soit introduit en Europe ; ce qu'il sera toujours difficile, pour ne pas dire impossible, de savoir au juste ; ce qu'au reste il importe peut-être peu de savoir. Cependant on peut facilement distinguer au premier coup-d'œil le coucou né en Afrique de celui né en Europe, le premier ayant tout le plumage des parties supérieures d'une teinte uniformément plus grise ou moins rembrunie que celui-ci, et les taches blanches des pennes de la queue plus larges aussi; mais les bordures également blanches, qui terminent ces pennes, et les bandes noirâtres et transversales sur fond blanc de tout le devant du sternum, sont à-peu-près les mêmes dans les deux oiseaux, ainsi que les mœurs, les formes, l'allure et le chant.

Il est donc certain, ainsi que je l'ai dit, que l'espèce du coucou est commune au sud de l'Afrique et à l'Europe. Il est



Le Coucou vulgaire d'Afrique, mâle.

de l'Imprimerie de Langlois



Le Coucou vulgaire premier âge.

de l'Imprimerie de Langlois

vrai encore que le coucou ne passe qu'un tems de l'année, celui d'Afrique en Afrique, celui d'Europe en Europe; mais ce seroit une erreur de croire que lorsque ce dernier quitte l'Europe, il aille se porter vers le Cap de Bonne-Espérance, pour de là revenir en Europe. S'il va, comme on le dit en Égypte, il est bien sûr du moins qu'il ne pousse pas ses courses jusqu'au sud de l'Afrique; car si cela étoit, on ne trouveroit aucune différence dans la teinte du plumage entre le coucou né dans le nord de l'Europe et celui né dans le midi de l'Afrique : ces oiseaux ne commençant leurs courses qu'après avoir fait leur mue, et ne muant certainement pas une seconde fois pendant le voyage. Ainsi, si le coucou qui part d'Europe alloit dans le sud de l'Afrique, il y arriveroit avec le plumage qu'il avoit en quittant l'Europe, comme lorsqu'il arriveroit en Europe, on l'y verroit avec les couleurs qu'il avoit en quittant l'Afrique. Or cela n'est pas : le coucou à son retour, soit en Europe, soit dans le sud de l'Afrique, a, en arrivant dans l'une ou l'autre de ces contrées, après six mois d'absence, précisément les mêmes couleurs qu'il avoit en en partant. Nous entendons parler ici des vieux coucous, car les jeunes partent avec les couleurs du premier âge, qui sont roussâtres, et reviennent avec celles de l'âge fait.

Ces observations très-exactes prouvent deux choses essentielles : 1°. qu'un coucou d'un an est adulte, c'est-à-dire qu'il a son plumage fait; 2°. que le jeune coucou mue pendant l'absence qu'il vient de faire, puisqu'à son retour, il a les couleurs des vieux, et qu'on ne voit pas alors un seul individu portant la livrée du jeune âge : ce qui prouve encore, de la manière la plus convaincante, que le coucou ne fait pas une seconde ponte pendant son absence. Si cela étoit, on verroit arriver au printems, avec les vieux, les jeunes de cette dernière

ponte, comme bien certainement on doit voir dans les pays où ces oiseaux se rendent après avoir fait leur ponte, soit qu'ils partent du sud de l'Afrique, soit qu'ils partent d'Europe, les jeunes arriver avec les vieux. Ces mêmes observations faites sur beaucoup d'autres espèces d'oiseaux communes à l'Europe et au sud de l'Afrique, m'ont aussi convaincu que ce ne sont jamais les mêmes individus qui quittant l'Europe, se transportent jusques dans le sud de l'Afrique, et reviennent en Europe.

Il est donc très-probable que les excursions que font beaucoup d'oiseaux erratiques ou voyageurs, ne s'étendent pas aussi loin que les naturalistes ont bien voulu le croire ou nous le faire croire. Observons encore que toutes les espèces d'oiseaux qui partent d'un pays, après avoir fait leur ponte, partent vieux et jeunes, et qu'ils reviennent sans nouveaux jeunes; ce qui prouve, je le répète, qu'elles ne font pas une autre ponte dans les pays qu'elles habitent pendant leur absence du pays natal, ainsi que beaucoup de naturalistes nous l'auroient donné à entendre en parlant de ces espèces voyageuses. Il est donc de toute évidence que tous les oiseaux n'ont, chaque année, qu'une saison pour se reproduire, soit dans les climats chauds, soit dans les climats froids. N'est-ce pas là aussi ce que nous voyons dans toutes les espèces qui ne quittent, dans aucun tems, les pays qui les ont vu naître?

On remarque entre les jeunes et les vieux coucous nés dans le sud de l'Afrique, des différences aussi grandes que celles qu'on trouve entre les jeunes et les vieux coucous nés en Europe. Chez les uns et les autres, le roux domine dans le premier âge; et l'on distingue avec une égale facilité le vieux coucou d'Afrique du vieux coucou d'Europe, et l'un de

l'autre les jeunes des deux pays. Cependant le jeune Coucou d'Afrique a plus de roux que celui d'Europe : chez lui tout le dessus du corps, des aîles, de la queue, le derrière du cou et le dessus de la tête sont d'un roux lavé de brun et rayé de brun noir; il a le front, les joues, la gorge, le devant et les côtés du cou roussâtres, ondés de brun. Les plumes du sternum, celles des jambes et des flancs sont d'un blanc roussâtre traversé par des lignes brunes. Les couvertures du dessous de la queue sont blanches. Les taches blanches et les bordures des pennes de la queue des vieux et des jeunes de l'espèce se ressemblent, à ceci près que le blanc des premiers est plus pur et plus étendu que celui des autres. Le bec et les pieds sont d'un brun clair jaunissant. Les yeux sont brunâtres dans le premier âge, et jaunes dans l'âge fait.

Il y a si peu de différence entre les mâles et les femelles du Coucou vulgaire, qu'il est impossible de les reconnoître autrement que par la dissection : aussi avons-nous estimé qu'il étoit inutile de donner de figure de la femelle de cet oiseau. Il n'en a pas été ainsi des jeunes dont nous avons fait représenter, N°. 201 de nos planches, un individu de l'âge de trois à quatre mois.

En Afrique, c'est dans les nids du jean frédérick, du coryphée, du traquet pâtre, de la pie-grièche fiscal et du bacbakiri, espèces que j'ai déja décrites et qui toutes se nourrissent d'insectes, que j'ai trouvé les œufs du Coucou, mais je n'en ai jamais vu qu'un à-la-fois dans chacun. Ces œufs sont d'un gris olivacé, piquetés de roux et très-petits, relativement à la taille de l'oiseau, qui est aussi fort en Afrique qu'en Europe. C'est dans le Camdeboo que j'entendis, pour la première fois, le chant de ce Coucou, que je reconnus d'abord pour être

absolument le même que celui que j'avois tant de fois entendu en parcourant les forêts d'Europe. Harassé d'une course de plus d'une année passée dans les déserts, exposé à tous les dangers que j'étois allé y chercher si loin de ma patrie adoptive, de ma famille, de mes amis; fatigué peut-être aussi des maux que je venois de souffrir, de toute une traversée dans le pays le plus sec, le plus aride de l'Afrique méridionale, après avoir quitté les riantes et fertiles campagnes qu'arrosent les rivières *Groote* et *Klyne-vis*, on ne sera pas surpris de l'effet que produisirent sur moi les chants qui frappèrent mon oreille, et qui, me transportant tout-à-coup en imagination au milieu des miens, me firent comparer mon état présent à tout ce que j'avois goûté de jouissances paisibles avant de venir chercher si loin des connoissances dont personne, me disois-je tout bas à moi-même, ne me saura peut-être gré.

Absorbé dans les plus tristes pensées, je m'assis au pied d'un arbre sans avoir le moindre desir de voir seulement le fatal oiseau qui, par son chant, qu'il sembloit continuer pour se moquer de ma foiblesse, me ramenoit sans cesse, malgré moi, aux plus tristes réflexions dont, par bonheur, je ne tardai pas à être brusquement distrait par un de ces énormes sangliers à large grouin, qui, venant droit à moi pour rentrer dans son fourré, manqua me passer sur le corps. Cependant m'étant ravisé, lorsqu'il n'étoit encore qu'à la distance de dix pas, je lui tirai, à bout portant, mes deux coups à-la-fois, qui le terrassèrent; et d'un coup de pistolet chargé à balle, je l'abattis à mes pieds. Il ne falloit rien moins qu'une aussi belle capture pour ranimer mon zèle, et me faire sentir bientôt après, lorsque j'en revins à mon coucou, combien il seroit intéressant de rapprocher des observations bien faites sur un oiseau aussi singulier et commun à deux pays si différens l'un de l'autre.

Je

Je me livrai donc entièrement à cette idée, et ce sont ces observations qui, réunies à celles que j'ai été à portée de faire tant de fois sur notre coucou d'Europe, m'ont mis à même de détruire quelques erreurs commises au sujet de l'espèce, et que j'ai rapportées dans mon article général sur les coucous, article auquel je renvoie le lecteur, pour ne pas me répéter ici.

Ces observations s'appliquent à toutes les espèces que nous rapporterons au genre coucou proprement dit, et dont nous parlerons successivement dans autant d'articles. Il me suffit de dire en ce moment que j'ai trouvé dans toute la traversée du Camdeboo, trente-un nids où l'espèce du Coucou actuel avoit déposé ses œufs; que j'ai tué soixante-trois individus vieux de cette espèce et quarante-six jeunes : ce qui doit prouver, j'espère, combien cet oiseau est plus nombreux en Afrique qu'en Europe; car quoique je n'aie jamais laissé passer une occasion de tuer un coucou en Europe, je n'y en ai pas tant tué dans l'espace de dix années, qu'en Afrique dans deux mois.

Dans le nombre des nids où j'ai trouvé des œufs du coucou, il s'en est présenté trois que les couveuses avoient abandonnés, et un seul où se trouvoient deux œufs de la propriétaire du nid.

LE COUCOU VULGAIRE D'EUROPE.

N°. 202, le mâle. N°. 203, le jeune âge.

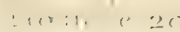
Pour mettre les naturalistes à même de comparer les individus adultes et les jeunes de l'espèce du coucou nés en Afrique à des individus de même âge et de la même espèce nés en Europe; afin qu'ils puissent par-là juger de la différence que peuvent apporter dans les couleurs et les formes d'un même oiseau des climats aussi opposés entre eux que le sont ceux de l'Afrique méridionale et du nord de l'Europe, nous avons cru qu'il étoit intéressant de publier, à la suite des deux portraits du coucou du sud de l'Afrique que nous avons donnés, deux portraits aussi et non moins exacts de notre Coucou européen, considéré comme celui d'Afrique dans son état parfait et dans son premier âge. Cela, plus qu'aucun raisonnement, fera voir que la différence des climats n'en apporte pas autant dans les formes et les couleurs d'une même espèce que l'ont pensé tant de grands naturalistes, et nommément Buffon.

Nous garantissons que tous les coucous adultes mâles ressemblent, en Afrique, au portrait que nous en avons donné dans notre N°. 200, comme tous les jeunes y ressemblent avant leur première mue à celui du N°. 201. Nous garantissons aussi que les deux figures des deux individus du Coucou d'Europe, dont l'un adulte, l'autre dans ses premières plumes au sortir du



Le Coucou vulgaire d'Europe, mâle.

de l'Imprimerie de Langlois.



Le Coucou vulgaire jeune âge.

de l'Imprimerie de Langlois.

nid, et représentés, Nos. 202 et 203 de nos planches, sont parfaitement ressemblantes. Nous ajouterons que par les comparaisons que nous avons eu la facilité de faire entre des Coucous européens tués depuis les différens pays de la Russie jusque dans le midi de la France, nous avons reconnu qu'il n'y avoit aucune différence entre ceux de même âge, de quelque contrée de l'Europe qu'ils vinssent.

LE COUCOU CRIARD.

N°. 204, le mâle. N°. 205, la femelle.

Ce coucou a la voix si forte et si retentissante, qu'il se fait entendre à une distance prodigieuse; c'est pour cela que nous le surnommons *criard*. Perché sur le sommet d'un arbre mort ou sur une branche desséchée d'un arbre élevé (1), il entonne, dès l'aube du jour, sa triste chanson, ou plutôt il pousse ses cris lamentables, qu'il continue très-avant dans la matinée, qu'il reprend ensuite au déclin du jour, et qu'il prolonge une grande partie de la nuit, et souvent la nuit toute entière, lorsque le tems est calme et serein. Les cris *ha-houa-ach* exécutés, le second deux tons plus haut que le premier, et le troisième deux tons plus haut que le second, mais soutenus jusqu'à l'octave, forment toute la phrase du Coucou criard; rien de plus, rien de moins, si ce n'est que la mesure de cette phrase dépend de la force des poumons de chacun de ces oiseaux. J'en ai entendu plusieurs en prolonger la dernière partie beaucoup plus longtems que d'autres : des deux autres sons, le second est en général au premier pour sa durée comme quatre est à un; le dernier, porté à perte d'haleine, retentit

(1) J'ai toujours remarqué que cet oiseau, comme tout oiseau chanteur, aime à être entièrement à découvert lorsqu'il chante.



Le Coucou criard, mâle.

de l'Imprimerie de Langlois



Le Coucou criard, femelle.

de l'Imprimerie de Langlois.

au loin, et se fait entendre jusqu'à près d'une demi-lieue, lorsque le vent n'oppose pas d'obstacle à son étendue.

C'est en arrivant sur les bords du *Groote-vis* que pour la première fois les accens plaintifs du Coucou criard frappèrent mon oreille. Comme il étoit nuit alors, je remis au lendemain à découvrir l'oiseau que je me doutois bien devoir être un coucou. Réveillé le jour suivant par la même voix que la veille, je me levai au point du jour, et me dirigeant sur les cris qu'il ne discontinuoit pas de faire entendre, j'apperçus de loin, après avoir marché plus d'un quart-d'heure, l'oiseau perché sur la tête d'un tronc d'arbre mort et dépouillé de toutes ses branches; mais pour arriver à ce tronc environné de broussailles, il me falloit traverser un espace considérable et tout à découvert. L'oiseau me vit venir, prit son vol et partit; cependant je fus sûr dès-lors, d'après sa manière de voler, que c'étoit un coucou que j'avois entendu. En approchant de ce même tronc d'arbre, je fis partir des broussailles qui l'environnoient un second oiseau de la taille du premier, et dont je me doutois qu'il devoit être la femelle. Enfin, après bien des courses, revenant au camp les mains vides, j'y trouve mon brave Klaas qui plus heureux que moi, ayant entendu du côté où il avoit dirigé ses pas, un autre oiseau criant effroyablement, l'avoit surpris et tué. Je reconnus dans cet oiseau un coucou d'une espèce nouvelle; et comme celui qui m'étoit échappé avoit recommencé sa chanson dès qu'il m'eut vu disparoître et que nous l'entendions encore, Klaas m'assura que celui qu'il avoit tué chantoit absolument de cette manière. Au surplus, le lendemain m'étant transporté sur les lieux avant que l'oiseau criard eût pris possession de son tronc d'arbre, qu'il n'avoit quitté la veille qu'à mon approche, et où dix fois j'avois tenté en vain de le surprendre, je me cachai dans un buisson

à portée du fusil. Il vint en effet, je l'entendis commencer ses cris, mais sans pouvoir le distinguer encore; de sorte qu'il me fallut attendre pour le tirer jusqu'à ce que plus de jour me le faisant mieux découvrir, je le tuai, et me convainquis que mon Klaas avoit raison, c'est-à-dire que cet oiseau étoit de la même espèce que celui qu'il m'avoit apporté la veille.

Au reste, la contrée étoit pleine de ces Coucous criards; chaque jour nous en rencontrions à mesure que nous étendions et varions nos courses; et comme nous étions alors dans la saison de la ponte, nous trouvâmes aussi plusieurs nids où des femelles de ces coucous avoient déposé leurs œufs; nous en découvrîmes un entre autres, du capocier, dont la femelle couvoit un de ces œufs : découverte vraiment étonnante, puisque, ainsi qu'on peut le voir dans la description que j'en ai donnée (article des fauvettes d'Afrique), le nid du capocier est entièrement fermé, à la réserve d'un très-petit trou par où pénètre l'oiseau très-petit lui-même qui le fait. Or, ce nid qui contenoit un œuf de coucou n'étant absolument point déformé, il est évident qu'un oiseau d'un tiers seulement moins fort que notre coucou d'Europe n'a pu s'y introduire et y pondre ses œufs. Si en même tems nous considérons qu'en général tous les nids dans lesquels pondent les coucous sont ceux des plus petits oiseaux; que ces nids sont la plupart si peu spacieux et même posés sur des branches si foibles, qu'il doit être très-difficile et peut-être absolument impossible à un oiseau d'un certain volume de s'y tenir renfermé pour pondre, à moins qu'on ne veuille que, perché sur une branche tout juste au-dessus du nid, le coucou y laisse de là tomber son œuf, ce qui, ainsi que j'y ai bien fait attention, devient impraticable par la position de quelques-uns de ces petits nids dans lesquels je n'en ai pas moins trouvé l'œuf d'un grand coucou :

comparant ensuite quelques faits semblables de notre coucou d'Europe, dont j'avois trouvé plusieurs fois l'œuf dans le nid du roitelet hupé, nid presque entièrement fermé comme celui du capocier d'Afrique; et depuis ayant encore trouvé en Afrique plusieurs nids de pincpinc, nids fermés aussi, dont l'entrée est une gorge fort étroite et où il auroit été physiquement impossible à un coucou de pondre son œuf, quand on supposeroit qu'il pondît en volant; tous ces faits et considérations, joints à ce que les coucous font tous des œufs très-petits relativement à leur taille, que tous ils ont la bouche large, le gosier ample, m'ont naturellement conduit à penser que les coucous pondoient par-tout ailleurs que dans les nids où ils se proposoient de déposer leurs œufs, et qu'ils les y transportoient ensuite, soit dans leur bec, soit dans leurs serres. En effet, m'étant avisé d'essayer tous les œufs de coucous, dont j'avois une assez grande quantité, dans les becs et dans les serres de tous les coucous que je tuois, en ayant soin, comme on le pense bien, d'essayer les œufs de chaque espèce aux individus de l'espèce correspondante, à mesure que je pouvois me les procurer, j'ai trouvé que l'œuf d'un coucou quelconque tient très-bien dans ses serres, mais encore mieux dans sa bouche, sans qu'il empêche aucunement le bec de se fermer; essai qui, fait sur beaucoup d'autres oiseaux avec leurs propres œufs, a été loin de me donner le même résultat. Cependant il s'en falloit de beaucoup que tout cela satisfît au desir que j'avois de savoir la vérité: je voulois être convaincu; ce n'étoit pas assez pour moi que des conjectures; et toutes raisonnables qu'elles fussent, est-ce bien dans ses serres ou dans sa bouche, me disois-je souvent, qu'un coucou transporte son œuf dans le nid d'un autre oiseau? J'avoue bonnement qu'une chose qui paroîtra sans doute futile à bien des gens, ne laissoit pas que de me tourmenter l'imagination. Je voyois bien des

difficultés dans le moyen des serres; car l'oiseau ayant besoin de se percher aux environs du nid où il auroit prétendu déposer son œuf, le pied qui auroit porté cet œuf en auroit été gêné, embarrassé. D'ailleurs le tarse est si court chez les coucous, les vrais coucous, qu'il devroit être souvent impossible à l'oiseau d'étendre assez le pied pour arriver de l'endroit où il se trouveroit perché, à l'ouverture du nid où il voudroit déposer son œuf. Comment feroit-il si ce nid étoit fermé? Mais je me rappelois très-bien que j'avois été témoin un jour du transport que fit un couple d'engoulevens de ses œufs, qu'il emporta dans la bouche: c'étoit une probabilité pour que les coucous pussent bien en faire autant, ayant pour cela les mêmes moyens que les engoulevens, c'est-à-dire un gosier ample et une large bouche, quoiqu'à beaucoup près moins bien partagés à cet égard que ces derniers. Mais tout cela n'étoit encore que du domaine des conjectures ou des probabilités. Je mis tout mon monde à la recherche des nids, et je défendis de tirer les coucous. Mon projet étoit de si bien guetter ces derniers, caché non loin d'un nid, que j'espérois y en surprendre un; mais toutes mes tentatives furent inutiles. J'avois beau, lorsque j'avois trouvé un nid de ceux que les coucous recherchent, me blottir dans les environs de ce nid pendant des journées entières, et dans des cantons où il y avoit beaucoup de coucous, je n'eus jamais le bonheur de satisfaire ma curiosité sur la manière dont ces oiseaux auroient transporté leurs œufs; car il me paroissoit certain alors, évident même, qu'au moins dans beaucoup de cas, ils ne pouvoient s'y prendre autrement. Cependant tous les moyens que je pris pour m'en convaincre par moi-même furent encore inutiles, tellement inutiles, que je renonçois à tous lorsque le hasard vint me donner la solution du problême: mais ce n'est pas ici le lieu de parler de cela. La marche des découvertes est aussi lente que leur propagation est rapide.

C'est

C'est assez, lecteur, de procéder dans l'ordre où les faits se sont présentés. Suspends ta curiosité. Il m'en a coûté beaucoup de courses et bien des recherches pour arriver à la vérité. Aie, au moins, la patience d'attendre que j'en sois à la belle espèce qui m'a valu une découverte à laquelle j'attache un prix que tu seras peut-être loin d'y attacher toi-même. Faisons connoître en attendant, dans plus de détails, le Coucou criard, principal objet de cet article.

Celui-ci, un peu moins fort que le coucou d'Europe, est entièrement noir de plumage, mais ce noir paroît glacé d'une teinte bleuâtre sur le corps de l'oiseau, sur les couvertures de ses aîles et sur sa queue : les pennes de cette dernière, un peu étagées, sont bordées de blanc à leur extrémité. Les grandes pennes alaires tirent au brun sur leurs bords et vers leur pointe. Le bec est noir; les pieds sont jaunâtres et les yeux châtain foncé. La femelle est, à peu de chose près, de la taille du mâle. Elle lui ressemble d'ailleurs en tout point, si ce n'est que depuis la gorge jusques et y compris les plumes des jambes qui, dans l'un et l'autre sexe, pendent en manchettes sur les tarses, toutes portent chez elle une bordure roussâtre et transversale sur un fond noir lavé.

Dans le premier âge, le mâle a tout le dessous du corps barré de roux, ainsi que la femelle ; dans le même état ils ont brun-roux, l'un et l'autre, tout ce qu'ils ont noir dans l'âge fait. Les bandes qui terminent les pennes de la queue sont aussi d'un brun roussâtre chez les jeunes ; le bec y est brun et les pieds y sont jaunâtres.

L'espèce du Coucou criard est très-abondante dans le pays des Caffres ainsi que dans tout l'intérieur des terres vers le

Sondag, le Swarte-kop et tout le Camdeboo. Je ne l'ai jamais vu ni entendu dans les environs du Cap, ni même dans le pays d'Auteniquoi, où au reste je n'ai pas trouvé une seule espèce de coucou. Mais j'observe à ce dernier égard que les coucous étant tous oiseaux de passage, qui quittent le pays dans la saison pluvieuse, saison précisément pendant laquelle j'ai traversé celui d'Auteniquoi, il pourroit bien se faire qu'il s'y trouvât dans d'autres tems quelques espèces de ces oiseaux trop abondans en Afrique, pour ne pas croire qu'ils visitent aussi cette contrée si fertile en arbres qui doivent nourrir beaucoup d'insectes et de chenilles dont les coucous s'alimentent très-bien.



Le Coucou solitaire, mâle.

de l'Imprimerie de Langlois.

LE COUCOU SOLITAIRE.

N°. 206.

S'il étoit croyable que des individus d'espèces différentes s'unissent quelquefois ensemble et formassent par-là d'autres races qui, participant de ces deux espèces, se perpétueroient ensuite comme telles, on pourroit, avec quelque vraisemblance, regarder le coucou de cet article comme le produit du coucou proprement dit et du coucou criard, puisque en effet il semble tenir de ces deux espèces, tant par ses couleurs que par son cri, qu'on diroit être un composé de ceux de ces deux mêmes coucous. Mais ceci ne peut être qu'une hypothèse; car, jusqu'à ce jour, rien n'a prouvé, dans l'état de nature du moins, que ces unions d'espèces différentes eussent lieu; et d'ailleurs le Coucou solitaire eût-il été engendré par les deux coucous que nous venons de dire, ou par tout autres espèces, il n'en faudroit pas moins considérer cet oiseau comme espèce particulière, puisqu'il forme aujourd'hui une race constante et permanente qui se reproduit toujours sous les mêmes formes et avec les mêmes couleurs. Nous négligerons à cet égard toutes les présomptions contraires qui, n'étant pas appuyées de quelques faits matériels, ne doivent pas guider le naturaliste dans la recherche de la vérité.

Nous avons donné à ce coucou le surnom de *solitaire*, parce que nous avons remarqué qu'il se trouvoit rarement plus

d'un mâle et d'une femelle de l'espèce dans un assez vaste canton, chaque couple s'isolant ainsi et vivant séparé des autres couples de son espèce, quoique d'autres espèces de coucous habitent aussi, et en même tems, le même canton que lui. Le mâle, perché sur les branches basses des arbres, fait continuellement entendre son chant plaintif et lamentable, qu'on peut rendre de la manière la plus précise par les syllabes *cou-a-ach*, qu'il prend d'abord fort bas, mais d'une voix pleine; de la première il monte insensiblement de trois tons à la seconde, qu'il soutient avec effort, et de laquelle il monte jusqu'à la finale *ach* soutenue à perte d'haleine, et formant l'octave de la seconde syllabe *a*. Ce chant, il le fait entendre pendant toute la matinée, et tous les jours. La femelle du Coucou solitaire ne chante pas comme le mâle; cependant, dans les momens où elle se réunit à ce dernier, qui semble par ses accens plaintifs répandre sa douleur d'être séparé d'elle, celle-ci fait une espèce de roucoulement sonore qui exprime la joie et le contentement.

Cet oiseau tient pour la taille le milieu entre l'espèce du coucou vulgaire et celle du coucou criard. Tout le plumage du mâle est d'un noir-brun, glacé de gris sur la tête et le derrière du cou, ainsi que sur le manteau, les couvertures des aîles, le croupion, les couvertures du dessus de la queue et la queue elle-même légèrement étagée, dont toutes les pennes portent à leur bout un liseré blanc, et les quatre latérales des taches de cette couleur le long de leur tiges, et de chaque côté sur leurs bords extérieurs. Les grandes pennes alaires sont d'un noir-brun plus foncé que le fond du plumage supérieur du corps; telle est aussi la couleur du fond de la queue. La gorge est d'un roux foible : sur le devant du cou on remarque quelques ondes brunes sur fond roussâtre. De la

poitrine au ventre, toutes les plumes sont traversées par des bandes brun-noir sur fond blanc-roux, ainsi que celles en culottes qui tombent sur les tarses. Les plumes du bas-ventre sont, comme celles qui couvrent le dessous de la queue, d'un blanc-roux uniforme. Les yeux sont bruns et leurs paupières jaunes. Les pieds, les ongles, le dedans de la bouche ainsi que la langue, sont aussi jaunes. Le bec est noir-brun, mais jaunissant à la base de la mandibule inférieure. La femelle ne diffère du mâle qu'en ce qu'elle a le dessous du corps roux barré de brun, et les bordures du bout de la queue ainsi que les taches des bords des pennes latérales de celle-ci plus petites que lui. Chez les jeunes, tout le dessus du corps est d'un brun très-roux; le dessous est d'un roux clair, sur lequel tranchent foiblement des bandes transversales d'un roux un peu plus foncé.

Le coucou décrit par Buffon, comme variété de notre coucou européen, et figuré N°. 390 de ses planches enluminées sous le nom de coucou du Cap de Bonne-Espérance, me semble être un jeune Coucou solitaire, mais dont on a, dans la gravure, beaucoup chargé la couleur rousse du dessus du corps, couleur que, dans sa description, Buffon ne dit pas même être celle que le peintre a donnée à cette partie. Ainsi l'un ou l'autre s'est trompé du peintre ou de l'écrivain. Il est aussi bien certain que je n'ai pas trouvé au Cap leur coucou, s'il n'est pas, comme je le pense, le jeune Coucou solitaire; mais il est indubitablement encore moins celui que les colons du Cap nomment *édolio*, ainsi que l'a cru ce naturaliste. Nous allons faire connoître ce dernier dont Buffon a décrit la femelle sous un nom, et Sonini le mâle sous un autre.

J'ai trouvé le Coucou solitaire dans tout l'intérieur des

terres depuis le pays des Caffres jusqu'à l'entrée du Camdeboo. Cette espèce confie ses œufs au capocier, au coryphée, au jean-frédérik, au merle que j'ai nommé le *réclameur*, et à la fauvette à tête rousse. Les œufs du Coucou solitaire sont d'un blanc-roux parsemé de taches brun-clair. Un de ces œufs trouvé dans le nid du capocier, n'est éclos que le vingt-troisième jour, pendant que dans le nid du jean-frédérik, un autre œuf du même Coucou le fut au bout de dix-neuf jours; ainsi la durée de l'incubation dépend uniquement de la couveuse; et ce qui le prouve bien mieux encore, c'est que dans la même espèce, il est des femelles qui couvent plus longtems que d'autres.



Le Coucou Edolio, mâle.

de l'Imprimerie de Langlois.



Le Coucou Edolio, femelle.

de l'Imprimerie de Langlois.

LE COUCOU ÉDOLIO.

N°. 207, le mâle. N°. 208, la femelle.

Ce coucou est la seule espèce du genre que j'ai trouvée aux environs du Cap de Bonne-Espérance, où on lui donne le nom d'*Édolio*, qu'il exprime très-distinctement par son cri. On l'y nomme aussi oiseau de la nouvelle année ou du jour de l'an *niuwe jaars voogel*, et on raconte de lui, sous ce dernier nom, dans tous les lieux où on le connoît, nombre de merveilles dont les moins absurdes sont qu'il ne paroît que vers le jour de l'an; que lorsqu'il a faim il se met à crier, et qu'aussitôt tous les petits oiseaux d'alentour qui l'entendent, accourent et s'empressent à l'envi de lui donner à manger. Il est aisé de voir ce qui a donné lieu à cette fable qui à quelques égards, n'en est pas une. Cet oiseau, ainsi que toute espèce de coucou, confiant ses œufs à d'autres oiseaux, quelques colons sujets à s'émerveiller auront surpris hors du nid un jeune Édolio criant la faim, et voyant à l'instant le père et la mère nourriciers accourir aux cris du glouton pour lui donner la becquée, ils n'auront pas manqué de raconter ce fait très-simple dans l'histoire des coucous, et de l'accompagner de circonstances étrangères dont on aura dans la suite composé les contes absurdes dont on a orné celle de l'Édolio, contes dont je fais grâce au lecteur. Mais ce qu'il est bon de lui faire observer ici de peur de méprise, c'est qu'au Cap les habitans sont loin de croire que leur Édolio et leur oiseau de la nouvelle année

soient de même espèce, comme j'ai vainement tenté de le prouver à quelques-uns des plus sensés d'entre eux, qui me rioient franchement au nez lorsque je leur disois que l'édolio, ainsi que toute espèce de coucou quelconque, pondoit ses œufs dans les nids des autres oiseaux; que ceux-ci couvoient ces œufs, qu'ils élevoient les petits qui en provenoient, et qu'enfin leur *niuwe jaars voogel* étoit un jeune édolio : mais ces bonnes gens trouvant sans doute bien plus de vraisemblance dans les fables qu'on leur avoit apprises et auxquelles ils étoient accoutumés à croire, que dans ce que je leur disois de vrai, restoient persuadés que j'étois moi-même tout au moins un insensé, un visionnaire. C'est ainsi que dans tous les tems il y a eu quelque danger de chercher à détruire des erreurs populaires trop accréditées.

Longtems encore on parlera au Cap de l'oiseau qui y paroît le jour de l'an pour s'y faire nourrir par tous les autres oiseaux, et tout aussi longtems on s'y refusera à reconnoître cet oiseau pour un jeune édolio. Quant à l'apparition au Cap de ce même oiseau le jour de l'an, elle n'a rien de surprenant. Cette époque est dans tout le sud de l'Afrique, celle à-peu-près où tous les jeunes oiseaux ont pris leur essor; la saison des amours, de la ponte et de l'éducation des petits de toutes les espèces d'oiseaux en général étant en novembre, décembre et janvier, qui y sont les mois les plus chauds de l'année.

Au Cap on trouve le Coucou édolio dans les environs de Ronde-Bosch, Niuwe-Land et Constance, ainsi que dans toute la vallée qui sépare la baie Falso de la baie de la Table: je l'ai souvent trouvé aussi vers Swellendam, et depuis là jusques passé le Duywen-hock; mais je ne l'ai pas revu plus loin dans aucune partie du pays d'Auteniquoi: c'est sans doute qu'il

qu'il en étoit parti alors. Les oiseaux de passage partent tous en février et en mars. Au mois d'août, tems de leur retour, je recommençai à revoir l'Edolio dans les cantons où je me trouvois à cette époque. Il paroît donc certain que cet oiseau se trouve assez généralement par-tout dans le sud de l'Afrique depuis le mois d'août jusqu'en février, seul tems de l'année où l'on y trouve aussi toutes les autres espèces d'oiseaux quelconques qui viennent faire leur ponte dans le pays.

L'Edolio mâle est à-peu-près de la taille du coucou criard. Il a la forme svelte, la queue étagée et aussi longue que le corps. Une hupe composée de plumes longues et étroites lui orne le derrière de la tête. Son plumage est en général noir, à l'exception d'une plaque blanche qui marque le milieu des pennes intermédiaires des aîles et y forme comme une tache de cette couleur. Sur les aîles et la queue le noir prend une teinte de vert sombre. Le bec est noir; les pieds sont bruns et les yeux orangés.

La femelle n'est qu'un peu plus petite que le mâle. Elle lui ressemble d'ailleurs entièrement, si ce n'est que tout le plumage depuis la gorge jusques sous la queue est d'un beau blanc chez elle, tandis qu'il est noir chez le mâle. Elle diffère encore de ce dernier en ce qu'elle a le bout des pennes de la queue marquées aussi de blanc. Elle a comme lui une hupe, une tache blanche sur les pennes intermédiaires des aîles, et, hormis ce que nous avons excepté, tout le reste du plumage noir, mais moins lustré de vert sur les aîles.

Les jeunes mâles ou femelles de l'espèce ont tous la gorge et le devant du cou d'un blanc sale, tout le reste du dessous du corps grisaille, le bout des pennes de la queue marqué de

blanc-roux ; et tout ce que les mâles et les femelles adultes ont de noir, ils l'ont noir brunissant. La tache blanche des aîles a moins d'étendue chez les jeunes que chez les vieux.

J'avois déja constaté les sexes de l'Edolio par la dissection de cent quarante-trois individus de l'espèce, qui m'avoient constamment donné les mêmes différences, lorsqu'un jour en ayant tué encore un, tout noir, que j'avois par conséquent tout lieu de prendre pour un mâle, je fus étrangement surpris, à l'ouverture que je fis du corps de cet oiseau, de lui trouver un œuf prêt à sortir et que probablement il alloit pondre. Ceci me déconcerta un moment; mais venant à réfléchir que j'avois remarqué dans quelques autres oiseaux que les très-vieilles femelles prennent le plumage du mâle, je conclus tout simplement que je venois d'en avoir une nouvelle preuve. Mais, si nous voyons parmi les hommes des individus qui avec les attributs d'un sexe, n'en ont pas moins quelques formes extérieures et même les goûts de l'autre, pourquoi la nature n'offriroit-elle pas quelquefois de semblables exemples dans les animaux; avec cette différence que chez les premiers seuls on en a vu naître des goûts dépravés et monstrueux, honteux rafinement de lubricité contraire à toutes les loix de la nature, et dont plusieurs qui en sont atteints ne pourroient pas même rejetter la cause sur cette conformation mixte que nous voulions dire ?

Les œufs du Coucou édolio sont absolument blancs sans tache aucune; ils ont six lignes de long sur quatre de haut et un de leurs bouts plus effilé que l'autre. Je les ai trouvés dans les nids de la fauvette rousse-tête, de la bergeronette brune, du coryphée, de la fauvette citrin, du gobe-mouches mantelé. J'en ai trouvé enfin vingt-huit dans autant de nids

d'oiseaux tous insectivores. Il étoit déja éclos quelques petits parmi ces vingt-huit derniers œufs.

Buffon a décrit la femelle Edolio du Cap sous le nom de jacobin du Coromandel et l'a figurée, N°. 872 de ses planches enluminées, sous le même nom. Sonini en a décrit le mâle dans sa nouvelle édition du Buffon, tom. 54, pag. 78, sous le nom de coucou à plaque dentelée aux aîles. Je pense que les ornithologistes ne balanceront pas à préférer le nom d'Edolio qui du moins exprime le cri de l'oiseau, et qui est enfin celui qu'il porte au Cap. J'avois noté la chanson langoureuse de ce coucou; mais ne l'ayant pas retrouvée dans mes papiers, je ne puis la faire connoître au juste : ce que je puis dire, c'est qu'il exprime très-distinctement *é-do-lio*, chanté d'une voix traînante et plaintive.

VARIÉTÉ DU COUCOU ÉDOLIO.

N°. 209.

En attendant que nous connoissions les mœurs et le cri de ce coucou, que nous n'avons trouvé dans aucune des parties d'Afrique que nous avons parcourues, mais qui, nous en sommes sûr, appartient au continent de ce nom, nous le donnons aux naturalistes et aux voyageurs pour une variété de l'Edolio, parce qu'il a comme ce dernier une huppe formée d'un faisceau de plumes longues, étroites et rabattues sur l'occiput qu'elles débordent; la plaque blanche du milieu des pennes intermédiaires des aîles, et tout le dessus du corps d'un noir vert. Voilà ce que les deux oiseaux ont de commun; voici ce que celui de cet article a de particulier. Chez lui la gorge et le devant du cou portent des traits longitudinaux noir-vert sur fond blanc: tout le reste du dessous du corps depuis la poitrine jusques et y compris les couvertures du dessous de la queue, est blanc. La queue est étagée et fort longue; elle est d'un noir-vert et largement tachée de blanc au bout de toutes ses pennes. Cette seconde partie de la description de cet oiseau présente, comme on le voit encore, beaucoup d'analogie avec la femelle de l'Edolio, sauf cependant que celle-ci a la gorge et le devant du cou, comme tout le dessous du corps, d'un blanc uniforme. Les différences générales qu'il y a entre notre Variété et le Coucou édolio



Variété du Coucou Edolio.

de l'Imprimerie de Langlois

consistent en ce qu'elle est beaucoup plus forte que ce dernier, même que le coucou d'Europe, plus grande sur-tout par sa queue qu'elle a plus longue que le corps. Elle a aussi le dessus du corps plus richement chargé de vert sombre que l'Edolio. Nous terminons ici nos indications sur les ressemblances et les différences qui existent entre ces deux oiseaux. Le tems nous apprendra si celui représenté N°. 209 de nos planches forme une espèce particulière, ou s'il n'est, ainsi que nous serions portés à le croire par les raisons que nous avons dites, qu'une variété de climat de celle de l'Edolio du sud de l'Afrique; ou encore, pour s'exprimer d'une manière plus précise et plus exacte, s'il ne forme qu'une seconde race de cette même espèce; ce qu'on pourra tenir pour certain si l'on vient à découvrir qu'il ait le même cri que l'Edolio, que l'individu que nous avons figuré soit une femelle, ainsi que je le pense, et qu'enfin son mâle soit entièrement noir comme le mâle de l'Edolio que j'ai observé dans toute la partie d'Afrique que j'ai parcourue.

L'individu dont nous parlons, fait partie du beau cabinet de M. Temminck d'Amsterdam, et a été tué dans les parties hautes de l'Afrique c'est-à-dire vers la ligne équinoxiale.

LE COUCOU DIDRIC.

N°. 210, le mâle. N°. 211, la femelle.

J'ai déja, dans la relation de mes voyages, fait mention de ce magnifique petit coucou de l'Afrique méridionale, dont Buffon avoit avant moi fait connoître le mâle sous le nom de coucou vert doré et blanc du Cap de Bonne-Espérance, nom auquel nous substituons celui de Coucou didric parce qu'il exprime le ramage de l'oiseau, qui d'ailleurs n'est pas le seul du genre coucou dont le plumage soit vert doré et blanc, comme on le verra.

Le Coucou didric est de tous les coucous que j'ai observés en Afrique, celui dont l'espèce est la plus nombreuse, tellement nombreuse qu'en compulsant mon journal d'observations, je vois que moi et mon brave Klaas nous avions tué deux cent dix mâles, cent treize femelles et cent trois jeunes, en tout cinq cent trente-trois individus de tout âge et de tout sexe de cette espèce, et qu'il nous eût été facile d'en tuer un bien plus grand nombre si nous eussions voulu. Si j'ajoute que nous avons trouvé quatre-vingt-trois de ses œufs dans autant de nids d'autres oiseaux tous insectivores, je crois qu'il restera prouvé que les occasions d'étudier le Coucou didric ne m'auront pas manqué. Cependant avant mon voyage, quoique cet oiseau soit si commun non à la vérité aux environs du Cap, mais



Le Coucou Didric, mâle.

de l'Imprimerie de Langlois



Le Coucou Didric femelle.

de l'Imprimerie de Langlois

à cent lieues à-peu-près de la ville de ce nom, il étoit à peine connu en Europe et on ne voyoit en France dans le Cabinet du roi à Paris, qu'un seul individu de l'espèce, tout mutilé, fort mal conservé. J'y en ai apporté pour ma part cent cinquante tant mâles et femelles que jeunes, et aujourd'hui elle figure dans tous les principaux cabinets d'Europe. C'est aussi à cette belle espèce que je dois mes principales observations sur le genre coucou, par la facilité de l'examiner à loisir et avec succès. J'avois toujours espéré par elle de m'assurer en cherchant à surprendre une de ses femelles déposant son œuf dans le nid d'un autre oiseau, de la manière dont toutes les femelles de coucous s'y prennent pour en faire autant, malgré les difficultés apparentes dont nous avons parlé dans un article précédent. Mais voyant que rien ne me réussissoit à cet égard, j'avois, ainsi que je l'ai déja dit ailleurs, à-peu-près renoncé à sortir de mon ignorance, lorsqu'un jour ayant tué une femelle de cette espèce, et voulant lui introduire dans la gorge un tampon de filasse, comme je le pratiquois toujours lorsque j'avois abbatu un oiseau, afin d'empêcher le sang de sortir par le bec et de se répandre sur les plumes (ce qui ne manque presque jamais d'arriver aux oiseaux tués à coup de fusil), je ne fus pas peu surpris en ouvrant le bec de cette femelle pour y introduire le bouchon usité, de lui trouver dans la gorge un œuf entier que je reconnus tout de suite à sa forme ainsi qu'à sa grosseur et à sa belle blancheur, pour appartenir à l'espèce de l'oiseau même qui le portoit. Ravi cette fois d'avoir enfin acquis la conviction entière de ce que je n'avois encore fait que soupçonner après bien d'inutiles efforts, j'appelai à grands cris mon fidèle compagnon Klaas qui n'étoit qu'à quelques pas de moi, et à qui j'avois d'autant plus de plaisir à faire part de mes découvertes, qu'il en prenoit un extrême à seconder

mes vues. Klaas en voyant l'œuf dans le gosier de l'oiseau, me dit qu'il lui étoit plusieurs fois arrivé de tuer des femelles coucous qui transportoient ainsi le leur, c'est-à-dire que souvent en ramassant ces femelles il avoit vu près d'elles un œuf cassé tout nouvellement et qu'il avoit toujours cru que prêtes à pondre au moment où il les avoit tirées elles l'avoient laissé tomber en tombant elles mêmes. Je me rappelai alors très-bien que lorsque ce bon Hottentot m'apportoit les pièces de sa chasse, il lui étoit bien des fois arrivé de me dire en me montrant un coucou : « en voilà une qui a pondu son œuf en tombant de l'arbre. » Quoique ceci me donnât la conviction que la femelle coucou dépose son œuf dans le nid d'un autre oiseau en l'y transportant dans son bec, je voulois sur ce point rassembler des faits. En conséquence Klaas et moi nous nous mîmes à tuer autant de Coucous didric que nous pûmes en rencontrer; ce qui nous en fit faire une aussi grande destruction que je l'ai dit plus haut; cependant dans le grand nombre des tués nous n'eûmes qu'un autre fait semblable à celui que j'ai cité, c'est-à-dire qu'une seconde femelle portant son œuf dans le bec comme la première. Si les ornithologistes sont d'avis que ces faits joints à ce que j'ai dit des nids fermés dans lesquels j'ai trouvé des œufs de coucous, bien qu'il eût été de toute impossibilité non-seulement à des grands coucous, mais même au Didric, le plus petit des coucous d'Afrique, de s'y introduire pour y pondre; s'ils pensent, dis-je, que ces faits joints encore à la difficulté que devroit nécessairement éprouver un grand coucou de pondre même dans des nids ouverts, toujours trop petits par la position qu'il seroit forcé d'y prendre, ne suffisent pas pour établir avec certitude que les femelles coucous n'effectuent pas leur ponte dans les nids mêmes dans lesquels elles déposent leur œuf, mais qu'elles l'y transportent dans leur bouche; c'en sera peut-être assez, j'espère, pour engager

engager les naturalistes et les voyageurs à faire de leur côté des observations confirmatives ou infirmatives non des faits que j'ai rapportés (ils sont constans), mais des conséquences que j'en tire. Ne seroit-ce pas aussi des faits pareils à ceux que je viens de rapporter de deux femelles Didric, qui auroient donné lieu à croire que les coucous mangeoient les œufs des autres oiseaux? Ce que je puis attester à cet égard, c'est que dans le très-grand nombre de coucous que j'ai disséqués, je n'ai trouvé dans leur estomac rien qui pût me faire même soupçonner que ces oiseaux se nourrissent d'œufs. Or, il est plus que probable, en supposant même que les parties molles des œufs se dénaturassent absolument dans l'estomac des coucous, que j'y aurois trouvé, au moins quelquefois, des débris de coquilles, quelques soins qu'on pût croire que les coucous missent à ne point avaler ces débris. Au surplus, et ainsi que je l'ai dit cent fois, je n'ai jamais eu d'autre but que de rassembler des faits sur l'histoire naturelle des oiseaux; je remplis ma tâche et laisse à d'autres le soin de tirer de ces faits les conséquences qui peuvent en dériver. Si quelquefois je me le suis permis, c'est par la force des convictions que me donnoient ces faits, quand ils avoient été observés ou vérifiés par moi-même, mais toujours sans y attacher assez d'importance pour prétendre qu'elles fissent loi.

Le Coucou didric se trouvant figuré de grandeur naturelle sur nos planches, nous ne parlerons pas de ses dimensions. Par l'élégance de sa taille et la richesse de son plumage, il est un des plus beaux oiseaux qu'on voie dans nos cabinets. La tête, le derrière et les côtés du cou ainsi que le manteau, le dos, les couvertures du dessus de la queue, tout le dessus de l'oiseau, en un mot, est d'un beau vert doré des plus éclatans, et relevé sur la tête par cinq bandes blanches, dont l'une partant du front et se portant jusques sur l'occiput, partage le dessus de la tête

en deux portions égales; deux autres de ces bandes couronnent les yeux en forme de sourcils, et les deux dernières s'étendent du derrière de l'œil à l'occiput. Les dernières pennes et les grandes couvertures des aîles ainsi que les scapulaires et les couvertures du dessus de la queue sont frangées de blanc. Les pennes alaires sont d'un brun verdissant : les premières de ces pennes portent extérieurement de petites taches blanches longuettes, et les autres de grandes taches blanches sur leurs barbes intérieures. La queue, légèrement étagée et s'arrondissant, au bout seulement, lorsqu'elle est étalée, a toutes ses pennes terminées par du blanc : elle a, comme les aîles, les barbes extérieures de ses pennes marquées de taches blanches et toutes les autres, à l'exception des deux du milieu qui sont d'un or vert des plus riches, parsemées intérieurement de taches rondes et blanches, ce qui produit le plus bel effet lorsque l'oiseau étale sa queue et qu'il déploie ses aîles, ainsi qu'on le voit souvent faire au mâle lorsqu'il est près de sa femelle. Tout le dessous de l'oiseau, à partir de la gorge, jusques et y compris les couvertures du dessous de la queue, est d'un blanc pur, égayé sur les flancs et sur les plumes des jambes qui descendent en amples manchettes sur les tarses, par des bandes d'or transversales, et enfin sur les couvertures du dessous de la queue par de larges bordures extérieures d'or. Le bec, les pieds et les ongles sont bruns; les yeux, à paupières rouges, sont d'un jaune orangé. La femelle est, à bien peu de chose près, de la taille du mâle, et elle n'en diffère par ses couleurs, qu'en ce que son blanc est roussâtre sur la gorge et la poitrine, ainsi que sur les aîles et la queue. Tout ce que le mâle a d'un beau vert doré, la femelle l'a d'un or rougeâtre, et les bandes de sa tête ne sont pas aussi bien marquées que chez lui; chez les jeunes ces bandes sont à peine apperçues : le dessus de leur corps est d'un or brunâtre; le dessous, d'un gris-blanc

roussâtre, et toutes les taches de leurs aîles et de leur queue, d'un roux-marron. Leur bec et leurs pieds sont d'un brun-jaunâtre, leurs paupières jaunes, et leurs yeux gris-brun.

J'ai commencé à voir le Coucou didric à mon arrivée sur les bords de la petite rivière des Poissons, *Klyne vis rivier*. Depuis là je l'ai constamment trouvé par-tout, jusques chez les Caffres, et à mon retour, par-tout aussi, jusques dans le Camdeboo. Je l'ai retrouvé, dans mon second voyage, pour la première fois, sur les bords de la rivière des Eléphans, et de là, jusqu'au pays des Petits Namaquois. Par-tout, enfin, j'ai vu un si grand nombre d'individus de l'espèce, qu'ainsi que je l'ai déja dit, il dépendoit de nous d'en tuer des milliers. Ces oiseaux sont peu difficiles à découvrir : on entend sans cesse les mâles perchés à la cime des arbres chanter d'un ton égal et traînant les syllabes *di-di-di didric*, et quelquefois, dans les momens d'effervescence, momens où on les voit épanouir leur queue et tenir leurs aîles à demi ouvertes, celles-ci *diwi-diwi-diwi-diwic;* ce que Klaas et moi nous appelions, je m'en souviens, parler gras. La femelle n'a qu'un cri, *wic-wic*, qu'elle répond lorsque le mâle l'invite à s'approcher de lui. Lorsque c'est elle, au contraire, qui appelle son mâle, on voit celui-ci accourir en traversant les airs, et en chantant *di-di-di-di-di*, jusqu'à ce qu'arrivé au-dessus de l'arbre où sa femelle l'attend dans une amoureuse posture, il s'arrête et se soutient au-dessus d'elle par un battement d'aîles précipité, et des signes non équivoques du plaisir qui l'attend, et qu'il exprime de la manière la plus passionnée par le ton langoureux avec lequel, en finissant sa phrase *wi-wi-wi*, il se laisse aller voluptueusement sur elle. Il commence..... il jouit, enfin, du bonheur auquel il étoit appelé.

Les œufs du Coucou didric sont d'un beau blanc luisant : je

les ai toujours trouvés dans les nids des plus petits oiseaux insectivores, jamais dans ceux des granivores, quoique bien plus nombreux que les autres, et plus faciles à découvrir; car, en Afrique, les granivores en général, vivent en bandes, et on trouve tous leurs nids réunis dans un même endroit.





Le Coucou de Klaas, mâle.

de l'Imprimerie de Langlois

LE COUCOU DE KLAAS.

N°. 212.

Le moment est enfin venu, digne compagnon de mes voyages, d'acquitter la dette de ma reconnoissance, celle du moins qu'encore je puis t'offrir dans mon humble retraite, à toi dont la franchise, la bonhomie, la fidélité, toutes les qualités de l'ame, m'ont prouvé que les vertus appartiennent à la nature bien plus qu'à l'éducation. Tu fus brave dans le danger, sage dans le conseil, prudent dans tous les événemens; l'amitié de ton maître ne t'enorgueillit jamais envers tes camarades, et tu leur donnas toujours l'exemple de la plus aveugle soumission. Tu fis et tu fus tout enfin, mon ami Klaas, pour un maître qui te chérissoit, qui, plus d'une fois n'a dû son salut qu'à ta vaillance, et à ton attachement sa persévérance dans les travaux qu'il avoit entrepris. Reçois l'hommage que je t'adresse ici, et qui sûrement n'arrivera jamais jusqu'à ces déserts solitaires que tu habites, et qui nous séparent pour toujours. Loin de toi, ton ami a repris les chaînes de la société, qui bien souvent l'ont fait gémir, et te rejoindre par la pensée dans ces vastes et paisibles contrées, où loin de la domination des hommes, il goûtoit avec toi les charmes de cette liberté dont on vante ici les douceurs, hélas! sans la connoître. Puissent les naturalistes conserver à l'espèce que je vais décrire, le nom que je lui donne, et consacrer ainsi les

services que tu m'as rendus: ils me prouveroient par là que mes travaux ont eu quelque prix à leurs yeux.

Ce fut Klaas, qui, dans l'une de ses chasses, tua près de la rivière *Platte* l'espèce de coucou auquel je donne son nom, et dont nous ne rencontrâmes pas un second individu. Il est vrai que nous trouvant alors au moment où les oiseaux de passage quittent le sud de l'Afrique, il est présumable que la plus grande partie des individus de cette espèce étoit déja partie des pays que nous parcourions. Je ne balance pas à regarder le Coucou de Klaas comme une espèce particulière et bien distincte du coucou didric, d'abord parce que Klaas m'assura qu'il l'avoit entendu chanter d'une manière toute différente de ce dernier; et en second lieu parce qu'en le comparant au coucou didric dont je connoissois les sexes et les divers âges, je reconnus que ces deux oiseaux différoient assez l'un de l'autre pour me confirmer dans l'opinion où j'étois déja qu'ils étoient d'espèces différentes.

Le Coucou de Klaas, quoique de la taille du coucou didric, a le bec beaucoup plus petit et moins courbé que celui-ci. Sa queue est aussi moins large que celle du didric, par la raison que les pennes de cette partie ont chez lui les barbes moins longues. Les aîles du Coucou de Klaas sont enfin plus longues que celles du coucou didric; et si des formes nous passons aux couleurs, nous voyons que le premier a tout le dessus de la tête, le derrière du cou, le manteau, les scapulaires, les couvertures des aîles, le croupion, et les couvertures du dessus de la queue d'un beau vert cuivreux et brillant, sans aucun mélange que le blanc de deux petits sourcils. Les grandes pennes sont d'un vert bronzé uniforme extérieurement, et noirâtres tachées de blanc en dessous. La gorge, le devant du cou, la poitrine,

les plumes du sternum, celles du ventre, des flancs, et les couvertures du dessous de la queue, tout le dessous de l'oiseau en un mot, est d'un blanc pur, si ce n'est que sur le bas du ventre et sur les cuisses, on remarque quelques bandes longitudinales d'un vert bronzé. Les quatre pennes du milieu de la queue sont d'un vert comme sablé de rougeâtre, cuivre rosette; les trois extérieures sont blanches et ont chacune une tache oblongue cuivreuse vers leur pointe et sur leur côté extérieur, tandis qu'intérieurement elles portent des lignes noirâtres, transversales et fort espacées. Le bec et les pieds sont brun-noir, les yeux jaunes.

Cette description très-détaillée suffira, sans doute, pour montrer la différence qu'il y a entre le coucou didric et le Coucou de Klaas. A la dissection que je fis de ce dernier, je reconnus que c'étoit un mâle de l'espèce : je l'ai toujours conservé dans mon cabinet où on peut le voir encore. On voit aussi dans celui du Jardin des Plantes, à Paris, un second individu du Coucou de Klaas, qui, quoique venant du Sénégal, n'y est pas moins étiqueté sous le nom de coucou vert doré du Cap de Bonne-Espérance; c'est que, sans doute, il y a été considéré comme appartenant à l'espèce de ce dernier, dont on a cependant des individus donnés par moi, et qui auroient bien dû détromper à cet égard.

LE COUCOU A COLLIER BLANC.

N°. 213.

Buffon a décrit cette espèce sous le nom de coucou à collier de Coromandel, mais il lui donne un caractère qu'il n'a pas, lorsqu'il dit que les pennes intermédiaires de la queue en dépassent chez elle les latérales, comme dans certaines espèces de veuves, ce qui est une double erreur: car il est de fait que les pennes intermédiaires de la queue n'en dépassent pas plus les latérales, chez ces certaines veuves, que dans notre Coucou à collier blanc, puisque ces plumes prolongées de ces veuves n'appartiennent réellement pas à la queue, proprement dite, d'aucun de ces oiseaux, ainsi que Buffon, d'ailleurs, l'a lui-même remarqué, d'après une observation de Mauduit. Mais ce n'est pas la première fois que nous faisons voir que cet auteur se trouve en contradiction avec lui-même; ce qui prouve que ses idées naissoient toujours du sujet particulier qu'il traitoit, et qu'il n'avoit pas les connoissances nécessaires à l'ornithologiste lorsqu'il entreprit l'histoire des oiseaux. Le coucou huppé à collier, de Buffon, que nous nommons, nous, Coucou à collier blanc, a la queue étagée en forme de fer de lance, de la même manière que notre pie d'Europe : ainsi les deux pennes intermédiaires de sa queue ne dépassent celles qui les suivent immédiatement que d'un pouce au plus, et ne présentent par conséquent en ceci rien de semblable à la queue des veuves, dont les longues plumes ont, chez quelques-unes



Le Coucou a collier blanc, mâle.

de l'Imprimerie de Langlois.

quelques-unes d'entr'elles, cinq à six fois la dimension de leur vraie queue. Si Buffon a vu un individu de son coucou huppé à collier dont la queue fût différente de ce que nous avons dit, c'est que cet individu étoit mutilé, ou que ses plumes latérales lui étoient tombées, et qu'elles n'avoient pas acquis toute leur dimension, de sorte que ce naturaliste a fait un caractère spécifique de ce qui n'étoit que l'effet d'une dégradation ou d'un défaut de croissance de ces plumes latérales. Il est cependant certain qu'il n'est rien de si facile pour un naturaliste que de voir si toutes les plumes d'un oiseau ont toute leur longueur naturelle, et par quelle cause elles ne l'auroient pas; mais c'est à quoi les ornithologistes n'ont jamais su faire attention avant de décrire une espèce, car ils n'ont presque jamais manqué de donner pour des caractères spécifiques et constans ce qui ne provenoit souvent que de mutilations ou de mauvaises préparations des individus qu'ils avoient vus.

Le Coucou à collier blanc a une huppe, mais formée de plumes étroites, roides et dirigées en arrière. Chez lui cette partie, la tête, le derrière du cou qu'entoure un collier blanc, le dos, le croupion, les couvertures du dessus de la queue; le dessus de la queue elle-même et les scapulaires sont d'un noir-bleuâtre, brunissant sous certain aspect. Les petites et grandes couvertures du dessus des aîles, ainsi que toutes les pennes, sont d'un roux foncé. La gorge et le devant du cou sont d'un roux-jaunâtre. Tout le reste du dessous du corps, y compris les couvertures inférieures de la queue, est d'un blanc sale, grisonnant sur les flancs et au bas-ventre. Le revers des pennes alaires et caudales est d'un gris glacé de roussâtre; le bec et les ongles sont d'un noir-bleuâtre; les pieds grisaille, et les yeux jaune-brun.

La femelle ne diffère du mâle qu'en ce qu'elle est un peu plus

petite que lui, qu'au lieu d'avoir le devant du cou roussâtre elle l'a blanc, et qu'enfin le roux de ses aîles est plus foible chez elle que chez lui. On voit par-là que l'individu qu'a décrit Buffon étoit probablement une femelle ou un jeune mâle, le jeune de l'espèce n'ayant pas plus que celle-là de roux sur le devant du cou.

Le Coucou à collier blanc se trouve non-seulement au Coromandel, mais encore dans le sud de l'Afrique, où je l'ai trouvé près les rivières Swarte-kop et Sondag. J'ai vu aussi plusieurs de ces oiseaux qui venoient du Sénégal. Je n'ai pas trouvé d'œufs de l'espèce, les jeunes en ayant déja pris l'essor lorsque je la rencontrai. Cependant je n'en suis pas moins sûr que le Coucou à collier blanc ne couve pas plus ses œufs que tout autre espèce de coucou; ce qu'au reste il auroit été très-facile de voir par l'état où se trouve, chez les oiseaux, la partie du ventre qui a porté sur les œufs lorsqu'ils ont couvé; état dont j'ai déja parlé dans cet ouvrage, et qu'il est essentiel que les ornithologistes connoissent.



Le Coucou a gros bec, mâle.

de l'Imprimerie de Langlois.

LE COUCOU A GROS BEC, MÂLE.

N°. 214.

Ce coucou se distinguant de tous ses congénères par la force de son bec, dont les mandibules sont d'une épaisseur remarquable, nous avons cru devoir tirer de cette partie le nom particulier que nous lui donnons ici. Il est à-peu-près de la taille de notre coucou européen; sa queue, légèrement étagée, est de la longueur de son corps, et les aîles ployées ne se portent chez lui qu'un peu au-delà des couvertures supérieures de celle-ci. Tout le plumage du Coucou à gros bec est, en général, d'un noir glacé d'une riche teinte bleue sur le dos, les aîles et la queue : le bec est d'un jaune-vert; les pieds sont robustes, courts, et, comme chez tous les coucous proprement dits, couverts de larges écailles d'un brun jaunâtre; les ongles sont noirs, et les yeux marron foncé. La femelle diffère du mâle en ce que chez elle le noir brunit sur le devant du cou, la poitrine et tout le dessous du corps, et que le reflet bleu du dessus de ses aîles n'est pas aussi beau que chez ce dernier.

J'ai tué le mâle et la femelle Coucou à gros bec sur les bords de la rivière des Poissons, au-delà du pays des Grands Namaquois, canton où j'ai trop peu séjourné pour avoir pu faire des observations suivies sur l'espèce, que je crois absolument nouvelle. Un de ces individus, provenant du Bengal, et faisant partie des belles collections de M. Raye de Breukelerwaert, d'Amsterdam, est une preuve qu'elle habite aussi les Indes.

LE COUCOU GRIS BRONZÉ.

N°. 215.

Il s'agit encore ici d'une espèce nouvelle de coucou qui appartient à l'Afrique, mais à ses parties plus élevées ou plus proches de la ligne équinoxiale que celles où j'ai pénétré; car il a été apporté de la côte de Malimbe. Quoique cet oiseau soit de la longueur de notre coucou d'Europe, on remarque au premier abord qu'il n'est pas aussi corsé que ce dernier, mais qu'il s'en distingue par une taille plus svelte et des formes plus dégagées. Son bec diffère aussi un peu de ceux des autres coucous, en ce que cette partie est chez lui construite de manière que la mandibule supérieure s'élargissant à sa basse, emboîte l'inférieure dans cette dernière partie. Par tout autre endroit les caractères du Coucou gris bronzé sont tellement semblables à ceux des vrais coucous, que nous n'avons pas balancé à en faire un membre de leur nombreuse famille. Chez lui le dessus de la tête, le derrière du cou, le manteau, les aîles toutes entières, le dos, le croupion, les couvertures du dessus de la queue, celle-ci elle-même, qui est de la longueur du corps, et étagée dans toutes ses pennes, sont d'un vert-bronzé, foncé et brillant, jouant du bleu au vert, ou même au gris, suivant les incidences de la lumière; mais sur la queue, notamment à son revers, le bleu semble dominer, ainsi que sur les aîles, plus que par-tout ailleurs; la gorge, le devant du cou, la poitrine, les flancs, le ventre, les



Le Coucou gris-bronzé.

de l'Imprimerie de Langlois

plumes des jambes et les couvertures du dessous de la queue sont d'un joli gris, verdissant légèrement sous certain jour, et se fonçant plus en vert dans les parties basses ; le bec est d'un jaune-citron; les pieds sont noirs, et nous ignorons absolument la couleur des yeux, n'ayant vu de ce coucou que la dépouille, parfaitement bien conservée, dans la riche et précieuse collection de M. Temminck, d'Amsterdam; collection qui réunit à la rareté des espèces qu'on y voit, l'inappréciable avantage de n'être composée que d'individus parfaitement préparés, et de la conservation la plus pure, ce naturaliste éclairé, plein de zèle et de connoissances, n'y en admettant absolument que du plus beau choix. Sous ce rapport, M. Temminck, quoique jeune encore, est un homme à distinguer de tous ces curieux qui, n'aimant que les espèces brillantes et à beau plumage, entassent à grands frais collections sur collections, sans aucun goût pour l'étude de la science.

LE COUCOU TACHIROU.

N°. 216.

Ce grand coucou, le plus grand de tous les coucous que j'ai vus en Afrique, et le même que Buffon a décrit sous le nom de coucou varié de Mindanao, nom qu'il étoit nécessaire de changer, aussi bien que celui de coucou tacheté de Mindanao, que Brisson lui a donné, et qu'il porte sur les planches enluminées de Buffon, N°. 294; ce coucou, dis-je, n'appartient pas moins à l'Afrique qu'aux Indes, si même il est vrai qu'on le trouve aux Indes : car nous voyons qu'il y a dans tous les ouvrages d'histoire naturelle beaucoup d'erreurs sur les pays habités par certaines espèces d'oiseaux. D'ailleurs ces noms de pays qu'on leur donne sont très-insignifians. On ne vit jamais un oiseau habiter exclusivement un seul pays. Le nom de *tachirou*, que nous donnons à celui-ci, lui convient donc mieux comme nom propre, que ceux auxquels nous le substituons, quel que soit le pays qu'habite cet oiseau.

Le plumage du Tachirou est tellement bigarré qu'il est difficile de le faire connoître d'une manière précise par une description; ce qui a fait que les auteurs qui ont parlé de cet oiseau en ont décrit les couleurs si diversement. Le mâle de l'espèce a tout le dessus de la tête d'un roux châtain; mais toutes les plumes de cette partie portent chez lui un trait



Le Coucou tachirou, mâle.

de l'Imprimerie de Langlois.

noirâtre sur leur côte seulement. Le derrière du cou, le haut du dos, les scapulaires, le croupion, les couvertures du dessus de la queue et toutes celles des aîles, sont variées de blanc-roux sur fond vert-noir plus ou moins brillant, suivant la position de l'oiseau. Sur la gorge, le devant du cou et tout le dessous du corps règne la même marbrure, mais sur fond blanc. Aux aîles et à la queue ce sont des bandes obliques d'un beau roux sur les barbes intérieures, et blanches teintes de roux extérieurement. La queue est aussi longue que le corps, de la tête à l'anus, et elle est étagée dans ses trois pennes les plus latérales de chaque côté. Le bec est noir-brun en dessus et brun en dessous. Les pieds sont forts, couverts de larges écailles brun-jaunâtre, et les yeux marron vif. La femelle est d'une taille un peu inférieure à celle du mâle, et elle n'a pas, comme celui-ci, le dessus de la tête roux; ils se ressemblent d'ailleurs beaucoup par les distributions des taches, qui seulement paroissent moins nettes chez la femelle que chez le mâle. Dans le jeune âge, l'oiseau est d'un roux-clair, là où il est blanc dans l'âge fait. Le fond de la couleur vert sombre des adultes tire au brun dans les jeunes individus.

J'ai commencé à voir le Tachirou sur les bords du Swarte-dooren et du Kaussi, rivières, ou mieux encore torrens du pays des Petits Namaquois, mais ce n'est qu'à mon retour; ce qui prouve qu'il n'étoit point encore arrivé dans le pays lorsque j'y passai pour la première fois. Je n'en ai pas trouvé les œufs, par la raison que le tems de la ponte étoit passé. Cependant je n'ai pas de doute qu'il ne les couve pas. De cinq individus adultes que je tuai de l'espèce, je remarquai très-bien que pas un n'avoit couvé.

Je n'ai pas entendu non plus le chant de ce coucou, ce qui

ne doit pas faire croire qu'il n'en a pas, parce qu'il ne chante ni ne crie passé le tems des amours, seul tems où je l'ai vu; même tous les oiseaux en général se taisent lorsqu'ils ont leurs petits. Le Tachirou vit d'insectes, et plus particulièrement de sauterelles et de chenilles. Il faut croire qu'il a aussi un grand instinct pour découvrir les chrisalides des papillons, car j'en ai toujours trouvé dans l'estomac des individus de l'espèce que j'ai tués, dans un desquels j'ai de plus trouvé tous les os d'une petite grenouille.

J'ai vu, en traversant le Camdeboo, une espèce de coucou dont le plumage presque entier étoit d'un blanc éblouissant, et qui portoit une belle huppe de cette couleur. Sa taille paroissoit être un peu inférieure à celle de notre Coucou tachirou; mais cet oiseau, que je reconnus à son vol et à toute son allure pour un coucou, étoit tellement méfiant qu'il ne fut jamais possible de l'approcher d'assez près pour le tirer. Toujours perché sur le sommet des buissons, il fuyoit sur un autre aussitôt qu'il me voyoit venir : après m'avoir ainsi mené très-loin, il disparut tout-à-fait. J'aurois bien voulu rester quelques jours encore dans le canton pour tâcher de me le procurer, mais mes attelages amaigris et sur les dents, par la stérilité du pays que je venois de franchir, et qui n'étoit pas devenu meilleur, ne me le permettant pas, il fallut renoncer à avoir une espèce qui me paroissoit être intéressante, et que je ne revis plus. Ce que j'en dis ici, n'est donc que pour l'indiquer aux voyageurs qui, pouvant se trouver sur les lieux où je l'ai vu, seroient curieux d'en faire la recherche: ils seront peut-être plus heureux que je ne l'ai été moi-même; malheur que je n'attribue, au reste, qu'à ce que la saison étant alors très-avancée, le gros de l'espèce étoit déja parti du pays; car il est plus que probable que sans cela j'y aurois rencontré plusieurs autres de ses individus, dont quelques-uns ne m'auroient pas échappé.

LES COUCOUS COUAS.

Nous donnons à cette famille de coucous le nom de *Coua*, nom que porte dans l'île de Madagascar une espèce qui appartient à cette famille, et que nous avons retrouvée sur le continent d'Afrique, dans la partie de la côte qui répond à-peu-près à la pointe sud de cette île. Ce n'est pas cependant que nous prétendions dire que cet oiseau dans ses émigrations se hasarde à traverser le canal Mosambique, pour se rendre de l'île au continent, ou du continent dans l'île, car il a l'aîle trop foible pour que d'un vol il puisse faire un tel trajet. Il est plus naturel de penser que l'île de Madagascar ayant, dans des tems très-reculés, fait partie du continent d'Afrique, on doit nécessairement y trouver une partie des animaux qui l'habitoient alors.

Les Coucous couas se distinguent au premier coup-d'œil, des coucous proprement dits, par les tarses qu'ils ont beaucoup plus alongés que ces derniers; ils ont aussi les doigts plus forts, plus longs, mais les aîles plus courtes; celles-ci étant coupées chez eux différemment qu'elles ne le sont dans les coucous proprement dits, qui, comme nous l'avons vu, les ont longues et pointues, c'est-à-dire que les pennes en sont décroissantes successivement, depuis la première, qui est la plus longue, jusqu'à la dernière, qui est la plus courte. Chez les Couas, au contraire, les pennes du milieu des aîles sont un peu plus longues que les premières et que les dernières, de sorte qu'en

les déployant, ces oiseaux décrivent avec leurs aîles une portion de cercle. Cette conformation des aîles chez les Couas est la même que chez les pies, oiseaux pour lesquels on prendroit tous les Coucous couas, s'ils n'en différoient par leurs doigts disposés deux à deux par paire, comme ceux de tous les coucous. Les Couas ont les tarses nuds et les jambes sans manchettes pendantes. Ils ont, comme les coucous proprement dits, dix pennes à la queue; leur bec est fort épais à sa base; les narines coupées obliquement et sans bourrelet autour; le corps robuste, et le sternum court, moins cependant que celui des coucous. Leur voix est forte et sonore, non triste et plaintive comme l'est en général celle de ces derniers. Les Couas se nourrissent d'insectes et de fruits; ils nichent dans des trous d'arbres, couvent eux-mêmes leurs œufs, et élèvent leurs petits; caractère moral qui les distingue absolument des vrais coucous, et qui nous a puissamment déterminé à les en séparer pour en faire, cependant, une famille particulière du même ordre que les coucous.

Il sera donc facile aux naturalistes, d'après ce que nous avons dit, de rapporter à l'une ou l'autre des deux familles de coucous proprement dits et de Coucous couas, chacune des espèces qui leur appartiennent respectivement. Il me paroît que la plus grande partie des coucous d'Amérique peuvent être comptés parmi les Couas, jusqu'à ce que du moins des observations ultérieures nous aient donné la certitude que ces oiseaux d'Amérique ne couvent point leurs œufs, cas auquel il faudroit sans doute les considérer comme faisant partie des coucous proprement ainsi nommés.



Le Coua, mâle.

de l'Imprimerie de Langlois.

LE COUA, MÂLE.

N°. 217.

Cet oiseau a été décrit par Buffon sous le nom que nous lui donnons ici; nom sous lequel il est aussi connu à Madagascar, et dont nous faisons celui de famille de toutes les espèces analogues à celle-ci, et voisines des coucous proprement dits.

Le Coua est plus fort de taille que notre coucou d'Europe, et d'une construction différente de celle de ce dernier; ce que Buffon avoit déja très-bien remarqué, mais ce qui ne l'avoit pas empêché de confondre ces deux oiseaux dans un même genre. Le Coua porte sur la tête une huppe composée de plumes déliées qui se rabattent par derrière, et que l'oiseau gonfle et hérisse lorsqu'il est animé par quelque passion; on le voit aussi, dans ces momens, étaler sa belle queue largement barbée, légèrement étagée, et qu'il ramène sur son dos. Toute la tête y compris la huppe, le derrière du cou, le manteau, les couvertures des aîles, le dos, le croupion et les couvertures du dessus de l'oiseau sont d'un joli gris glacé de vert d'eau, de sorte que ces parties paroissent ou plus vertes ou plus grises, suivant les incidences de la lumière; la gorge et le devant du cou sont d'un gris-vert beaucoup plus clair que celui de ses autres parties, et qui se charge toujours davantage d'une teinte de roux vineux à mesure qu'il descend sur la poitrine, où cette

teinte est plus foncée. Le reste du dessous de l'oiseau est d'un blanc-gris. Les pennes des aîles sont d'un bleu-violâtre glacé de vert, ainsi que celles de la queue, dont les latérales sont largement terminées par du blanc. Les yeux sont rougeâtres, et le bec, les pieds et les ongles noirs.

La femelle est plus petite que le mâle : elle en a en général les couleurs, mais moins brillantes ; sa huppe est aussi moins ample que celle de ce dernier.

Nous avons trouvé une nichée de Coua dans un grand trou sur la tête d'un tronc d'arbre cassé et creusé par les eaux : il y avoit quatre petits d'éclos. Quelques débris de coquilles que nous trouvâmes au pied de l'arbre nous firent voir une couleur gris-de-lin. J'avois pris les quatre petits que je voulois élever ; mais n'acceptant rien de ce que nous leur présentions, ils moururent le second jour. Ils étoient couverts d'un duvet gris-roux : les pennes de leurs aîles et de leur queue, qui avoient déja un pouce, à-peu-près, de longueur, étoient d'un joli vert de mer glacé; leurs yeux étoient gris-brun : leur bec, brun, étoit dans toute sa base entouré d'un bourrelet jaune. Lorsqu'on a tué une femelle de l'espèce du Coua, on entend le mâle la rappeler d'une voix forte *côha-côha-côha*, d'où est probablement venu le nom de Coua que les habitans de Madagascar ont donné à cet oiseau qu'on trouve aussi dans quelques parties de l'Inde et au Sénégal.



Le Coua-taitsou mâle.

de l'Imprimerie de Langlois.

LE COUA-TAIT-SOU, MÂLE.

N°. 218.

Voici encore une espèce à laquelle nous conserverons le nom de Tait-sou sous lequel les ornithologistes l'ont décrite, et qui est aussi, suivant Buffon, celui qu'elle porte à Madagascar, où elle se trouve, ainsi que sur le continent d'Afrique; mais cela ne nous empêchera pas de la réintégrer dans la famille des couas, à laquelle elle appartient de droit par tous ses caractères extérieurs, par ses mœurs, et par les facultés nécessaires que lui a données la nature pour couver elle-même ses œufs et élever ses petits.

Le Tait-sou est remarquable par l'élégance de ses formes et par la beauté de son plumage, lequel est entièrement d'un riche bleu verdissant sous certains aspects, et relevé par de belles nuances violettes qui s'annoncent avec plus d'éclat sur les aîles, et plus encore sur la queue. Celle-ci est de la longueur du corps, légèrement étagée, et à pennes largement barbées, ce qui lui donne une belle ampleur, que l'oiseau augmente encore lorsque, par l'habitude qu'il a dans ses momens d'action d'étaler cette partie, il la tient à moitié soulevée en même tems qu'il rabat ses aîles à demi déployées, et qu'il gonfle le plumage de sa tête de manière à faire croire qu'il est coëffé d'une huppe. Les yeux, dont le tour est nud, sont d'un beau rouge : le bec et les pieds sont noirs.

Cet oiseau habite les grandes forêts du pays des Caffres; il se perche à la cîme des grands arbres, d'où on entend le mâle de l'espèce faire un roucoulement *courrrrrrr - courrrrrr* qui le trahit en le faisant découvrir aux chasseurs. Il se nourrit principalement de fruits. La femelle Tait-sou diffère du mâle en ce qu'elle lui est un peu inférieure de taille, et que sa couleur est d'un bleu moins vif, sur-tout moins lustré que la sienne. Les jeunes sont, avant leur première mue, d'un bleu - vert sans aucune nuance de violet. Pour n'avoir pas trouvé les œufs du Tait-sou, je n'en suis pas moins sûr qu'ils sont couvés non-seulement par la femelle de l'espèce, mais même par le mâle, ainsi que je l'ai très-bien remarqué à l'état de la peau épaisse et ridée du ventre de ce dernier. Les traces de l'incubation dans cette partie, traces dont j'ai parlé ailleurs, ne s'effacent qu'à la longue chez les oiseaux qui remplissent cette fonction; elles ne disparoissent même que quelque tems après la mue, car il faut qu'ils refassent leur peau partout où elle a touché aux œufs. Rien n'est donc si aisé que de vérifier si un oiseau a couvé ou non, dans la saison où, dans chaque pays, tous les autres couvent.

Nous terminons ici l'histoire des couas, en faisant observer aux naturalistes que ces oiseaux, notamment le Tait-sou, me paroissent se rapprocher beaucoup plus du genre des touracos que de tout autre; car ils ont avec ceux-ci des analogies frappantes. Je pense aussi qu'il sera facile aux ornithologistes de reconnoître toutes les espèces de couas qui pourroient avoir été comprises dans le genre des coucous proprement dits : il seroit donc pour le moins inutile de le leur indiquer nous-mêmes; indication que nous ne pourrions que hasarder, puisque, ne connoissant pas assez par nous-mêmes la nature de la plupart de ces prétendues espèces, nous ne pourrions que les chercher dans des descriptions toujours imparfaites, souvent fautives.

LES COUCOUS COUCALS.

On ne peut s'empêcher de considérer les Coucals comme ayant une grande analogie avec les coucous proprement dits, auxquels ils ressemblent par les formes générales de leur corps, mais dont ils diffèrent par leurs longs tarses, forts et robustes, leurs longs doigts, leurs aîles courtes, ainsi que par la longueur, la force de leur bec, et leurs narines étroites et prolongées. Par tous ces caractères ces oiseaux se rapprochent des coucous couas; mais ils s'en éloignent comme des vrais coucous par l'ongle postérieur de leur doigt d'en dedans, lequel est chez eux droit et alongé comme ceux des alouettes et des jacanas. Les Coucals ont en général les plumes de la tête, du cou, et de tout le dessus du corps, rudes et à côtes luisantes : ils ont dix pennes à la queue, et les aîles arrondies. Ils se nourrissent d'insectes, notamment de sauterelles, dont ils font une grande destruction. Ils vivent dans les bois, nichent dans des trous d'arbres, couvent eux-mêmes leurs œufs, et élèvent leurs petits.

Toutes les espèces connues de Coucals ont été rangées par les naturalistes parmi les coucous, dont nous ne les séparons, nous, que pour en faire une famille de leur tribu ou de leur ordre.

Jusqu'ici il ne nous est venu en Europe aucune espèce de Coucal du Nouveau Monde.

LE COUCAL HOUHOU.

N°. 219.

Séba est le premier qui ait désigné cette espèce sous le nom de *courou coucou*, nom dont elle exprime les syllabes de la manière la plus précise, et que nous eussions préféré de lui laisser, si Montbeillard, qui n'avoit pas reconnu cet oiseau dans son houhou d'Egypte, n'eût fait de ce dernier et du courou coucou de Séba deux espèces particulières. J'avoue qu'il est difficile de reconnoître le Houhou dans la description amphibologique du courou coucou de Séba, qui, de plus, donne cet oiseau pour appartenir au Brésil, où il ne se trouve pas, en même tems qu'il lui fait une huppe dont il n'a pas même l'apparence. Mais cet auteur est familiarisé avec ces sortes d'inexactitudes: il n'y a pour s'en convaincre qu'à parcourir son volumineux ouvrage. Aussi les compilateurs n'ont-ils pas manqué de grossir leur liste d'oiseaux de toutes ces espèces si mal décrites par cet auteur; espèces qu'il est ensuite devenu presqu'impossible de démêler dans les nomenclatures de ceux-là, où souvent elles se trouvent en double ou triple emploi.

Ce qui a peut-être le plus contribué à ce que les modernes ne reconnussent pas le courou coucou de Séba, c'est qu'ils ont traduit par le mot rouge celui qui dans la langue de l'auteur signifieroit *roux;* deux couleurs chez nous bien distinctes, mais



Le Coucal houhou mâle.

l'Imprimerie de Langlois

mais qui chez beaucoup d'autres nations, comme en Angleterre, en Allemagne, en Hollande, etc., sont exprimées par un même mot *read*, *rood*, *roye;* ce qui seul a plus d'une fois occasionné des méprises dans la manière d'entendre un auteur original. Qu'au reste le courou coucou de Séba soit ou ne soit pas le même oiseau que notre Houhou, ce dernier n'en a pas moins été décrit par Buffon aussi sous le nom de Houhou. On le trouve non-seulement en Egypte, et, à ce qu'il paroît, dans une grande partie de l'Afrique, où je l'ai vu dans le sud de cette vaste contrée, ainsi que plusieurs individus de l'espèce, qui venoient du Sénégal. On le trouve encore dans plusieurs parties de l'Inde, d'où je l'ai reçu directement à Paris.

J'ai été aussi à même de comparer les uns aux autres tous ces Houhous provenant de différens pays; j'ai vu qu'il y avoit entre eux très-peu de différence, et que par conséquent les climats n'avoient encore ici apporté aucune altération dans les couleurs et dans les formes de l'espèce : grand point d'observation en ornithologie, lorsque nous voyons les naturalistes établir si souvent des variétés de climats dans des espèces qui, la plupart du tems, ne sont pas même du même genre que ces prétendues variétés, et que nous les voyons ailleurs donner des variétés d'âge ou de sexe pour autant d'espèces particulières de genres différens des leurs.

Le Houhou exprime très-distinctement par ses cris, *courou-courou-courou-cou cou cou cou cou cou* : cette dernière et très-longue partie de sa phrase, l'oiseau la fait durer tant qu'il peut respirer, et la répète à tout instant d'une voix grave d'abord, puis si élevée qu'on l'entend à une très-grande distance. De loin toutes ces syllabes *cou cou....* répétées précipitamment et d'une voix sonore, semblent former un son continu *hou ou ou*; mais

de près on les distingue parfaitement. Il m'est arrivé d'en compter jusqu'à quarante-deux de suite, sans interruption : ce n'est qu'à chaque reprise de la phrase entière que l'oiseau fait entendre le *courou-courou* exprimé lentement et avec gravité. Dès le point du jour, et dans toutes les parties de la forêt, on entend les Houhous commencer leur chant, qu'ils font durer une grande partie de la matinée, qu'ils recommencent le soir une heure ou deux avant le coucher du soleil, et qu'ils continuent très-avant dans la nuit, lorsque le tems est calme. Comme tous les oiseaux chanteurs, les Houhous sont très-faciles à approcher pendant qu'ils chantent : dans tout autre moment ils sont tellement méfians qu'il ne faut pas espérer de les surprendre; mais comme on est toujours sûr de retrouver tous les jours chaque couple dans le même canton qu'il a adopté, et que c'est aussi toujours sur le même arbre que le mâle se perche pour se mettre à chanter, il ne s'agit que de reconnoître cet arbre, et de se cacher aux environs pour pouvoir le tirer avec la plus grande facilité. Si on est curieux d'avoir la femelle, il ne faut pas manquer de la tirer la première, car du moment qu'elle n'entend plus son mâle elle disparoît; soit qu'elle quitte le canton, soit qu'elle se tienne sur ses gardes de manière à ne plus permettre au chasseur de la découvrir. Lorsqu'au contraire la femelle est tuée la première, le mâle se montre par-tout autour des lieux, et on l'entend continuellement l'appeler par des cris perçans *coura-coura how coura how*, ce qui ne l'empêche pas de chanter comme de coutume matin et soir. En contrefaisant la chouette ou en soufflant sur le tranchant d'une lame ou sur le bord d'une feuille, ce que les oiseleurs appellent *frouer*, on fait aussi approcher les Houhous : cependant il faut dans ce cas être bien caché, car de l'instant qu'ils vous apperçoivent ils se jettent si impétueusement dans le fourré, qu'il devient impossible de les tirer. C'est dans un grand trou, sur la tête d'un

arbre, ou dans une grosse branche cassée et vermoulue (ce qui ne manque pas dans les forêts d'Afrique), que le couple Houhou fait sa nichée. La femelle pond quatre œufs d'un blanc-roux et qu'elle dépose sur des brins de bois dont elle remplit le fond du trou. Le mâle les couve tout aussi bien que la femelle.

Le Houhou mâle est plus fort de taille que notre coucou d'Europe: il a la queue aussi longue que le corps et étagée. Chez lui les aîles ployées atteignent à-peu-près au quart de la longueur de la queue; le bec est fort et beaucoup plus épais vers sa base; les tarses sont gros et couverts de grandes écailles; les plumes du dessus de la tête et du derrière du cou sont épaisses, dures, pointues et à côtes brillantes d'un noir verdissant et à reflet métallique. Le manteau, le croupion, les couvertures du dessus de la queue sont d'un brun qui prend des tons verts plus ou moins éclatans suivant la position de l'oiseau. Les couvertures du dessus des aîles sont d'un roux brunâtre à reflet vert. La queue tout entière et les dernières plumes des aîles, celles près du dos, sont d'un vert sombre luisant; leurs premières pennes sont rousses et terminées par du vert luisant. La gorge, le devant du cou et la poitrine, dont les plumes sont dures et à côtes brillantes comme celles du dessus de la tête, sont d'un blanc-roux qui s'éclaircit toujours davantage à mesure qu'il descend sur la poitrine et vers le milieu du sternum. Les couvertures du dessous de la queue, les plumes du bas-ventre et celles des jambes sont d'un noir-vert très-lavé et finement rayées de noirâtre. Le bec est noir; les pieds sont noir-brun et les yeux d'un rouge vif.

La femelle diffère du mâle par sa taille moindre d'un quart

à-peu-près que celle de ce dernier. On remarque aussi qu'il y a chez elle beaucoup moins de reflets métalliques que chez le mâle.

J'ai commencé à entendre les Houhous dans les forêts qui avoisinent le Gamtoos; depuis-là je les ai constamment revus jusque chez les Caffres; et en revenant au Cap par le milieu des terres, je les ai retrouvés dans le Camdeboo, mais pas au-delà vers le Cap. Je n'en ai pas vu un seul non plus dans mon second voyage vers la côte de l'ouest.

Les Houhous ont enfin l'habitude singulière, et qu'ils partagent avec les engoulevens, de se percher en long des branches basses des arbres.

Nous avons déja vu que Buffon n'ayant pas reconnu son houhou d'Egypte dans le courou coucou de Séba, il avoit fait à cette occasion un double emploi, pardonnable en quelque sorte par l'inexactitude de ce dernier, qu'on diroit presque avoir fait à dessein sa description de manière à induire en erreur ceux qui prendroient la peine de le consulter. Mais comment a-t-il pu se faire que Buffon n'ait pas vu non plus son houhou d'Egypte dans le coucou si bien décrit par Brisson sous le nom de coucou du Sénégal, et qu'il ait fait de ce coucou du Sénégal, sous le nom de *rufalbin*, une troisième espèce d'un même oiseau? Encore une fois, les ornithologistes seront toujours exposés à commettre de pareilles erreurs, tant qu'ils ne s'attacheront pas à connoître par eux-mêmes et en nature les oiseaux avant de s'aviser de les décrire. Dans les sciences comme dans les arts, le praticien le moins habile fera toujours mieux que le plus profond théoricien, qui, les trois quarts du tems, n'ayant dans sa tête que des mots et

des méthodes qu'il s'est accommodées, n'a rien autre chose à apprendre aux autres que l'art de faire des romans. Malheureusement tels ont été jusqu'ici beaucoup de faiseurs d'histoires naturelles, tels sont encore beaucoup de soi-disant ornithologistes dont l'ignorance et l'inexpérience encombrent la science d'une foule d'espèces d'oiseaux purement nominales, qu'on ne trouvera jamais que dans leurs volumineux ouvrages.

Croiroit-on que Buffon a donné pour un coucou le san-hia de la Chine, qui n'est autre chose que la pie bleue de ce pays, que nous avons décrite en son lieu, et dont il avoit fait ailleurs un rollier, d'après une de ces pies à laquelle il manquoit les deux longues plumes de la queue. Ainsi voilà une pie des mieux caractérisées qui figure aujourd'hui parmi les coucous et les rolliers; et qui sait ce que d'autres n'en auront pas fait encore! Au surplus, c'est M. Poivre qui a le premier induit les naturalistes en erreur sur le san-hia qu'il a pris pour un coucou, d'après un mauvais dessin chinois, tels que sont assez généralement ceux faits par les artistes de cette nation.

LE COUCAL NOIROU.

N°. 220.

Cette espèce de coucal que nous surnommons Noirou à cause de ses deux seules couleurs, est remarquable par l'épaisseur de son bec, par la force de ses tarses et par la longueur de ses éperons qui chez les mâles ont près de deux pouces. La taille du mâle Noirou adulte est à-peu-près égale à celle de notre corbine européenne. Sa queue largement barbée et à quelque chose près de la longueur de son corps, est étagée sur les côtés seulement, et de manière qu'elle s'arrondit en se déployant. Ses aîles appliquées au corps ne vont qu'un peu au-delà des recouvremens supérieurs de la queue. Les plumes de la tête et du cou sont d'une rudesse remarquable, et laissent à découvert toutes leurs côtes luisantes qu'on prendroit pour autant d'épingles. Les couleurs de cet oiseau sont fort simples. Un noir pur domine par-tout, si ce n'est que les couvertures du dessus des aîles sont partie rousses, partie noires, et les grandes pennes alaires entièrement d'un roux foncé, sauf leurs pointes qui sont d'un noir lavé. Le bec, les pieds et les ongles sont d'un noir luisant, et les yeux d'un noir-brun.

La femelle est d'un quart moins forte que le mâle. Son noir se brunit un peu sur tout le devant du corps, et ses éperons ont plus d'un demi-pouce de moins que ceux du mâle. Tout



Le Coucal noirou mâle.

de l'Imprimerie de Langlois.



d'ailleurs est semblable dans les deux sexes. Je n'ai tué qu'un mâle et une femelle de l'espèce. Ce couple vint s'abattre sur les débris d'un buffle que j'avois fait traîner à l'écart pour y attirer les oiseaux de proie. Caché dans un buisson à portée du cadavre, je vis mes deux coucals rôder plus d'une demi-heure autour de moi, voltigeant d'arbre en arbre sans oser descendre, quoiqu'ils vissent plus de vingt corbeaux occupés à dévorer le buffle. A la fin ils descendirent; mais les corbeaux forts de leur nombre, eurent l'audace d'empêcher les coucals d'approcher. Moi, pendant tout ce tems, immobile dans ma cachette d'où j'avois bien remarqué que les deux nouveaux hôtes n'étoient pas des corbeaux d'aucune des espèces du moins que je connusse encore, j'attendois le moment favorable pour tuer d'un seul coup ces deux oiseaux; ce que j'eus le plaisir de faire dans un moment heureux où ils s'étoient rapprochés l'un de l'autre pour se défendre ensemble contre les voraces corbeaux. Il paroît donc qu'au besoin, l'espèce du Coucal noirou se nourriroit aussi de chair. Cependant, à la dissection, je n'ai trouvé que des débris d'insectes dans l'estomac des deux individus dont je viens de parler. Il faut dire aussi que je ne leur avois pas laissé le tems de toucher au buffle, et que de leur côté, les corbeaux les avoient constamment tenus à une distance respectueuse. Mais ne pourroit-on pas croire que ces oiseaux qui, sans doute, avoient un but en recherchant un cadavre dont d'autres oiseaux leur défendoient opiniâtrement l'approche, n'eussent voulu de ce cadavre que les insectes et les vers qu'ils y auroient certainement trouvés en abondance? C'est ce que font au reste beaucoup d'autres oiseaux insectivores, ceux sur-tout qui se nourrissent des vers qu'engendrent les mouches qui pullulent toujours dans les cadavres.

C'est aux environs de la Rivière noire (*Swart rivier*) que

j'ai tué le Coucal noirou. Comme je ne séjournai pas longtems dans cet endroit, et que dans tout le reste de mon voyage, je ne vis plus aucun autre individu de l'espèce, je n'ai plus rien à en dire.

Des deux individus Noiroux que nous avons fait servir à cet article, et que j'ai importés moi-même en Europe, l'un (le mâle) fait aujourd'hui partie du cabinet de M. Temminck, d'Amsterdam, à qui je l'ai donné; l'autre est dans notre Muséum, à Paris.

Je dois prévenir ici les naturalistes qu'il ne faut point confondre l'espèce du coucal de cet article avec le coucou des Philippines de Buffon, planches enluminées, N°. 824, ni avec le coucou vert d'Antigue de Sonnerat; oiseaux que nous connoissons très-bien, et que nous avons comparés en nature à celui-ci; ce qui nous a convaincu que ces trois coucals différoient d'espèce les uns des autres. Montbeillard toujours porté à ne voir que des variétés dans les oiseaux entre lesquels il trouve quelque analogie, d'après les descriptions qu'on en a faites, n'a pas manqué de confondre le coucou des Philippines avec le coucou vert d'Antigue, et donne ces deux oiseaux comme des variétés du houhou; erreur que Sonnini a réparée. Le toulou de Madagascar est encore un coucal d'espèce différente du houhou, du Noirou, du coucou des Philippines et du coucou vert d'Antigue, et non un jeune d'aucun de ces derniers, comme l'a encore cru Montbeillard, et comme Sonnini paroît pencher à le croire avec lui, d'après une observation de Mauduit.

Si tous ces oiseaux paroissent, par les descriptions qu'on en a données, être de même espèce, c'est que ces descriptions sont insuffisantes, et qu'elles ne renferment pas les caractères propres

propres de chacun d'eux; ce dont resteront convaincus tous ceux qui voudront consulter la nature et comparer des oiseaux les uns aux autres, au lieu de ne s'attacher qu'à ces descriptions mal faites ou à des portraits plus mauvais encore.

LE COUCAL RUFIN.

N°. 221.

L'oiseau que voici est de tous les coucals connus le plus petit, et l'espèce qui paroît se rapprocher davantage des coucous proprement dits, tant par son bec plus foible que celui des autres coucals, que par la légèreté de sa taille et l'élégance de ses formes. Cet oiseau doit donc, dans une ornithologie générale, avoir sa place immédiatement après les vrais coucous, et servir de lien entre ceux-ci et les coucals, comme notre coucou à gros bec doit être le dernier de sa tribu ou de son genre, et former le passage des coucals aux coucous.

Le Rufin, que j'ai ainsi nommé à cause de la couleur générale de son plumage qui est d'un roux plus ou moins nuancé sur ses différentes parties, a la queue étagée et de la longueur de tout le reste de lui-même depuis le bec jusqu'au croupion. Ses aîles arrondies ne se portent, lorsqu'elles sont ployées, qu'un peu au-delà de la naissance de la queue. Ses tarses sont longs, grèles, et il a les éperons droits, comme tous les coucals, mais d'un pouce de long seulement. Pour les dimensions relatives de toutes les autres parties de cet oiseau, on peut consulter, sur nos planches, le portrait de grandeur naturelle que nous en publions.

Le Rufin a le dessus de la tête, le derrièredu cou, le manteau,



Le Coucal Rufin mâle.

de l'Imprimerie de Langlois.

les couvertures supérieures des aîles, le croupion et les plumes de recouvrement du dessus de la queue, d'un roux brunâtre; mais toutes les plumes de ces parties portent sur leur milieu un trait longitudinal d'un roux clair tirant au blanc. Les aîles sont d'un roux vif, et barrées de brunâtre dans leurs dernières pennes et dans celles près du dos. La gorge et le devant du cou sont d'un roux très-lavé, ainsi que la poitrine, le ventre et les flancs : le milieu des plumes de toutes ces parties prend un ton de blanc sale qui est aussi le fond de couleur des plumes du bas-ventre et des couvertures du dessous de la queue, lesquelles plumes et couvertures paroissent de plus barrées transversalement par des lignes un peu plus brunâtres que ce fond. La queue est d'un roux clair, et marquée de lignes brunes transversales sur ses deux pennes intermédiaires, ainsi que sur les bords extérieurs de toutes les autres. Le bec, les tarses, les ongles sont d'un brun jaunâtre, et les yeux d'un roux clair. La femelle est un peu plus petite que le mâle, et en diffère encore par ses éperons d'un tiers de moins de longueur que ceux de ce dernier.

Quelques recherches que j'aie pu faire, il m'a été impossible de trouver aucune nichée de Rufins. J'ai cependant bien remarqué que les mâles et les femelles de l'espèce couvent, et qu'ils remplissoient cette fonction dans le tems même où j'ai trouvé ces oiseaux. J'étois de plus persuadé que c'étoit dans des trous d'arbres que les femelles pondoient; ce qu'il est très-facile de reconnoître à l'odeur que le bois mort communique aux plumes, odeur qu'exhalent généralement tous les oiseaux qui nichent dans des creux d'arbres. J'ai trouvé le Coucal rufin sur les bords du *Groot vis riwier*, et ne l'ai pas revu ailleurs. Je ne l'ai jamais entendu faire un cri quelconque.

LE COUCAL NÈGRE.

N°. 222.

Cet oiseau qu'on reconnoîtra facilement à tous ses caractères pour appartenir au genre coucal, habite le pays des Caffres, et ne fréquente que les grandes forêts. Il se perche sur les branches basses des arbres, d'où le mâle fait entendre d'une voix plaintive les deux syllabes *côoo-ro* répétées jusqu'à dix fois de suite, et toujours sur le même ton. On le trouve presque toujours avec sa femelle. Celle-ci, comme toutes les femelles d'oiseaux chanteurs, ne chante pas non plus; mais elle a un cri précipité *cri-cri-cri-cri*, qui a beaucoup de rapport avec celui que fait notre émerillon lorsqu'il plane dans les airs, et qui paroît être le cri d'appel, car le mâle le faisoit aussi lorsqu'il vouloit avoir sa femelle auprès de lui, comme lorsqu'il paroissoit craindre de se trouver dans quelque danger : toutes les fois du moins qu'il s'appercevoit que j'essayois de l'approcher, il se tenoit sur ses gardes, et il répétoit ce même cri jusqu'à ce que j'eusse disparu à ses yeux, et que sa femelle l'eût rejoint. C'est aussi dans un creux d'arbre que le Coucal nègre fait sa nichée. La femelle pond quatre œufs d'un blanc de craie, et que le mâle et elle couvent tour-à-tour.

Le Coucal nègre a le corps de la grosseur de celui de



Le Coucal nègre mâle.

de l'Imprimerie de Langlois.

notre grive draine. Sa queue légèrement étagée, est de la longueur de tout son corps, y compris la tête et le cou. Le bec, les pieds et tout le plumage de cet oiseau sont d'un noir mat, sans teinte d'aucune autre couleur absolument. Les yeux sont marron foncé. La femelle est un peu plus petite que le mâle, et son noir brunit un peu sur le ventre.

Je n'ai tué que cinq individus de l'espèce, trois mâles et deux femelles : je n'en ai pas vu les jeunes, les petits n'étant pas encore éclos lorsque je quittai le canton où j'ai trouvé l'espèce. A la dissection, je n'ai trouvé que des débris d'insectes dans le corps de ces oiseaux.

LE COUCAL GÉANT.

N°. 223.

Comme cette intéressante espèce de coucal est absolument nouvelle et remarquable par sa taille gigantesque, nous nous faisons un plaisir de la faire connoître aux naturalistes, en la publiant à la suite de ses congénères, quoiqu'il n'appartienne pas comme eux à l'Afrique. Cet oiseau a trente pouces de longueur totale, depuis le sommet de la tête jusqu'au bout de la queue, et ses proportions sont telles, que la tête et le cou, le corps, puis la queue forment entre elles trois parties à-peu-près égales en longueur; c'est-à-dire que chacune d'elles prise séparément, se trouve former le tiers de la longueur totale de l'oiseau. Les tarses et les doigts proportionnés à ces autres dimensions, sont d'une force extraordinaire, et couverts de larges écailles. Le doigt postérieur de dedans est armé d'un ergot de deux pouces de long, et fort en raison de sa longueur. Les aîles ployées descendent jusqu'au bout des couvertures supérieures de la queue : toutes les pennes de celle-ci sont étagées. Les plumes de la tête, celles du cou et de la poitrine sont épaisses, dures et à côtes luisantes. Le bec est fort et épais à sa base.

Par tous ses caractères, cet oiseau appartient indubitablement au genre coucal. Ses couleurs étant de la nature de celles qu'il n'est guère possible de déterminer d'une manière précise par des mots, nous engageons le lecteur à s'en rapporter, à



Le Coucal Géant.

1. l'Imprimerie de Langlois

cet égard, plutôt à la figure que nous publions ici de l'oiseau, qu'à ce que nous allons en dire. Cette figure est d'une telle vérité, qu'il est impossible de ne pas y reconnoître, au premier coup-d'œil, l'original qu'elle représente.

Le dessus de la tête, le derrière du cou, le manteau, les couvertures des aîles et le dos du Coucal géant sont d'un brun roux légèrement olivacé; mais le milieu de chacune des plumes de ces parties est marqué d'un trait longitudinal d'un blanc roussâtre, et elles sont toutes traversées par des bandes brun-noir. Les pennes alaires sont toutes coupées dans leurs barbes extérieures par des bandes alternativement roux-brun et roux-jaunâtre. Les pennes de la queue sont barrées de gris-roussâtre sur un fond brun-noir, et terminées en blanc sale. La gorge, le devant du cou et la poitrine sont variés de fauve clair et de brun. Le reste du dessous du corps, c'est-à-dire le sternum, le ventre, les flancs, ainsi que les plumes des jambes et les couvertures du dessus et du dessous de la queue, portent, sur un fond aussi fauve clair, des bandes transversales noirâtres. Le bec est brun. Les tarses, les doigts et les ongles sont noirâtres. Nous ne connoissons pas du tout la couleur des yeux qui sont d'une grandeur proportionnée aux autres parties de l'oiseau. Nous ne connoissons rien non plus de ce qui appartient aux mœurs et aux habitudes de ce grand Coucal.

C'est encore à M. Temminck, d'Amsterdam, qui en possède un très-bel individu, que je suis redevable d'avoir connu cette intéressante espèce qui provient de la Nouvelle Hollande. On voit au Muséum d'histoire naturelle, à Paris, un autre Coucal géant, aussi de la Nouvelle Hollande d'où l'ont importé en France les voyageurs qui avoient accompagné le capitaine Baudin dans sa dernière expédition.

DES MALKOHAS.

Nous allons décrire à la suite des oiseaux d'Afrique qui ont quelques rapports avec les coucous, deux espèces qu'il faut comprendre dans leur ordre, mais d'un genre différent de ceux des coucous, des couas et des coucals. Forster, dans sa Zoologie indienne, a déja fait mention d'une de ces deux espèces que les naturels de l'île de Ceylan nomment Malkoha; nom que nous donnons au petit genre que nous ne pouvons jusqu'ici composer que de ces deux espèces, mais où viendront sans doute prendre place beaucoup d'autres à mesure qu'on les connoîtra. Les méthodistes se sont empressés de faire un coucou du Malkoha décrit par Forster, quoique, ainsi que le remarque très-judicieusement Sonnini, cet oiseau ne se nourrisse que de fruits, et qu'il diffère conséquemment assez des coucous par ses mœurs et par l'organisation de ses parties internes, pour qu'on ne puisse pas le considérer comme leur congénère. Mais ce n'est pas seulement parce qu'ils se nourrissent de fruits que les Malkohas ne doivent pas être confondus avec les coucous sous le rapport du genre, ils diffèrent encore de ce dernier par le bec fort et très-courbé; et chose bien particulière c'est qu'ils ont les narines placées à fleur des tranches de la mandibule supérieure, laquelle est fort épaisse ; caractère rare chez les oiseaux, qu'il est d'autant plus facile de saisir et qui n'eût pas dû échapper à Forster. Un autre caractère de nos deux espèces de Malkohas, c'est qu'elle ont le tour des

des yeux nud et couvert de petites papilles relevées qui imitent une sorte de panne ou de velours. La tête est carrée et très-grosse chez elles, plus grosse que chez les coucous, les couas et les coucals, auxquels elles ressemblent d'ailleurs assez par la forme de leur corps, le peu de longueur de leurs aîles, ainsi que par l'étagement de leur queue et la longueur de leurs tarses. Leurs doigts, disposés deux à deux, n'ont pas d'ongle postérieur prolongé comme ceux des coucals, et la jambe, que les naturalistes nomment souvent très-improprement la cuisse, n'a pas chez elles de manchette pendante comme chez les coucous proprement dits. A ces caractères comparés, communs à tous ces oiseaux, ou propres à chacun d'eux, il sera, je pense, toujours facile aux naturalistes de reconnoître les espèces qui appartiennent à la famille des Malkohas dont nous allons décrire les deux seules que nous connoissions encore, et qu'on trouve à l'île de Ceylan. Nous laisserons à la première dans l'ordre de nos descriptions le nom pur et simple de *Malkoha*, qu'elle porte dans son pays natal, et nous distinguerons l'autre par le surnom de *rouverdin*, le roux et un vert sombre étant les deux couleurs principales de son plumage.

LE MALKOHA.

N°. 224.

Cet oiseau est à-peu-près de la taille du coucou d'Europe; mais il paroît plus allongé que ce dernier à raison de sa queue, largement barbée, qui est plus longue que tout le reste de lui-même, non compris le bec, et dépassant des trois quarts ses aîles ployées. Chez lui les plumes du dessus de la tête, de l'occiput, du derrière du cou et du bas de la joue, sont, ainsi que celles du haut du derrière du cou, d'un noir verdissant, mais marquées chacune d'une ligne blanche dans toute leur longueur; et comme ces plumes sont fort petites, sur-tout celles de la tête, ces lignes blanches se trouvent très-multipliées sur cette dernière partie et la bigarrent agréablement de cette couleur et de noir-vert. Le noir-vert du haut du cou prend un ton toujours plus vert et plus brillant à mesure qu'il descend, et qu'il se répand sur le haut du dos, sur les scapulaires, les couvertures des aîles, le croupion, les couvertures supérieures de la queue et sur toute celle-ci, laquelle est étagée et dont toutes les pennes ont le bout largement frangé de blanc; ce vert, naturellement sombre, jette quelqu'éclat lorsque l'oiseau est exposé aux rayons du soleil; mais dans l'ombre il paroît noir. Les pennes alaires sont noir-vert extérieurement, noirâtres intérieurement; elles blanchissent sur leurs bords aussi intérieurs. Les plumes de la gorge et du



Le Malkoha.

de l'Imprimerie de Langlois

devant du cou sont d'un vert sombre uniforme. La poitrine, les flancs, le ventre, les plumes des jambes et les couvertures du dessous de la queue sont d'un blanc sale. La partie nue du tour des yeux, qui embrasse toute la joue, étoit orangée dans tous les individus que j'ai vus de l'espèce avant qu'ils n'eussent subi aucune préparation. Mais dans les cabinets où chaque amateur a la mauvaise habitude de peindre à sa fantaisie les parties nues des animaux, je l'ai vue tantôt rouge, tantôt jaune et même quelquefois bleue. On voit par la description que Sonnini a donnée de cet oiseau d'après Forster, qu'il est fait mention d'une *sorte de calotte* rouge de feu qui lui couvriroit la tête; ce qui ne peut pas être puisque le dessus de la tête de l'oiseau n'est pas du tout compris dans l'espace nud dont il est ici question, ainsi que je l'ai très-bien observé dans dix-sept individus de l'espèce, dont un a été déposé par moi au Muséum d'histoire naturelle à Paris, où chacun peut le voir. Le bec est vert olive dans toute sa base, et jaunâtre vers sa pointe ainsi que sur le bas de la mandibule inférieure. Les écailles des pieds sont jaunâtres sur fond brun, les ongles bruns. Nous ne connoissons pas du tout la couleur des yeux. Dans le nombre des individus de l'espèce que nous avons bien examinés, nous en avons trouvé d'un peu plus petits et moins vivement colorés les uns que les autres : le blanc aussi de ces plus petits étoit roussâtre : il est probable que c'étoient des femelles et que les individus de l'espèce qui ressemblent à celui que je viens de décrire en sont les mâles.

Le Malkoha est commun dans les cabinets en Hollande. M. Temminck en possède deux beaux. MM. Raye de Breukelerwaert, Boers, Holthuysen, et MM. Gevers, de Rotterdam, l'ont aussi dans leurs collections. L'individu qui a servi de modèle à la figure que nous en publions, fait partie de mon cabinet.

LE MALKOHA ROUVERDIN.

N°. 225.

Cette seconde espèce de malkoha est un peu plus forte de taille que la première, dont elle diffère encore par la partie nue du tour des yeux qui n'occupe chez elle qu'une foible portion de la joue. Elle a aussi la queue beaucoup plus étagée que l'autre et les pennes de cette partie pointues au lieu de les avoir larges au bout comme celle-ci. Or à tous ces caractères on ne peut pas s'empêcher de reconnoître que l'oiseau dont nous faisons le sujet de cet article, a tout-à-la fois beaucoup d'analogie avec celui de notre article précédent, et qu'il en diffère spécifiquement.

Le seul individu de l'espèce du Malkoha rouverdin que nous ayons vu, avoit la partie nue du tour des yeux, peinte en rouge: reste à savoir si c'est la couleur naturelle de cette partie. La tête et les joues sont d'un joli gris bleuâtre. Tout le derrière du cou, le manteau, les scapulaires, les couvertures des aîles, les aîles elles-mêmes extérieurement, sont, ainsi que le croupion et les couvertures du dessus de la queue, d'un vert sombre glacé, plus ou moins brillant suivant les jours. La gorge, le devant du cou et la poitrine, le sternum, le ventre, les plumes des jambes et les couvertures du dessous de la queue sont d'un brun marron plus foncé à mesure qu'il



Le Malkoha, rouverdin.

de l'Imprimerie de Langlois.

descend vers les parties postérieures; couleur qui est aussi celle du bout des pennes de la queue, lesquelles pennes sont partout ailleurs du vert glacé du dos et des aîles.

Cette seconde espèce de malkoha fait partie du beau cabinet de M. Temminck, à Amsterdam, où je l'ai vue, décrite et dessinée.

LE VOUROUG-DRIOU.

N°. 226, le mâle. N° 227, la femelle.

Il s'agit encore ici d'un oiseau qui, pour quelque analogie qu'on peut lui trouver avec les coucous, a été, ainsi que beaucoup d'autres, et avec aussi peu de raison, compris dans le même genre que ces derniers par Brisson, auteur qui, le premier, l'a fait connoître sous le nom de grand coucou de Madagascar, auquel Buffon ou Montbeillard ont substitué celui de vouroudriou, au lieu de le remplacer par celui de *vouroug-driou*, que, suivant Brisson encore, les habitans de Madagascar donnent au mâle de l'espèce seulement, et que nous croyons utile d'appliquer dans toute sa pureté à l'espèce entière, s'il est vrai qu'on en nomme ainsi le mâle dans son pays natal : si ceci est vrai, disons-nous; car, comme ces mêmes peuples qui nomment vouroug-driou le mâle de l'espèce, en nomment *cromb* la femelle, toujours d'après Brisson, il auroit bien pu y avoir ici quelqu'erreur dans le nom propre de quelque espèce, s'il fût arrivé (ce qui eût été très-possible) que les Madagascariens eussent ignoré que leur *vouroug-driou* étoit le mâle, et leur *cromb* la femelle de celle dont il est question dans cet article. Mais il est bien reconnu aujourd'hui que ces deux oiseaux sont l'un le mâle, l'autre la femelle d'une même espèce, quelque grande que soit cette différence de taille entre les individus de l'un et ceux de l'autre sexe dont parle Buffon,



Le Vourougdriou. mâle.

de l'Imprimerie de Langlois



Le Vouroug-driou. femelle.

de l'Imprimerie de Langlois

et qui a pu paroître telle à Brisson, s'il lui est arrivé d'avoir pris ses mesures sur des peaux desséchées et mal préparées, et d'avoir été ainsi induit en erreur sur les proportions relatives des deux individus qu'il a vus de l'espèce. D'ailleurs, ces différences de taille, toutes grandes qu'elles soient, entre des individus d'une même espèce, même de mâle à mâle ou de femelle à femelle, n'ont rien qui doive trop nous surprendre : les oiseaux qui habitent des cantons cultivés, et qui trouvent abondamment de quoi se nourrir, sont toujours plus gros et plus grands que ceux de leur espèce qui vivent dans des bois, dans des lieux incultes. J'ai déja dit cela plus d'une fois, et les naturalistes doivent savoir que les différences de taille dans les oiseaux comme chez tous les animaux, ne sont pas toujours la preuve de leur diversité d'espèces. J'ai, dans ma collection, des oiseaux de même espèce, dont les uns tués dans les cantons arides de l'Afrique que j'ai parcourus, sont du double moins forts que d'autres que j'ai tués dans la colonie du Cap. Il en est ainsi partout, en Europe comme en Amérique : j'en ai des preuves incontestables. Quant aux deux noms donnés, dans un même pays, aux deux sexes d'une même espèce, c'est encore ce qui se fait assez généralement par-tout. Nous avons vu qu'au Cap, les colons nomment édolio un coucou adulte, tandis qu'ils nomment oiseaux de la nouvelle année les jeunes de l'espèce. Mais sans aller chercher si loin, il n'y a pas un de nos savans qui ne commette journellement la même faute, et ne s'en doute pas plus que les sauvages d'Afrique.

Le Vouroug-driou dont nous rétablissons ici le nom, tel du moins que l'a écrit Brisson, semble, par son port, par ses habitudes, par son vol et même par toutes ses formes, si nous en exceptons celle de ses doigts disposés par paire, deux par devant, deux par derrière, semble, dis-je, se rapprocher beaucoup

du genre des geais ou des rolliers, tandis que, par ses pieds, il tiendroit plutôt, je ne dirai pas des coucous, mais de tous ces autres oiseaux qui doivent être compris dans l'ordre de ces derniers; c'est-à-dire qu'ayant les doigts plus forts et plus séparés, les tarses plus longs et plus robustes que les coucous proprement dits, il participe moins d'eux que des coucals, des couas et des touracos; il a enfin d'autant plus d'analogie avec ceux-ci, même avec les rolliers, et d'autant moins avec les vrais coucous, qu'il est frugivore, et qu'il ne se repose pas, comme le font ces derniers, sur les autres oiseaux, du soin de couver ses œufs et d'élever ses petits.

Ainsi, quoique dans l'état actuel de nos connoissances en ornithologie, le Vouroug-driou se trouve isolé, cet oiseau n'en doit pas moins former un genre à part dont il est la seule espèce connue jusqu'à ce jour, mais à laquelle plusieurs autres viendront peut-être se réunir, tout avare que se montre en général la nature pour ces espèces d'oiseaux qui, participant de plusieurs genres à-la-fois, semblent avoir été destinées à les lier entre eux, et servir aux naturalistes d'indication pour composer leurs ordres d'une manière moins arbitraire qu'ils ne l'ont conçue jusqu'à ce moment.

Je propose donc aux naturalistes le nom de *courol* pour celui du genre du Vouroug-driou; de manière que si l'on venoit à découvrir quelques autres espèces de ce genre, celle-ci s'en trouvât toute distinguée. Il me semble qu'on ne devroit jamais appliquer à un genre le nom propre d'aucune de ses espèces; mais cela a passé en usage, même pour les noms donnés aux espèces par onomatopée : le tems remédiera peut-être à cet inconvénient.

Le Vouroug-driou a la tête fort grosse, relativement à sa taille :

taille : son bec est large, passablement long, un peu applati et échancré au bout. La bouche est grande, la gorge ample et le cou gros : le corps musculeux et très-fourni en chair. Les narines, oblongues, sont placées obliquement et rapprochées vers le milieu du bec. La queue est composée de douze pennes de même longueur, à ceci près que les intermédiaires sont de deux à trois lignes plus courtes que les latérales; ce qui, lorsqu'elle est étalée, la fait paroître un peu fourchue, comme dans cette situation paroît l'être assez généralement celle de tous les oiseaux qui l'ont à pennes égales, ce qui est causé nécessairement par la forme du croupion et la manière dont les plumes du milieu de la queue y sont implantées. Les aîles sont pointues, les premières pennes en étant les plus grandes : ployées elles descendent jusqu'au tiers de la longueur de la queue; celle-ci est à-peu-près aussi longue que le corps. La description des couleurs du Vouroug-driou par Montbeillard n'est qu'une copie à grands traits de celle qu'en a donnée Brisson avec son exactitude ordinaire tant qu'il publie des oiseaux qu'il a vus en nature ; voici celles que je donne du mâle et de la femelle de l'espèce, d'après deux individus qui venoient d'être tués au moment même, comme je l'ai toujours pratiqué lorsqu'il s'agit, dans mes ouvrages, d'oiseaux que j'ai observés en Afrique. J'ai toujours pris aussi sur la nature vivante l'attitude et le port de chaque oiseau, que je faisois peindre sous mes yeux. Le mâle Vouroug-driou a le front, les joues, la gorge, tout le devant du cou et la poitrine d'un joli gris-bleu approchant de la couleur du fond des perles orientales ; mais cette belle nuance bleue dégénère insensiblement sur tout le reste du dessous du corps et ne laisse plus voir sur le ventre et les flancs , sur les plumes des jambes et les couvertures du dessous de la queue, qu'une teinte gris-blanc uniforme. Le dessus de la tête est couvert

d'une calotte noir-vert à reflets cuivreux; couleur à laquelle succède un gris-bleu plus foncé que celui du devant du cou et qui prend une teinte de bronzé à mesure qu'il descend sur le dos : cette dernière partie, tout le manteau, le croupion, les couvertures du dessus de la queue et les dernières pennes alaires sont d'un vert bleuâtre doré et prenant des tons différens plus verts ou plus rougeâtres suivant les incidences de la lumière. Les couvertures des aîles sur un fond de cette couleur brillent avec éclat, et jettent les mêmes feux que ces beaux cristaux rougeâtres dans quelques mines de fer. Les grandes pennes alaires sont d'un vert bleu bronzé dans leurs parties extérieures et gris-noir intérieurement. Le dessus de la queue est d'un brun-vert à reflet cuivreux. Le bec est d'un brun qui noircit sur son arête; les pieds sont jaunâtres et les yeux orangés.

La femelle est un peu plus forte que le mâle et on l'en distingue d'ailleurs à ses couleurs absolument différentes de ce dernier. Elle a tout le plumage supérieur, c'est-à-dire tout le dessus du corps, le derrière du cou et le dessus de la tête d'un brun orangé et écaillé de roux : telles sont aussi ses couvertures alaires, tandis qu'elle a le croupion et le dessus de la tête d'un roux-brun orangé uniforme. La gorge et le devant du cou jusqu'à la poitrine est écaillé de brun sur un fond roux plus clair que celui du dessus du corps. De la poitrine aux couvertures du dessous de la queue, les plumes sont largement écaillées de brun-noir sur un fond blanc-roussâtre. Les grandes couvertures et les pennes alaires sont extérieurement d'un brun-noir verdissant. Le bec est brun; les pieds sont brun-jaunâtre, et les yeux de la couleur de ceux du mâle.

Avant la première mue, le mâle ressemble absolument à la

femelle adulte de l'espèce, si ce n'est que sur les scapulaires, sur toute l'étendue des aîles et sur la queue, on remarque chez lui des tons rougeâtres déja très-brillans. La femelle, dans ce même état de jeunesse, a ses couleurs d'un roux plus foible que dans l'âge fait; les aîles brunes sans reflets verts, et les couvertures de ces dernières sont brunes, liserées de roux. Je n'ai pu me procurer les œufs de l'espèce Vouroug-driou, n'ayant trouvé cet oiseau que dans un tems où les petits étoient déja éclos. Je n'en suis pas moins sûr cependant que sa ponte ne doit être que de deux œufs; car je n'ai jamais vu avec les vieux plus de deux jeunes, dont l'un mâle, l'autre femelle. Je dis que l'un de ces jeunes étoit toujours un mâle et l'autre une femelle : j'ajoute que j'ai constamment observé qu'il en étoit ainsi dans toutes les espèces d'oiseaux dont la nichée n'étoit que de deux petits, et que je regarde ceci comme une règle générale établie par la sage nature.

Les Vouroug-drioux habitent les grands bois et font leur principale nourriture de fruits; cependant je leur ai trouvé dans l'estomac des débris de mantes, de sauterelles et de cigales. Ils ont le vol et l'attitude des geais; ils en ont même le cri grasseyant, au point que lorsque je les apperçus pour la première fois sur les arbres, je crus fermement que j'allois avoir affaire à des geais. C'est dans les grandes forêts du pays des Caffres que j'ai rencontré les Vouroug-drioux, que je n'ai pas revus ailleurs dans tout le cours de mes voyages. J'en ai vu plusieurs que M. Poivre avoit apportés de Madagascar, et que, comparaison faite, j'ai trouvés absolument semblables à ceux que j'avois apportés du continent, si ce n'est qu'ils étoient un peu plus forts de taille que ces derniers, indépendamment de toute ampleur qu'on pouvoit leur avoir donnée par la préparation; car c'est par le bec et les pieds,

par la longueur des pennes des aîles et de la queue, que j'ai apprécié cette différence : or les préparateurs ne peuvent allonger ni raccourcir ces parties. La figure que l'on voit du mâle Vouroug-driou, dans Buffon, n'est pas reconnoissable.

LES COUROUCOUS.

Les Couroucous sont de très-beaux oiseaux que les naturalistes croyent n'appartenir qu'au Nouveau-Monde, mais qui se trouvent aussi en Afrique et dans l'Inde. Nous en connoissons deux espèces qui appartiennent à cette dernière contrée, et nous en avons trouvé une autre en Afrique, qui, pour avoir beaucoup de rapport avec le Couroucou à ventre rouge de Cayenne, n'en forme pas moins une espèce propre et bien distincte de celle de ce dernier.

Les Couroucous ont le bec crochu, dentelé sur ses tranches, et, quoiqu'épais, plus large que haut; leur narines rondes et obstruées par des poils sont placées près du front; ils ont la tête grosse, le cou court, les aîles foibles et pointues, la queue longue et largement barbée. Tous ces oiseaux ont au bas de la nuque, une ligne de démarcation entre la tête et le cou, c'est-à-dire un espace nud, mais qu'on n'apperçoit qu'en soulevant les plumes environnantes ou en allongeant le cou de l'oiseau. Les jambes et les tarses sont courts et couverts de plumes. Les doigts, foibles, sont disposés deux à deux, ceux de devant réunis à leur base. Tout gros qu'ils paroissent, les Couroucous ont cependant le corps très-petit: cette apparence de grosseur n'est due chez eux qu'à la longueur des plumes qui leur couvrent tout le sternum et le croupion, et dont le nombre est très-considérable. Ces plumes ont aussi toutes de très-longues barbes, douces et contoneuses. Une

chose qui leur est commune aussi, c'est d'avoir la tige de chacune de leurs plumes large et terminée en une barbe déliée, de manière qu'en passant la main sur le dos de l'oiseau en sens contraire ou, comme on dit vulgairement, à rebrousse poil, on sent, comme autant d'épingles, les pointes qui terminent les vraies côtes des plumes; caractère rare chez les oiseaux et que nous n'avons retrouvé que dans le genre des échenilleurs; genre nouveau, dont nous avons décrit, dans cet ouvrage trois espèces. Les Couroucous n'ont pas seulement le corps petit relativement à leur grosseur apparente, ils sont encore d'une maigreur extrême et d'une complexion très-foible à ce qu'il paroît du moins : ils ont aussi la peau si fine et les plumes si susceptibles de s'en détacher qu'il est presque impossible en les écorchant de ne pas les déplumer. Non-seulement encore ils perdent beaucoup de leurs plumes par cette opération, mais sur les flancs, sur le haut du dos et sur le croupion, elles percent toutes la peau et montrent en dedans le bout du tuyau lorsque l'oiseau se trouve dépouillé : ce qui fait encore qu'ils est impossible d'écorcher ces oiseaux sans en déchirer la peau. La langue est courte, triangulaire et collée au fond du gosier. L'on voit quelques poils roides autour de la bouche.

Les Couroucous sont oiseaux solitaires, se tenant dans les grands bois, même dans les endroits les plus sombres et là où il y plus d'arbres morts. Ils ont le vol court, bas, mais très-aisé : posés, ils restent fort longtems à la même place sans faire un mouvement; ce qui les rend très-difficiles à découvrir alors même qu'on les a vus se poser. On est toujours incertain si c'est bien eux qu'on voit ou une branche morte, ou un paquet de feuilles, d'autant plus, qu'ainsi que je l'ai dit, c'est toujours les endroits les plus sombres qu'ils cherchent et

qu'encore ce n'est que de grand matin et le soir qu'ils se mettent en mouvement: ils ne se posent aussi jamais que sur les branches basses des arbres. Ces oiseaux ne vivent que d'insectes; je n'ai du moins trouvé dans l'estomac de ceux que j'ai tués que des élitres et des pattes d'araignées, de sauterelles, de mantes, de cigales, et des peaux de chenilles.

Les Couroucous nichent dans les trous d'arbres, sont oiseaux tristes et mélancoliques, en général très-silencieux : leur port est engoncé, maussade : ils ont enfin un grand air de stupidité.

LE COUROUCOU NARINA.

N°. 228, le mâle. N°. 229, la femelle.

Ce couroucou d'Afrique auquel je donne le nom de *narina* qui en langue hottentote signifie *fleur*, a sans doute beaucoup de rapport avec le couroucou à ventre rouge de Cayenne dont aucun naturaliste n'a encore donné de description exacte et complette (1) : mais devroient-ils pour cela, comme beaucoup d'entr'eux ne manqueront pas de le faire, j'en suis sûr, confondre les deux espèces et ne regarder l'une que comme une simple variété de climat de l'autre, avant de connoître parfaitement l'histoire de ce dernier ? Ce seroit supposer bien gratuitement que des oiseaux, tels que les couroucous qui font des vols si courts, eussent pu traverser les mers pour se rendre du Nouveau-Monde dans l'ancien continent, lors même que nos geais leur auroient montré le chemin qu'ils ont pris pour aller peupler l'Amérique, et s'y amoindrir au moins des trois-quarts en y formant la race du geai brun du Canada, comme l'a supposé Montbeillard.

(1) Comme non-seulement j'ai completté toutes les espèces connues des couroucous, que j'en ai les mâles, les femelles et même les jeunes, mais que je suis parvenu à en réunir plusieurs qui ne l'étoient pas encore, je me propose de publier les unes et les autres dans un ouvrage séparé, et avec les touracos dont nous avons aussi plusieurs belles espèces nouvelles.

Quoique



Le Couroucou Narina mâle.

de l'Imprimerie de Langlois



Le Couroucou Narina femelle.

de l'Imprimerie de Langlois

Quoique notre couroucou d'Afrique soit un peu moins gros que celui à ventre rouge de Cayenne, il a cependant la queue plus longue et plus étagée que ce dernier. Le mâle a la tête, le cou, le manteau, les petites couvertures des aîles, le dos, le croupion, les couvertures du dessus de la queue, d'un beau vert lustré, ainsi que la gorge et le devant du cou jusques sur la poitrine. Les grandes couvertures des aîles sont, sur un fond gris, finement rayées de noirâtre et pointillées en zig-zag aussi noirâtre. Les grandes pennes alaires sont noires et à côtes blanches bien ostensibles. Le dessous du corps depuis le bas du cou, jusques y compris les couvertures du revers de la queue, est couleur de rose foncée. Les quatre pennes du milieu de la queue sont de même longueur et d'un beau vert doré par-dessus : les trois latérales de chaque côté en sont étagées de façon que la dernière n'arrive qu'à la moitié à-peu-près de la longueur des intermédiaires; ces trois pennes sont blanches dans leurs barbes extérieures et noirâtres intérieurement. Le bec est d'un jaune qui noircit sur l'arête et vers la pointe. Les pieds sont jaunes et les yeux rougeâtres.

La femelle est un peu plus petite que le mâle : son vert brunit un peu sur la tête, sur le derrière du cou, et n'a dans aucun endroit autant d'éclat que celui de ce dernier. Mais ce qui l'en distingue d'abord, c'est qu'elle n'a que le bas-ventre, les plumes des jambes et les couvertures du dessous de la queue qui soient roses et même d'un rose plus pâle que celui de l'autre; c'est aussi chez elle que le front, la gorge et le devant du cou jusqu'au rouge du ventre sont d'un brun-roux grisonnant vers les flancs; les pennes alaires sont brun-noir et à côtes blanches. Les grandes couvertures de ses aîles sont moins nettement rayées que celles de ces parties chez le mâle. Elle a le bec et les pieds jaunes, et les yeux bruns.

Dans le jeune âge le mâle a le front et la gorge, ainsi que le devant du cou d'un roux grisonnant; la poitrine, les flancs jusqu'au bas-ventre, gris-rose; le reste du dessous du corps d'un rose pâle mêlé d'un peu de gris; les trois dernières pennes alaires, près du dos, marquées chacune d'une tache blanche à leur pointe; les grandes couvertures alaires roussâtres, piquetées de noir lavé; les grandes pennes alaires noir-brun et à côtes blanches : tout ce que le vieux mâle enfin a d'un beau vert lustré, le jeune l'a d'un vert brunâtre. La jeune femelle a moins de rouge que le jeune mâle, n'y ayant absolument chez elle que le bas-ventre et les couvertures du dessous de la queue de rose tendre : la gorge, le devant du cou, tout le sternum jusqu'à ce rouge, y sont d'un roux pâle; ces jeunes oiseaux se ressemblent d'ailleurs parfaitement.

J'ai trouvé le Couroucou dans les grands bois du pays d'Auteniquoi, dans ceux de la rivière de Gamtoos et du pays des Caffres : il niche dans un trou d'arbre; la ponte est de quatre œufs presque ronds, et d'un blanc rosé par la transparence et la fragilité dont ils sont. L'incubation dure vingt jours, et du moment qu'ils ont pris l'essor, les petits suivent le père et la mère fort longtems. Dans le tems des amours, le mâle Couroucou fait entendre des sons qui semblent exprimer la douleur : dans tout autre tems cet oiseau est très-silencieux. Quoique difficile à découvrir, cet oiseau étoit du nombre de ceux que je faisois approcher en imitant le cri de la chouette, ou en soufflant sur le bord d'une feuille ou sur le tranchant d'une lame de couteau; ce qui prouveroit qu'ils sont au moins curieux. Je ne les crois pas capables de combattre un oiseau de proie quelque petit qu'il soit.

Nous renvoyons le lecteur à l'histoire générale que nous

publierons des couroucous, dont nous connoissons aujourd'hui neuf espèces. Il nous suffit pour le moment de leur donner pour certain que celle d'Afrique est une espèce très-distincte de celle à ventre rouge d'Amérique dont nous avons le mâle, la femelle et le jeune; ce qui nous mettra à même de prouver ce que nous avançons ici.

DES CALAOS.

Lorsque, sous le titre d'*Histoire naturelle d'une partie des oiseaux rares et nouveaux des Indes et de l'Amérique*, nous avons publié tous les Calaos des Indes que nous connoissions alors, nous avons nécessairement fait connoître en même tems les caractères et les mœurs des Calaos en général. Ainsi nous renvoyons le lecteur à cette histoire, pour ne pas répéter ici ce que nous avons dit ailleurs. Nous observerons seulement que les Calaos d'Afrique étant aussi, les uns casqués, les autres non casqués, nous les diviserons, comme nous avons divisé les Calaos des Indes, en deux familles, dont l'une comprendra les Calaos à casque, et l'autre les Calaos sans casque. Nous commencerons par les premiers, et nous ferons connoître à la suite des deux familles, plusieurs espèces nouvelles de Calaos des Indes, que nous ne connoissions pas nous-mêmes dans le tems où nous en publiâmes les autres. Par là nous completterons, de la manière la plus satisfaisante pour les naturalistes, l'histoire d'un genre d'oiseaux intéressans et fort rares encore dans les collections, mais dont on trouve réunies dans celle de M. Temminck, à Amsterdam, la plupart des espèces nouvelles que nous avons déja fait connoître.



Le Calao Caronculé mâle.

l'Imprimerie de Langlois.





Bec de grandeur naturelle, du Calao Caronculé.

de l'Imprimerie de Langlois.

Le Bec du Calao Caronculé; dans le premier âge.

de l'Imprimerie de Langlois.

DES CALAOS A CASQUE, D'AFRIQUE.

LE CALAO CARONCULÉ, MÂLE.

N°. 230. N°. 231, le bec de grandeur naturelle. N°. 232, le bec de grandeur naturelle d'un jeune individu.

Buffon a donné une description de ce calao d'Afrique, sous le nom de calao d'Abyssinie, nom que nous changeons en celui de Calao caronculé qui le désigne infiniment mieux: car cet oiseau est, jusqu'ici, le seul qui porte des caroncules à la gorge. Nous préférons encore de le nommer ainsi, parce qu'il n'est probablement pas le seul calao qu'on trouve en Abyssinie, et qu'appartenant d'ailleurs tout aussi bien à plusieurs autres contrées de l'Afrique qu'à cette dernière, il lui faut un nom propre qui ne le fasse pas confondre, sous le rapport d'espèce, avec aucun de ses congénères; ce qu'on seroit d'autant plus exposé à faire, que Buffon n'ayant vu et décrit de celle-ci qu'un jeune individu, bien différent, par son casque, de ce qu'il auroit été dans l'état parfait, on pourroit croire que son calao d'Abyssinie est d'une espèce différente de celle que nous publions ici sous le nom de Calao caronculé.

C'est à Geoffroy de Villeneuve, fils du célèbre entomologiste français de ce nom, que nous sommes redevables des premiers individus de cette espèce, que nous ayons connus dans l'état parfait, et qu'il avoit apportés du Sénégal où il a longtems voyagé dans l'intérieur des terres. C'est donc par lui que nous savons que la partie nue de la gorge de l'oiseau est caronculée, à-peu-près comme l'est la gorge de notre coq d'Inde; que ces caroncules sont rouges, et que la peau qui les environne est bleuâtre. Mais ces parties charnues se décolorent, et les caroncules disparoissent lorsque l'oiseau est écorché et que la peau en est desséchée; alors il n'est pas étonnant que Buffon n'ait pas parlé de caroncules dans la description de son calao d'Abyssinie : car si elles s'effacent avec le tems chez les calaos comme chez tous les oiseaux caronculés, elles doivent aussi s'y montrer à peine dans le jeune âge : or il est certain que l'individu décrit par Buffon étoit dans cet état de jeunesse; ce qui est prouvé par son casque très-différent de celui de l'âge fait. Nous avons déja dit et fait voir que chez tous les calaos casqués, cette partie est presque nulle dans le premier âge, qu'elle croît peu à peu en changeant plusieurs fois de forme, et que ce n'est qu'avec l'âge de l'oiseau qu'elle devient tout ce qu'elle doit être.

Le Calao caronculé est le plus gros de tous les calaos connus: toutes les dépouilles du moins que jen ai vues m'ont offert l'apparence d'un corps aussi fort à-peu-près que celui de notre coq d'Inde : il est cependant moins long que le calao-rhinocéros par le plus de longueur de la queue et du cou de ce dernier. Le bec du Calao caronculé est d'une grandeur extraordinaire. Lorsque l'oiseau est parvenu à un certain âge, cette partie est chez lui d'un pied sur cinq pouces, y compris le casque dont la forme très-particulière présente sur son arête

trois cannelures arrondies, et dont la plus saillante est celle de dessus. Ce casque ouvert par devant y est aussi le plus élevé, et les bords de ses cannelures y dessinent un trèfle régulier; forme bien différente, comme on voit, de celle que Buffon a donnée à cette partie qui, dans le premier âge, forme un disque uni, bombé de chaque côté, tranchant sur son arête et entièrement fermé par devant. Le bec est arqué dans toute sa longueur, arrondi à sa pointe et applati sur les côtés. Les deux mandibules creusées en gouttière dans leur intérieur, présentent sur leurs tranches comme de grandes cassures très-irrégulières qui les empèchent de se réunir ailleurs qu'à leur base et à leur bout pointu très-mousse.

Nous renvoyons le lecteur aux deux figures que nous donnons ici de deux becs de grandeur naturelle de l'oiseau, et dont l'une représente celui de l'état parfait, l'autre celui d'un individu d'un an au plus. Plus jeune, l'oiseau doit incontestablement avoir un casque encore moins élevé; et au sortir du nid, cette partie ne doit paroître que très-peu chez lui : ce qu'au surplus on observe chez tous les calaos généralement quelconques qui portent des casques même très-volumineux, ainsi que nous l'avons fait voir dans celui que nous avons nommé unicorne, et qui, relativement à sa taille, est de tous les calaos celui dont le bec est le plus monstrueux.

La tête du Calao caronculé est d'une grosseur remarquable, et il a les os de cette partie d'une dureté excessive. Ses yeux sont très-grands, et ses paupières supérieures sont garnies de longs cils durs et plats. Les pieds très-gros sont couverts de larges écailles; les doigts qui ont ici les mêmes formes que chez tous les calaos, sont larges, épatés, très-rudes en dessous, et armés

de gros ongles mousses qui prouveroient assez que cet oiseau se pose souvent à terre, et qu'il marche plus qu'aucun autre calao; quoiqu'un oiseau aussi gros et aussi lourd que paroît l'être celui-ci, puisse bien aussi user ses ongles seulement en se perchant sur les gros arbres.

Dans son état parfait, le Calao caronculé est d'un noir foncé brunissant foiblement sur les couvertures des aîles. Les premières pennes alaires sont d'un blanc fauve ou isabelle. La queue est carrément coupée, et les aîles ployées arrivent au quart de la longueur de celle-ci. Le casque est noir de corne; et les mandibules d'un noir plus foible, sont, de chaque côté, au-dessous du casque, près de leur base, marquées d'une plaque carrée rougeâtre. On voit aussi sur les côtés des mandibules comme des ondes d'un noir lavé et qui indiquent les différentes croissances de l'enveloppe cornée du bec; ce qui, avec les cassures des tranches, sembleroit prouver que ce calao agit du bec avec effort. Les écailles des pieds sont d'un noir luisant ainsi que les cils et les ongles. Nous ignorons la couleur des yeux qui doivent être fort gros, à en juger par la cavité de la tête destinée à les contenir.

Les jeunes Calaos caronculés, dont le casque n'est pas encore formé, sont d'un noir brunâtre par-tout où les vieux sont d'un noir pur: ils ont aussi les premières pennes alaires d'un blanc roux.

Je n'ai trouvé l'espèce dans aucune des parties de l'Afrique que j'ai parcourues: il paroît qu'elle se tient de préférence plus vers la ligne; car elle est très-abondante au Sénégal et en Abyssinie où Bruce l'a pareillement rencontrée.

LE

LE CALAO BRAC.

Ce calao prétendu d'Afrique, dont le P. Labat a parlé le premier, et auquel il a donné le nom de *brac*, n'a jamais été vu de personne; de sorte que c'est toujours, et seulement d'après cet auteur, que tous les naturalistes l'ont fait entrer dans leur nomenclature d'oiseaux. Comme nous n'avons pas été plus heureux que les autres, que par conséquent, nous ne l'avons trouvé dans aucun des pays d'Afrique que nous avons visités, et que nous ne l'avons vu dans aucune collection, nous n'avons rien de particulier à en dire, ou plutôt nous avons à dire qu'il est bien étonnant qu'un calao de la force dont paroît être ce Brac, à en juger au moins par l'énormité de son bec qui, suivant l'auteur que nous avons cité, auroit dix-huit pouces de long, y compris la tête; il est bien étonnant, disons-nous, que ce calao ait échappé jusqu'ici aux recherches des nombreux voyageurs qui ont parcouru les différentes parties de l'Afrique. Je serois tenté de croire que ce Calao brac se rapporte à quelqu'une de ces grandes espèces de calaos que nous avons déja fait connoître, et que le P. Labat se sera trompé sur le pays natal de cet oiseau, ou que ce même oiseau est commun à l'Inde et à l'Afrique. Dans tout ceci au reste, nous n'avons d'autre intention que d'engager les voyageurs qui viendroient à le rencontrer, à nous le faire connoître d'une manière exacte par les différences qu'il y auroit entre lui et toutes les espèces de calaos que nous connoissons mieux. Je reconnoîtrois presque dans la description du Brac du P. Labat,

le calao rhinocéros décrit avec cette négligence et cette inexactitude qui caractérisent en général toutes les descriptions des voyageurs, notamment celles des anciens. On voit dans notre Muséum d'histoire naturelle, à Paris, un très-gros bec de calao, sous l'étiquette de Calao brac; mais nous avons reconnu que ce même bec est celui d'un calao à casque ou croissant.

Il faut espérer qu'un jour nous apprendrons sur ce Calao brac, s'il existe, quelque chose de moins incertain que ce que nous en savons maintenant; car, je le répète, il est trop remarquable par la grandeur de son bec, pour qu'il échappe toujours aux voyageurs qui parcourent l'Afrique, s'il est vrai qu'il se trouve dans cette partie du monde, comme le dit le P. Labat, le premier et le seul qui en ait parlé pour l'avoir vu. . . . . Mais ne seroit-ce pas ici le cas de recommander aux naturalistes, de les prier même, lorsqu'ils n'ont pas vu un oiseau en nature, et qu'ils ne font que copier un auteur quelconque, de le dire expressément, afin de ne pas donner le change à cet égard en faisant croire qu'ils connoissent bien l'espèce dont ils parlent? Combien n'avons-nous pas d'auteurs qui ont fait de très-gros ouvrages sur l'histoire naturelle sans avoir peut-être jamais rien vu de ce qu'ils ont publié et accompagné cependant de grands commentaires! Ceci peut avoir quelque mérite, mais je n'en conçois pas mieux qu'on puisse tant parler de choses qu'on n'a ni vues ni connues.



Le Calao Longibandes.

de l'Imprimerie de Langlois.

LE CALAO LONGIBANDE.

N°. 233.

J'AI tiré le nom que je donne à cette espèce de calao d'Afrique des bandes alternativement noires et blanches qui lui marquent la queue dans toute sa longueur. L'oiseau est à-peu-près de la taille de notre pie d'Europe. Son bec est surmonté d'un feston proéminent depuis sa base jusqu'aux trois quarts de sa longueur, environ, et qui ne surhausse la mandibule supérieure que de deux à trois lignes au plus. Les mandibules sont épaisses, arquées et dentelées sur leurs tranches. Le bout du bec, c'est-à-dire toute la partie qui dépasse la petite crête, est d'un rouge-brun qui se répand en mourant sur les bords haut et bas de chacune des mandibules, ce qui va en haut marquant la jointure du casque à la mandibule supérieure, laquelle est coupée dans toute sa longueur en deux parties égales par une ligne aussi rouge-brun et qui passe par les narines. La queue, non moins longue que le corps, est légèrement étagée, et les aîles ployées atteignent le bout des couvertures supérieures de celle-ci. Quant aux autres caractères, l'oiseau les a semblables à ceux de tous ses congénères. Il a la tête, le cou, le manteau, le croupion, les aîles et leurs couvertures supérieures, d'un noir mat qui brunit sous quelques aspects. Les quatres plumes du milieu de la queue sont noires, les deux suivantes et la dernière de chaque côté blanches; d'où résultent

cinq bandes alternatives de ces deux couleurs qui décorent agréablement cette partie du Calao longibande. Si nous en exceptons le derrière des jambes et les flancs que longent et que marquent quelques ondes noirâtres, tout le dessous du corps, y compris les couvertures du dessous de la queue, est blanc. Le bec et le casque sont jaune terne dans toutes les parties autres que celles que nous avons dit être rouge-brun, et l'on remarque sur les faces latérales des deux mandibules, vers leur base, une sorte de ciselure très-fine. Les pieds et les yeux sont noirs.

Nous connoissons trois individus de l'espèce, lesquels faisoient partie d'une pacotille d'oiseaux expédiés pour l'Europe, et recueillis en Afrique, près de la côte d'Angole, d'où ils venoient. L'un de ces individus fait aujourd'hui partie de la collection de M. Temminck, à Amsterdam, à qui je l'ai adressé; l'autre de la mienne, et le troisième a été vendu je ne sais à qui. Je n'ai rencontré cette espèce dans aucune de mes courses vers le Cap.



Le Calao Couronné mâle.

de l'Imprimerie de Langlois.



Femelle du Calao Couronné.

de l'Imprimerie de Langlois.

LE CALAO COURONNÉ.

N°. 234, le mâle. N°. 235, la femelle dans son jeune âge.

Cet oiseau dont aucun auteur n'avoit encore parlé, et que j'ai trouvé dans le sud de l'Afrique, j'ai été déterminé à le nommer Calao *couronné*, par une ligne blanche qui partant chez lui du coin de l'œil, va, par les oreilles, lui entourer le derrière de la tête vers la nuque. Comme le calao longibande, celui-ci n'a qu'un petit casque en forme de crête, et qui ne s'élève que de quelques lignes au-dessus de la mandibule supérieure qu'il occupe jusqu'aux deux tiers de sa longueur. Chez lui, la queue, aussi longue que le corps, est plus fortement étagée que chez cet autre.

Le mâle de l'espèce a sur le derrière de la tête, des plumes assez longues pour lui former une sorte de huppe entièrement circonscrite par la ligne blanche dont nous venons de parler. Les aîles ployées ne dépassent que de fort peu les couvertures supérieures de la queue. Il a le bec dentelé sur les bords de ses mandibules. Quant à sa taille, elle est un peu inférieure à celle du calao longibande auquel cependant il ressemble pour les couleurs du corps; c'est-à-dire que sa tête sur laquelle tranche la couronne blanche qui le circonscrit, est noire ainsi que le cou jusqu'à la poitrine, le dos, les aîles entières et leurs couvertures supérieures ainsi que les quatre plumes intermédiaires

de la queue : les autres plumes de celle-ci sont aussi noires, mais toutes à bout blanc. Tout le dessous du corps depuis la poitrine jusques et y compris les couvertures du dessous de la queue, les flancs, les jambes, sont d'un blanc uniforme. Le bec tout entier est d'un rouge de cinabre. Les pieds sont noir-brun, et les yeux d'un jaune-isabelle.

La femelle adulte ne diffère du mâle qu'en ce qu'elle n'a pas de couronne blanche, attribut distinctif de ce dernier.

Les jeunes de l'espèce ont noir-brun lavé tout ce que les adultes ont de noir : tout le devant de leur cou est d'un blanc sale ainsi que le dessous de leur corps.

Le Calao couronné fréquente toute la côte située à l'est du sud de l'Afrique, depuis les deux rivières petite et grande Saumache (*Klyn Brac* et *Groote Brac*), jusque dans le pays des Caffres. Il fréquente les forêts de haute-futaie, et se perche sur les grands arbres, de préférence sur les arbres morts. Il vit en grandes troupes, se nourrit d'insectes et de charognes qu'il recherche même. Je vis un jour une bande de plus de cinq cents de ces Calaos assemblés avec tous les corbeaux et les vautours du canton, sur les débris de plusieurs éléphans que nous avions tués et que nous avions laissés sur la place. Ces oiseaux ont deux cris, l'un *cri cri cri qui qui qui* qu'ils répètent sans cesse en volant, et qui ressemble absolument à celui de notre cresserelle d'Europe; l'autre a un son grave *cou*, qu'on leur entend souvent faire lorsqu'ils sont perchés. C'est dans un grand trou d'arbre que la femelle fait sa ponte qui est composée de quatre œufs tout blancs.

LES CALAOS SANS CASQUE.

Les Calaos sans casque diffèrent des calaos à casque, ainsi que nous l'avons déja dit en donnant l'histoire des calaos des Indes, en ce qu'ils n'ont aucune sorte d'excroissance quelconque sur le bec comme ces derniers. Il est cependant bon d'observer ici aux naturalistes, que, comme dans le premier âge, ces protubérances ne paroissent souvent pas chez les calaos à casque, il est facile de se tromper à cet égard en admettant un jeune calao de cette dernière famille chez les Calaos sans casque. Nous reconnoissons avoir nous-mêmes commis cette erreur dans l'espèce de notre calao javan (1), que nous savons aujourd'hui appartenir à la famille des calaos à casque; erreur que nous releverons incessamment après avoir donné les Calaos sans casque, d'Afrique.

(1) Le calao javan. Histoire naturelle d'une partie d'oiseaux rares et nouveaux des Indes et de l'Amérique, pl. 22.

LE CALAO NASIQUE.

N°. 236, le mâle. N°. 237, le jeune.

Brisson a décrit cette espèce de calao sans casque, sous le nom de calao à bec noir, du Sénégal. Sa description qu'il a accompagnée d'une figure, est tellement exacte, qu'on ne conçoit pas comment il a été possible à Buffon de confondre cette espèce avec celle du calao à bec rouge, du même pays, en regardant même ce dernier comme n'étant que le jeune de l'autre. Il est donc certain et de toute évidence, que ce calao à bec noir, que nous nommerons Calao *nasique*, forme une espèce très-distincte du calao à bec rouge ou *toc* dont nous parlerons incessamment.

Le bec du Calao nasique est très-arqué; épais de plus d'un pouce vers sa base, il est long de quatre; les mandibules sont fortement dentelées et entièrement noires, à l'exception d'une tache blanche triangulaire qu'on remarque de chaque côté de la supérieure, vers sa base, ainsi que quelques ondes blanchâtres qu'on voit sur la base de l'inférieure. La taille de ce calao est à-peu-près égale à celle de notre pie d'Europe, et les aîles ployées s'étendent chez lui jusque vers le quart de la queue qui est aussi longue que le corps et carrément coupée, de manière cependant qu'en s'étalant, elle s'arrondit du bout seulement.

Le trait le plus saillant des couleurs du Calao nasique consiste en



Le Calao Nasique, Mâle.

de l'Imprimerie de Langlois.



Le Calao Nasique, jeune âge.

de l'Imprimerie de Langlois

en un sourcil blanc qui, partant des narines, passe de chaque côté au-dessus des yeux et s'étend en pointe vers l'occiput où les plumes étant alongées forment une sorte de huppe à l'oiseau. Toutes les plumes de la queue, si on en excepte cependant les deux du milieu qui sont d'un gris-brun roussâtre uniforme, sont, sur le même fond, largement terminées de blanc, et noirâtres dans leur milieu. Du reste, tout le plumage de cet oiseau est sur la tête, le cou, le dos et le croupion, d'un gris sale relevé par des ondes blanchâtres sur le bord de chacune des plumes de ces parties; tandis que les couvertures du dessus des aîles, sur un fond approchant de cette teinte gris sale, sont variées d'un noir brunissant qui occupe le milieu de chaque plume. Les pennes alaires, sur fond noirâtre, sont bordées du même gris que le fond général du plumage. Enfin tout le dessous du corps, y compris les couvertures du dessous de la queue et même celles du revers des aîles, sont d'un blanc sali de gris roussâtre; les pieds et les ongles sont d'un noir brunissant.

Un jeune individu de la même espèce, que nous avons fait représenter dans notre N°. 237, ne diffère du précédent qu'en ce qu'il a une partie du bec jaunâtre.

Le Calao nasique se trouve au Sénégal. On en voit un bel individu adulte dans notre Muséum de Paris. M. Raye de Breukelerwaert, d'Amsterdam, en possède deux, l'un jeune et l'autre adulte, et ce sont les deux individus que nous avons représentés ici en tête de nos descriptions.

LE TOC.

N°. 238.

Ce calao habite les parties rapprochées de la ligne, et se trouve, suivant plusieurs voyageurs, très-abondamment vers le Sénégal, sans dépasser, dans ses excursions, les tropiques; du moins je ne l'ai pas rencontré une seule fois dans toute la partie sud de l'Afrique dans laquelle j'ai pénétré. Buffon a décrit cette espèce sous le nom de *toc* que nous lui conservons, puisque c'est celui qu'il porte au Sénégal d'où avoient été expédiés les premiers individus qu'on en a importés en Europe. Brisson avoit aussi, avant Buffon, décrit très-exactement ce calao sous le nom de calao à bec rouge du Sénégal, qu'il porte même dans les planches enluminées de ce dernier. Mais on ne reconnoît guère l'espèce dans cette mauvaise figure qui, n'ayant aucun des traits qui caractérisent ce genre d'oiseau, n'aura sûrement pas été faite d'après nature, puisque les couleurs même en sont fautives. Ce que rapporte du reste Buffon sur le caractère niais du Toc, lorsqu'il est jeune, et sur la méfiance des vieux, peut non-seulement se rapporter à tous les calaos, mais même à tous les êtres qui, dans leur enfance ne connoissant pas le danger, sont tous sans méfiance. Cependant nous convenons qu'il est beaucoup d'espèces chez lesquelles la méfiance ou le soin d'éviter le danger est plus prononcé que chez d'autres, et nous remarquons même à cet égard que chez tous les animaux, plus les moyens de pourvoir à leur subsistance



Le Calao Toc, Mâle.

de l'Imprimerie de Langlois.

sont difficiles pour eux, plus ils sont méfians; aussi, chez les oiseaux comme chez les quadrupèdes, les carnivores sont les plus adroits à se soustraire aux embuches et à échapper au danger. Obligés eux-mêmes d'employer sans cesse la ruse pour subvenir à leurs besoins, il est naturel qu'ils ayent la méfiance qu'ils sont si habitués à inspirer aux autres. Ne voyons-nous pas de même que dans l'espèce humaine, les fripons seuls sont ceux qui savent le mieux éviter d'être dupes des autres hommes, parce que jugeant des autres par eux-mêmes, ils se méfient généralement de tout le monde? On remarque encore, au sujet du soin de leur conservation, que les animaux acquièrent beaucoup par l'expérience; c'est-à-dire que si la méfiance n'est pas le caractère général de toute l'espèce, elle n'en devient pas moins propre à certains individus d'un canton exclusivement à ceux d'autres cantons. Par exemple, il est certain que dans tel pays où on chasse beaucoup, le gibier acquiert une telle méfiance, qu'il est fort difficile de l'approcher; tandis qu'ailleurs où il est peu inquiété, il part aux pieds du chasseur. Par-tout enfin dans mes voyages en Afrique, j'ai vu qu'en arrivant pour la première fois dans les contrées inhabitées, nous n'inspirions en général aucune crainte aux animaux que nous y rencontrions; mais aussi, une fois qu'ils avoient connu nos intentions hostiles, il falloit nécessairement nous établir plus loin, pour subvenir aux besoins de ma caravane.

Le Calao toc a vingt pouces de longueur totale en y comprenant la dimension du bec qui en a trois et demi sur dix-huit lignes de hauteur. Sa queue fortement étagée, est aussi longue que le corps, et les aîles ployées n'atteignent qu'un peu au-delà de la naissance de cette dernière. Si nous ajoutons à ces caractères qu'il a le bec moins arqué, les dentelures des tranches des mandibules moins apparentes que chez l'espèce

précédente, on sentira facilement que ces deux calaos diffèrent spécifiquement, et que Buffon s'est trompé en les confondant ensemble.

La tête du Toc est coiffée d'une huppe composée de plumes effilées fléchissant un peu sur le cou: celles-ci, ainsi que tout le derrière du cou, sont parsemées de blanc et de noir lavé, le blanc dominant; le manteau et les couvertures alaires sont, sur un fond noirâtre, largement variées de blanc pur qui borde également les dernières pennes de l'aîle, tandis que les premières sont noirâtres extérieurement et blanches dans leur intérieur. La queue, sur fond gris noirâtre, est marquée de blanc au bout et sur les barbes extérieures de ses dernières pennes. Tout le dessous de l'oiseau, à partir de la gorge jusque sous la queue, est d'un blanc pur. Les pieds sont brun-rouge et le bec d'un rouge vif.

Dans le jeune âge, le Toc a le bec orangé et sans dentelures; le blanc de son plumage est aussi par-tout sali de gris roussâtre. Il paroît donc que l'individu qu'a vu Brisson et qu'il a décrit, étoit un jeune oiseau.

Le Toc est fort commun au Sénégal.



Le Calao Javan, Mâle.

de l'Imprimerie de Langlois.

ADDITION AUX CALAOS A CASQUE, DES INDES.

LE CALAO JAVAN ou CALAO ANNUAIRE.

N°. 239.

En donnant l'histoire des calos de l'Inde nous avions déja publié cette espèce sous le même nom (1); mais le seul individu que nous en eussions vu alors étoit encore dans son jeune âge, de sorte que ne remarquant chez lui aucune apparence de casque, nous avions été naturellement déterminés à le ranger parmi les calaos sans casque. Aujourd'hui que M. Temminck a eu la bonté de nous communiquer un second individu de ce même oiseau, qu'il vient de recevoir, nous nous trouvons à même de rectifier notre première erreur; c'est-à-dire de réintégrer le Calao javan dans la famille des calaos à casque, puisqu'il porte en effet un casque festonné, dans le même genre absolument que celui de notre calao à casque festonné (2). Du reste, les couleurs sont semblables

(1) Histoire naturelle d'une partie d'oiseaux nouveaux et rares des Indes et de l'Amérique, N°. 22.

(2) *Ibid.*, N°s. 20 et 21.

dans l'individu vieux et le jeune, à l'exception que chez le premier le bec est plus grand, plus arqué que chez l'autre, et que ses mandibules sont dentelées. La huppe rousse qui coiffe la tête est aussi plus apparente chez l'individu adulte que dans le jeune âge. D'ailleurs la figure que nous publions ici de ce calao dans son état parfait, indiquera suffisamment aux naturalistes toutes les différences qu'apporte l'âge dans cette espèce.

M. Temminck pense que le Calao javan ne se trouve point à l'île de Java, celui qu'il vient de recevoir venant d'une autre contrée de l'Inde; ce qui ne prouve cependant pas qu'il ne se trouve pas aussi à Java. Il m'assure de même que le nom de *jaar woogel* (oiseau de l'an) qu'on lui donne dans son pays natal, tire son origine de ce qu'il pousse, à chaque année de l'oiseau, un feston de plus sur son casque, jusqu'à ce qu'enfin il en ait cinq ou six, qui est le nombre complet, lorsqu'il a acquis tout le développement de l'âge fait.

Si donc il est certain que cette espèce ne se trouve pas à l'île de Java, il seroit bon, qu'au lieu de lui conserver le nom de Calao javan, on lui en donnât un autre; et dans ce cas, je propose celui de Calao annuaire, ce qui correspond du moins à la signification qu'on a bien voulu donner à celui de *jaar woogel* qu'il porte dans son pays, et dont il est naturel que je n'aie pas deviné le sens avant que M. Temminck à qui on l'a dit me l'ait appris.



Bec de grandeur naturelle du Calao a Casque plat.

de l'Imprimerie de Langlois.

LE CALAO A CASQUE PLAT.

N°. 240.

Ne connoissant de ce calao, que le bec, nous figurons ici ce dernier pour l'indiquer seulement aux naturalistes, et engager les voyageurs à rechercher l'oiseau lui-même afin de le mieux faire connoître lorsqu'ils l'auront découvert. Nous ne pouvons même dire dans quels pays ils pourroient le rencontrer, ne l'ayant pu savoir par nous-mêmes. Ce bec d'un rouge vermillon par-tout, ressemble tellement en grand, par sa forme, à celui de notre calao roux, que je serois tenté de croire qu'il appartient à la même espèce que ce dernier : c'est-à-dire que le bec rouge est celui d'un individu, calao roux, parvenu dans son état parfait. Dans ce cas, nous nous serions encore trompés en pensant, ainsi que nous l'avons dit, que le calao roux qui, bien certainement est un jeune oiseau, pourroit bien être un jeune du calao à casque concave, ce qui cependant ne nous avoit pas empêchés de lui donner un autre nom, puisque ce rapprochement n'étoit, de notre part, qu'une conjecture, et que quelquefois, il y a loin d'une conjecture, quelque fondée d'ailleurs qu'elle paroisse être, à la vérité.

Ce bec a six pouces de long, mesuré en droite ligne, depuis sa pointe à l'angle de la bouche. Les mandibules sont arquées, terminées en pointe et foiblement dentelées sur leurs tranches;

la supérieure est épaisse de deux pouces en y comprenant le casque élevé d'un demi-pouce et s'étendant en avant passé la moitié du bec, puis s'avançant de deux pouces sur le front auquel il est adhérent et terminé en bourrelet, se rebroussant un peu. Ce casque, terminé en tranche par devant, est entièrement plat par-dessus, de manière qu'en renversant le bec il se pose solidement sur le casque dont la base forme un ovoïde pointu, long de cinq pouces et large de deux, ce qui imite parfaitement un fer à repasser. La mandibule supérieure est haute d'un pouce seulement à sa base. Les narines qui sont rondes et recouvertes de longs poils noirs, se trouvent placées à la jonction du casque et du bec, par derrière, très-près des yeux qui avoient conservé leurs cils durs, plats et noirs. La tête est petite relativement à la force du bec. On remarque aussi de longs poils noirs et durs comme du crin, à la jonction du derrière du casque avec la tête, dans la partie où il se rebrousse.

Ce bec que je possède dans ma collection, m'a été donné par M. Fayol, ancien conservateur du Cabinet d'histoire naturelle de Versailles; qu'il me soit permis de lui en témoigner ici ma reconnoissance.

DES

DES INDICATEURS.

Sparmann est je crois le premier voyageur qui ait fait mention de l'Indicateur; aussi c'est à lui que les naturalistes doivent l'erreur d'avoir admis cet oiseau dans le genre coucou, auquel il n'appartient pas plus que tant d'autres oiseaux qui, comme lui ont de commun avec les coucous, d'être bis-ergots, c'est-à-dire d'avoir les doigts disposés deux à deux; mais c'est bien certainement à ce voyageur qu'on doit l'histoire de cet oiseau, qui n'offre rien que de très-naturel, si l'on prend bien la peine d'en extraire tout le merveilleux dont elle a été parée par cet orgueil si propre à l'homme, et qui lui fait rapporter tout à lui.

Il est bien vrai que les colons d'Afrique et les Hottentots particulièrement, ayant reconnu une fois que l'Indicateur se nourrissoit de miel, se sont imaginé de suivre cet oiseau pour découvrir les ruches sauvages auxquelles il se rend nécessairement chaque jour plusieurs fois pour subvenir à ses propres besoins, et que son instinct lui indique bien mieux que les recherches de l'homme. Il est encore vrai de dire que l'Indicateur étant de son naturel fort criard, il donne par là beaucoup de facilité pour le découvrir, et mieux encore pour le suivre sans le perdre de vue, jusqu'à ce qu'il soit arrivé au but de sa

course, qui n'est rien autre que celui de prendre son repas accoutumé, et non, certes, celui de déceler à l'homme un trésor dans l'espoir que celui-ci le partagera avec lui. S'il falloit que chaque Indicateur conduisît, ou entraînât pour ainsi dire malgré lui, un homme vers une ruche, pour que celui-ci l'aidât à son tour à s'emparer du miel qu'il auroit découvert, on doit facilement concevoir que les Indicateurs risqueroient fort de mourir de faim. Comment vivent donc tous les individus de cette espèce qui pullulent dans ces vastes contrées de l'Afrique, où l'on ne voit pas un homme, et qui ne s'en nourrissent pas moins du miel qu'ils ont trouvé? Encore, dans les cantons habités, pour un homme qui s'avise de suivre un Indicateur afin de découvrir une ruche, n'est-il pas des centaines, des milliers de ces oiseaux, qui non-seulement savent bien se passer de ce secours étranger; mais qui, disons-le, ne voyent probablement pas sans effroi un être absolument étranger à eux, dévaster et vider en un moment le garde-manger où chaque jour l'un d'eux trouvoit sa nourriture favorite : effroi qu'expriment au reste très-distinctement ces oiseaux par les cris redoublés et les inquiétudes marquées dont ils sont agités pendant la dévastation de leur ruche nourricière, et que Sparmann a bien voulu prendre pour des signes de joie, et l'expression du contentement. Le lion affamé qui déchire les flancs de l'Africain qu'il vient de terrasser, pense peut-être aussi, que les gémissemens du patient sont des marques non équivoques du plaisir qu'éprouvent les hommes d'être dévorés par un royal animal.

Il est évident, ce me semble, d'après tout ce que nous avons dit, que ce n'est pas l'Indicateur qui, comme on l'a raconté, appelle les hommes, dont il est bien certain qu'il n'a pas besoin, pour s'approprier le miel qu'il auroit découvert lui-même; mais que c'est l'homme, au contraire, qui ayant reconnu

l'habitude qu'a cet oiseau de se rendre aux ruches, le suit tout naturellement pour les trouver plus facilement; comme lorsqu'après avoir remarqué en Afrique l'habitude qu'ont les gelinottes de se rendre, à certaines heures fixes, à l'abreuvoir, je m'avisai aussi de les suivre pour découvrir l'eau à laquelle elles se rendoient toutes. L'affluence des vautours dans un lieu quelconque n'indique-t-elle pas aussi aux Africains une proie terrassée par un animal féroce? et ces peuples ne savent-ils pas de même profiter de cet avertissement? Enfin, ces pratiques des peuples sauvages sont si naturelles, que si l'on suivoit de même chez nous un héron, il est certain qu'on arriveroit à une rivière, un bassin, ou un étang empoissonné, comme en suivant une bande d'étourneaux, on parviendroit à une prairie où l'on trouveroit des bestiaux paissans; que si on suivoit les corbeaux on trouveroit une charogne; comme en un mot, que celui qui suit les pas d'un âne, risque fort de ne trouver que des chardons à recueillir. Au reste, Sparmann a redit en Europe ce qu'on lui a raconté au Cap sur l'Indicateur, car l'histoire qu'il rapporte est en effet, dans toute la Colonie, la fable dont on berce les hommes crédules au sujet de cet oiseau. On ne connoît au Cap l'Indicateur que par ouï-dire, puisque cet oiseau habite assez avant dans l'intérieur: je doute même que Sparmann l'ait jamais vu; la description qu'il en donne du moins ne se rapporte pas exactement à aucun des Indicateurs que j'ai recueillis dans mes courses en Afrique, et d'où j'ai rapporté en Europe soixante-trois individus de tout sexe des trois seules espèces que j'y ai rencontrées, et que je me propose de faire connoître ici après avoir donné les caractères physiques et moraux de ce genre d'oiseaux. Ainsi je pense que par ces caractères et par l'inspection des figures que nous publions de ces espèces, les naturalistes seront bien convaincus que les Indicateurs n'ont aucun rapport avec les coucous, soit

par leur forme, soit par leurs mœurs, quoique Bruce ait encore fortifié cette dernière erreur en figurant, dans son Voyage en Abyssinie, un soi-disant Indicateur, auquel on n'a pas manqué de donner absolument toutes les formes d'un coucou; ce qui prouveroit assez qu'il n'a pas plus vu d'Indicateurs en Abyssinie, qu'il n'y avoit vu la girafe à laquelle il donne les cornes de l'antilope.

Les Indicateurs forment donc un genre distinct, bien plus voisin de celui des barbus que de celui des coucous avec lesquels ils n'ont aucun rapport, tandis qu'ils ont au moins avec les premiers des traits de ressemblance frappans par toute leur structure extérieure. Voici au reste les caractères auxquels il sera toujours facile de distinguer un Indicateur de tous les autres oiseaux.

Le bec est conique, pointu et voûté sur l'arète de la mandibule supérieure; la pointe de la mandibule inférieure se rebroussant aussi vers celle de l'autre, elles forment ensemble une pince solide qui donne au bec beaucoup de force. Les narines placées très-haut, chacune dans un enfoncement très-marqué, sont en grande partie recouvertes de plumes qui s'avancent bien plus de leur côté que sur le milieu du front. La tête est petite et les yeux peu ouverts. La langue est plate, triangulaire et courte. Le corps est long, très-charnu et tout d'une venue. Les tarses sur le haut desquels les plumes descendent un peu, sont courts et robustes; les doigts sont disposés deux à deux, ceux de devant étant réunis, et le grand étant plus long que les tarses. Les ongles, propres à soutenir l'oiseau cramponné, sont forts et taillés absolument comme ceux des pics et de tous les oiseaux qui grimpent ou s'accrochent seulement aux arbres. Les aîles sont amples, longues, et atteignent

le milieu de la queue qui a douze pennes, et le double caractère d'être étagée sur les côtés et fourchue dans son milieu; c'est-à-dire que les pennes du milieu de la queue sont un peu plus courtes que celles qui les suivent immédiatement, pendant que les trois pennes latérales sont aussi étagées, de manière que la première de chaque côté est plus courte que la seconde, et celle-ci plus que la troisième (1). Les plumes sont pleines, courtes, dures, serrées au corps. La peau de l'oiseau est épaisse et les fibres en sont tellement serrées, que j'avois de la peine à la piquer d'une épingle avant qu'elle ne fût sèche : admirable précaution de la nature, qui ayant destiné l'Indicateur à disputer sa subsistance aux abeilles, l'a revêtu d'une cuirasse impénétrable qui le préserve de l'aiguillon acéré du plus industrieux des insectes.

Les Indicateurs vivent dans les pays boisés. Ils nichent dans des trous d'arbres et pondent leurs œufs sur le bois vermoulu. Ils sont d'un naturel peu farouche quoique très-remuant; on les entend sans cesse crier, ce qui les fait aisément découvrir par le chasseur; et comme ils ont le vol lourd, et qu'ils se portent à de petites distances, il est très-facile de les suivre lorsqu'on veut arriver aux ruches où ils sont habitués d'aller prendre leur nourriture, car ils vivent principalement de miel et de la cire qui le contient; mais ils ne mangent point les abeilles, quoiqu'ils en détruisent beaucoup en se défendant des piqûres de celles-ci qui, s'attachant de préférence aux yeux de l'oiseau, lui font quelquefois payer chèrement sa témérité. Les Hottentots m'ont assuré que plusieurs fois ils avoient trouvé au bas

(1) Les oiseaux du genre des échenilleurs, que nous avons fait connoître dans cet ouvrage, ont absolument la même forme de queue.

des ruches sauvages, des cadavres d'Indicateurs qui avoient été tués par les abeilles, ce qui peut assurément bien arriver, puisqu'en Europe on a souvent trouvé dans nos ruches des souris, des mulots mis à mort par les abeilles, et ensevelis sous une voûte de cire : celles-ci ne pouvant traîner leurs cadavres hors des ruches, les couvrent ainsi pour ne pas en être incommodées.



Le Grand Indicateur, fig. 1. le Mâle. fig. 2. la Fem.le

de l'Imprimerie de Langlois

LE GRAND INDICATEUR.

N°. 241. fig. 1, le mâle; fig. 2, la femelle.

Cet indicateur est de la taille à-peu-près de notre pie-grièche grise, sans être cependant aussi long que cette dernière, qui se trouve avoir la queue plus alongée que n'est la sienne. Le dessus de la tête, le derrière du cou, le manteau, les couvertures des aîles, le dos, sont d'un vert-olive brunissant, mais qui cependant, à certain aspect, prend des tons plus jaunâtres. Le croupion est blanc, et les couvertures du dessus de la queue sont blanches variées d'olivâtre. Les pennes alaires, sur fond brun olivacé, sont liserées extérieurement de vert-olive; les trois dernières plumes latérales de chaque côté de la queue sont blanches et portent chacune une tache brune à leur bout; les suivantes en y comprenant les deux du milieu sont d'un brun-olivacé dans leurs barbes extérieures et blanches dans une partie des barbes de l'intérieur; ce qui produit un effet particulier, en donnant à la queue l'apparence de manquer de ses deux plumes intermédiaires : caractère commun aussi à toutes les espèces d'indicateurs, à toutes celles du moins que j'ai été à même de voir. Tout le devant du cou depuis le bec jusqu'au bas de la poitrine, est d'un jaune pâle comme ondé de gris-blanc sale sur le milieu du cou et varié de taches noires sur la gorge. Tout le reste du dessous du corps depuis le bas de la poitrine et en y comprenant les couvertures du

dessous de la queue est d'un blanc sale jaunissant; le bec, les pieds et les ongles ainsi que les yeux sont bruns.

La femelle est un peu plus petite que le mâle, et la couleur vert-olive de tout le dessus de ses aîles et de son dos est d'un ton plus jaunâtre que chez lui. Elle a de plus tout le front piqueté de blanc jaunâtre, et la gorge, le devant du cou, ainsi que la poitrine et les flancs, variés de brun-noir sur blanc jaunâtre. Du reste tout est semblable dans les deux sexes.

Dans son premier âge le mâle ressemble absolument à la femelle.

Le Grand indicateur habite toute la côte de l'est d'Afrique depuis les forêts d'Auteniquoi jusque chez les Caffres. Il est très-facile de découvrir cet oiseau, car on l'entend sans cesse crier d'un ton aigre qui avertit toujours le chasseur de l'endroit où il est, et on l'approche aussi très-facilement; de manière qu'il n'est pas difficile de le tuer. Le couple se sépare rarement. La femelle pond trois à quatre œufs d'un blanc sale, qu'elle dépose dans un trou d'arbre; le mâle couve tour à tour avec elle.



Le Petit Indicateur Mâle.

de l'Imprimerie de Langlois.

LE PETIT INDICATEUR, MÂLE.

N°. 242.

Ce second indicateur est de la taille à-peu-près de notre moineau franc; ayant au reste fait représenter cet oiseau de grandeur naturelle sur notre planche, on peut s'en rapporter, pour les dimensions, à la figure que nous en publions ici. Le dessus de la tête est d'un gris olivacé; couleur qui, à mesure qu'elle descend sur le derrière du cou, prend un ton plus décidément vert d'olive jaunâtre, qui est la couleur dominante du dessus de l'oiseau, des couvertures du dessus des aîles, du dos et des couvertures supérieures de la queue. Les grandes pennes alaires, sur fond noir-brun, sont liserées extérieurement de vert jaunâtre. On remarque au-dessous des yeux un trait noirâtre qui, de chaque côté, forme moustache. La gorge, le devant du cou et la poitrine ainsi que tout le dessous du corps sont d'un vert d'olive grisonnant. Le ventre est blanc sale. La queue est absolument de la même forme et des mêmes couleurs dans l'espèce du Petit indicateur que chez la grande que nous avons décrite précédemment. Les pieds, le bec et les yeux sont brun jaunâtre. La femelle ressemble totalement au mâle sinon que le vert-olive du dessus de ses aîles est plus brunâtre que chez ce dernier. J'ai trouvé le Petit indicateur dans les forêts de mimosas du Swarte-Kop, du Sondag, et de là jusque dans le Camdeboo. Je l'ai encore retrouvé dans mon second voyage,

depuis la rivière des Éléphans jusque sur les bords de la Grande Rivière. La ponte est de quatre œufs tout blancs, que la femelle dépose dans un trou d'arbre. Les colons du Cap qui connoissent beaucoup plus cette petite espèce que l'autre, la nomment *heuning voogel*, oiseau du miel ou *heuning wyser*, indicateur du miel, qui est la traduction littérale du nom que les Hottentots lui donnent aussi. Enfin le Petit indicateur a de même que le grand, l'habitude de crier sans cesse, et son cri est aussi absolument le même que celui de ce dernier et que j'exprime ainsi *ket-ket-ket-ket-ket, kye ket kye kye ket.* Voila du moins comment je l'ai entendu et comment j'ai cru pouvoir le rendre pour approcher le plus de la vérité; il est des oiseaux dont on imite les accens bien mieux qu'on ne peut les transcrire, et certes, le ramage de l'indicateur peut bien être mis dans le nombre. Sparmann rend par *chirs-chirs* les cris de son indicateur, comme d'autres l'expriment par *wicki-wicki*, qui doit aussi, dans le langage hottentot, signifier miel. Je ne puis pas dire que les indicateurs dont parlent ces voyageurs ne s'exprimoient pas ainsi, car on pourroit m'objecter que ce sont peut-être d'autres espèces que celles que j'ai vues, dont parlent ces voyageurs; mais ce que je puis bien certifier, c'est que *wicki* n'est pas le nom hottentot du miel, à moins encore que ce ne soit celui que lui donne une race de Hottentots que je n'aurois pas rencontrée non plus sur ma route.

Dans une absence de quelques jours que firent plusieurs de mes chasseurs pour tuer du gibier, pendant que j'étois campé sur les bords de l'Orange, ou Grande Rivière, l'un d'eux m'apporta un indicateur que je ne connoissois pas encore; mais qui, n'ayant été que vidé des intestins, étoit dans un état de putréfaction qui ne me permit pas de le conserver. Tout ce

que je pus faire, fut du moins de prendre une courte description de cet oiseau, espérant bien retrouver l'espèce; mais je fus trompé dans mon attente. Je transcris donc ici, sans y rien changer, cette courte notice qui servira d'indication aux voyageurs qui parcourront le même pays.

Taille moyenne entre le grand et le Petit indicateur; dessus de la tête brun ainsi que le dos, les aîles et le croupion; gorge roux clair, et tout le dessous du corps blanc roussâtre; pieds et bec bruns.

DES MARTINETS
ET
DES HIRONDELLES.

On trouve dans Buffon les détails les plus étendus et les plus satisfaisans sur les Martinets et sur les Hirondelles ; de sorte qu'il ne nous a laissé rien à dire après lui sur les caractères, les mœurs et les habitudes de ces oiseaux, qu'il a dépeints avec cette vérité, cette précision et cette éloquence magique qui n'appartiennent qu'à lui ou à son célèbre collaborateur. Nous renvoyons donc le lecteur à l'article général des Hirondelles, dans Buffon, pour y puiser les vérités nécessaires à la connoissance parfaite de ces oiseaux aériens, de ces filles de l'air, comme il les nomme avec juste raison, que les amis du merveilleux avoient voulu reléguer une partie de l'année au fond des marécages : erreur que Montbeillard a combattue pied-à-pied de la manière la plus victorieuse, et qui ne méritoit peut-être pas, non-seulement par son invraisemblance, mais par son absurdité, d'être réfutée sérieusement.

Nous avons trouvé dans la partie d'Afrique que nous avons parcourue, trois espèces de Martinets, dont une seule semble

se rapprocher, si elle n'est pas la même, d'une de nos espèces européennes; mais nous y avons trouvé en revanche six espèces distinctes d'Hirondelles dont aucune n'est commune à l'Europe, et nous nous sommes parfaitement convaincus par les recherches les plus exactes et les plus persévérantes, qu'aucune de nos Hirondelles ne pénétroit, dans leurs migrations, jusqu'au Cap de Bonne-Espérance, comme plusieurs voyageurs et notamment Kolbe, l'ont avancé d'après des apperçus vagues qui ont trompé Buffon, qui l'a répété d'après ces faux témoignages. Je ne sais si l'on trouve dans d'autres parties de l'Afrique méridionale quelques-unes de nos Hirondelles d'Europe, et si elles s'avancent jusqu'au Sénégal, comme l'assure Adamson; mais ce qu'il y a de certain c'est que je n'ai vu jusqu'ici, dans aucun envoi d'oiseaux recueillis dans ce pays, une seule Hirondelle qui appartînt à l'espèce de l'une de celles qui se trouvent en Europe, pendant que j'y ai reconnu toutes celles qu'on voit habituellement au Cap de Bonne-Espérance et dans tout l'intérieur des terres : ce qui me feroit douter que nos espèces européennes pénètrent jusqu'au Sénégal. Il est si facile de se laisser tromper par les apparences, que moi aussi, avant d'avoir tué des Hirondelles au Cap, je les jugeois être les mêmes qu'en Europe.

Il ne faut donc pas qu'un voyageur, même après avoir tué un oiseau dans un pays éloigné, s'en rapporte à sa mémoire pour juger de l'identité spécifique de cet oiseau avec l'un des nôtres. Il est toujours préférable qu'en rapportant cet oiseau, il se mette à même, par une confrontation exacte, de prononcer affirmativement à cet égard. C'est à cette sage précaution que je dois la certitude que, de tous les oiseaux d'Europe qu'on trouve au Cap de Bonne-Espérance, il n'en est cependant pas un seul pour cela qui soit du nombre de ceux qui, ayant

quitté l'Europe, pénètrent jusqu'au Cap, puis reviennent en Europe : observation très-essentielle, et qui, si les voyageurs veulent en faire de semblables sur divers points, nous donnera la solution du grand problême sur les migrations des oiseaux: c'est-à-dire quels sont les lieux où ils se rendent pendant leur absence du pays d'où ils partent; ce que nous sommes encore bien loin de savoir au juste. Mais ce dont il est bien important que les naturalistes se pénètrent, c'est que, de tous les oiseaux qui abandonnent l'Europe pendant l'hiver, il n'en est pas une seule espèce qui fasse une nouvelle couvée pendant le tems de son absence; et la même observation ayant été également vérifiée au Cap pour les oiseaux qui en partent à un certain tems; il n'y a pas de doute, ainsi que je l'ai déja dit quelque part, que tous les oiseaux n'ont qu'un tems de l'année pour se reproduire, soit dans les pays chauds soit dans les pays froids. Or, d'après cela il est certain que dans tous les pays lointains où l'on trouve nos oiseaux y faisant une ponte, ce ne sont pas les mêmes individus qui ont déja produit chez nous dans le cours de la même année.

Les Martinets et les Hirondelles de l'Afrique vivent absolument dans cette partie du monde, comme nos Martinets et nos Hirondelles vivent chez nous, c'est-à-dire que ces oiseaux y ont les mêmes mœurs, les mêmes allures, comme ils y ont aussi en général les mêmes formes extérieures. Il n'est donc pas étonnant que plusieurs voyageurs trompés par l'analogie ayent assuré qu'ils avoient vu au Cap les mêmes espèces qu'ils avoient vues en Europe.



Le Martinet à Gorge blanche Mâle.

de l'Imprimerie de Langlois

LE MARTINET A GORGE BLANCHE, MÂLE.

N°. 243.

Ce martinet est un peu plus fort et plus grand que le grand martinet à ventre blanc de Buffon, à en juger du moins d'après la description de ce dernier. Je n'ose cependant affirmer que ces deux oiseaux forment deux espèces distinctes : ce que j'aurois pu facilement décider pourtant si j'avois pu comparer ensemble ces oiseaux en nature. N'ayant pu me procurer un de ces grands martinets à ventre blanc de Buffon, pour m'assurer positivement de ce qui le distingueroit de l'autre, je me contenterai de décrire avec la plus grande exactitude celui dont nous faisons le sujet de cet article et que nous avons fait dessiner dans toutes ses proportions sur la planche qui le représente. Ce sera aux naturalistes à prononcer d'après cela.

Tout le plumage du dessus de l'oiseau, c'est-à-dire la tête, le derrière et les côtés du cou, le manteau, le croupion, les couvertures du dessus des aîles, celles du dessus de la queue, le dessus de la queue elle-même, ainsi que toutes les pennes alaires, sont d'un brun terreux uniforme grisonnant à certains aspects. Cependant la couleur des pennes, tant de la queue qui est très-fourchue, que des aîles, a une teinte plus foncée que par-tout ailleurs, et toutes celles-ci s'éclaircissant sur leurs

bords extérieurs et intérieurs ont en partie leurs côtes blanches. La gorge est d'un blanc pur; un large plastron du même brun que le dessus du corps et qui prend naissance où le blanc de la gorge cesse, tombe jusqu'au bas de la poitrine, puis de chaque côté se prolonge le long des flancs en encadrant tout le blanc sale du milieu du sternum. Les couvertures du dessous de la queue, sur fond noir-brun sont toutes liserées de blanc. Les petites plumes qui bordent le pli des aîles sont d'un blanc sale. Le bec qui est très-ouvert est noir-brun; les tarses, et les doigts mêmes sont couverts de petites plumes brun clair. Les yeux sont brun jaunâtre.

La femelle ne diffère du mâle que par des teintes un peu moins prononcées dans son plumage, que chez ce dernier.

Ce martinet est très-abondant dans toute la partie d'Afrique que j'ai visitée. Il vole avec une rapidité étonnante et on le voit toujours en bandes très-nombreuses. Ils ont en volant un cri très-analogue à celui de nos martinets lorsqu'ils se poursuivent dans les airs. C'est dans les rochers qu'en Afrique ces oiseaux se retirent pour se coucher, et c'est là aussi qu'ils font leur ponte et élèvent leurs petits. La ponte est de quatre œufs qui sont absolument blancs. Les colons du Cap de Bonne-Espérance nomment tous les martinets *wilsde swaluw* (hirondelle sauvage), pendant que les hirondelles portent en général le nom de *make swaluw* (hirondelle privée ou domestique).

Les caractères distinctifs entre les martinets et les hirondelles, sont que les martinets ont les pieds plus courts, et les aîles plus longues et moins larges sur-tout que ces derniers; que chez eux le doigt intérieur est placé de côté, de manière, que, suivant le besoin de l'oiseau, il se dirige en avant ou en arrière.

arrière. Les martinets ont bien en général dix pennes à la queue, pendant que les hirondelles en ont douze; mais cette différence ne peut être de rigueur. Ce qui caractérise davantage les martinets et les fait distinguer d'abord des hirondelles, c'est qu'ils ont les plumes courtes, rudes et de la nature de celles des oiseaux aquatiques, pendant que les dernières les ont toujours plus fines et plus moëlleuses: aussi les martinets ne paroissent-ils jamais plus contens que quand il pleut, et les orages les mettent dans le ravissement. On voit bien les hirondelles voler aussi, dans des tems de pluie douce, et montrer même beaucoup de plaisir dans cet instant; mais s'il survient un grand orage, une forte pluie, des vents violens, toutes rentrent dans leurs cachettes; au lieu que les martinets bravent les grandes pluies, le tonnerre, les ouragans, et éprouvent réellement du plaisir à lutter pour ainsi dire contre les élémens en fureur.

LE MARTINET A CROUPION BLANC, MÂLE.

N°. 244, fig. 1.

Ce martinet est de la taille à peu près de notre martinet noir, et lui ressemble totalement pour les couleurs, à l'exception qu'il a du blanc sur les côtés du bas du croupion, ce qui ne s'apperçoit pas quand les aîles sont ployées. Mais ce qui se voit bien chez lui, c'est que les dernières plumes des aîles, qui s'approchent le plus près du dos, sont aussi marquées de blanc sur leurs barbes internes. D'après ce caractère tranchant, je n'ai pas balancé à faire de cet oiseau une espèce distincte de notre martinet noir.

Le Martinet à croupion blanc est très-abondant au Cap: plus familier que celui à gorge blanche, il s'approche des maisons, et vit dans les mêmes lieux que les hirondelles sans cependant se mêler avec elles; il s'empare même à force ouverte des nids de ces dernières pour y faire sa ponte qui est de quatre œufs blancs. Au défaut de ces nids volés, ils pondent dans des trous de murs ou dans des crevasses de rochers.

Je n'ai vu aucune autre différence entre les mâles et les femelles de cette espèce, sinon que le noir est plus brun chez l'une que chez l'autre. Ils ont les yeux d'un brun jaunâtre.



Le Martinet a croupe blanche, Mâle fig. 1.
fig. 2. Le Martinet Velocifère, 2 Mâle.

de l'Imprimerie de Langlois.

LE MARTINET VÉLOCIFÈRE, MÂLE.

N°. 244, fig. 2.

De tous les oiseaux que j'ai connus, voici celui dont le vol est le plus rapide; aussi lui ai-je donné le surnom de *vélocifère*, qu'il mérite à tous égards, puisqu'il parcourt en volant, ainsi que je l'ai estimé plus d'une fois sur un terrain mesuré, un espace de cent toises en cinq secondes; ainsi, en supposant que l'oiseau voulût ou pût même continuer son vol avec la même rapidité, il ne seroit qu'une minute à peu près à franchir une demi-lieue, et par conséquent ne mettroit pas quinze jours à faire le tour du monde.

Ce petit martinet que nous avons fait représenter de grandeur naturelle sur notre planche, habite la côte de l'est pendant la saison d'hiver du Cap : du moins je ne l'ai vu que durant cette saison pendant mon séjour dans le pays d'Auteniquoi; et comme j'ai très-bien observé aussi qu'il n'y faisoit pas sa ponte, il paroîtroit qu'il n'est que de passage vers le Cap de Bonne-Espérance; c'est-à-dire qu'il n'y vient qu'après avoir fait ses petits ailleurs dans sa vraie patrie : la patrie d'un oiseau ne pouvant être, ainsi que l'observe très-judicieusement Buffon, que le pays dans lequel il reproduit son espèce.

Le Martinet vélocifère fréquente les forêts et se retire dans

des trous d'arbres pour se reposer ou y passer la nuit. Le soir et le matin il vole à la lisière des bois, et saisit en passant les insectes et les moucherons qu'il apperçoit en l'air ou posés sur les feuilles. Je ne l'ai jamais entendu faire de cri quelconque, ni vu se poser sur les branches des arbres.

Tout le plumage de cet oiseau est d'un noir foncé à reflets bleus sur tout le dessus de la tête, des aîles et de la queue, et d'un noir pur sous le corps. Les yeux sont rougeâtres; les pieds et le bec sont bruns. La queue est très-fourchue; les aîles fort longues dépassent celle-ci de près de deux pouces lorsqu'elles sont ployées.

DES HIRONDELLES.

Toutes les Hirondelles qui nichent dans la partie de l'Afrique que j'ai visitée, n'y séjournent que durant la saison d'été, celle de la grande chaleur; et toutes les espèces de ces oiseaux qu'on y voit pendant l'hiver du pays, ou la saison des pluies, nommée dans ces parages mauvaise mousson, sont des oiseaux qui viennent d'autres contrées de l'Afrique après y avoir fait leur ponte, et n'y en font point une seconde; ce que j'ai très-bien observé par les jeunes que ces derniers amènent toujours avec eux; et comme les Hirondelles qui reviennent passer les chaleurs dans le pays pour s'y reproduire, n'amènent point avec elles de jeunes oiseaux, c'est une preuve qu'elles n'ont pas pullulé pendant leur absence: nouvelle preuve que les oiseaux ne se reproduisent pas dans deux saisons de l'année, quoiqu'ils aillent dans un pays chaud ou froid. Remarquons encore que les oiseaux purement de passage dans un pays, c'est-à-dire qui ne s'y reproduisent pas, n'y arrivent jamais pendant la saison de la ponte du même pays; aussi, lorsqu'ils y font station, il est bien naturel qu'ils ne pondent pas dans un tems où tous les oiseaux du pays ne pondent pas eux-mêmes. Ces observations doivent nécessairement jetter un grand jour sur les migrations des oiseaux, si les voyageurs veulent du moins porter quelque attention à bien discerner, dans les pays qu'ils

parcourent, les espèces qui s'y reproduisent de celles qui ne s'y reproduisent pas.

Une autre observation non moins intéressante encore au sujet des migrations des oiseaux, c'est que telle espèce qui fait sa ponte dans un pays, en sort et va ailleurs; pendant que souvent d'autres individus de la même espèce, qui se sont reproduits ailleurs, viennent remplacer les premiers : ce qui me porte naturellement à conclure que ce n'est pas toujours le défaut de nourriture qui oblige les oiseaux à s'expatrier, mais bien le besoin de changer de climat. En Europe où pendant l'hiver on ne trouve pas d'insectes, il est bien naturel que les espèces qui n'ont pas d'autre nourriture, partent toutes ou du moins presque toutes; car nous avons durant l'hiver plusieurs insectivores qui viennent nous visiter et passer cette saison rigoureuse parmi nous, et trouvent cependant de quoi subsister; mais dans les pays très-chauds, par exemple, d'où toutes les Hirondelles qui y ont niché partent, à l'entrée de la mousson pluvieuse, ce n'est certainement pas le défaut de nourriture qui les en fait partir, puisque dans cette même saison il y arrive d'autres Hirondelles qui y restent et trouvent de quoi s'alimenter. Parmi les oiseaux voyageurs, il faut encore faire une différence entre ceux qui ne font que traverser un pays, et ceux qui y font un séjour régulier de plusieurs mois.

D'après ce que nous venons d'exposer, on pourroit, ce me semble, diviser les oiseaux d'un pays quelconque en trois classes: les oiseaux proprement dits du pays, ceux qui y nichent; les stationnaires, ceux qui y séjournent sans s'y reproduire; enfin les passagers, ceux qui ne font que traverser le pays sans s'y arrêter et sans y laisser de progéniture. Mais à combien de travaux et d'observations ne faudroit-il pas se livrer, à quelle

patience ne faudroit-il pas se résoudre pour arriver à ce point d'instruction qui, j'ose l'assurer, ne sera jamais l'ouvrage de l'ornithologiste de cabinet.

L'HIRONDELLE ROUSSELINE, MÂLE.

N°. 245, fig. 1.

L'hirondelle du Cap de Bonne-Espérance décrite par Buffon sous le nom du capuchon roux, et dont il a figuré un individu dans ses planches enluminées, N°. 723, est une femelle de la même espèce que celle dont nous faisons le sujet de notre description. Nous la nommerons Rousseline, parce que le mâle n'ayant point la tête rousse, il faut nécessairement à cette espèce un nom qui, convenant aux deux sexes, ne donne pas lieu à l'erreur de faire croire la femelle un oiseau différent de son mâle, qui a le dessus de la tête noir.

La Rousseline passe tout l'été au Cap : c'est aussi l'espèce qu'on trouve sur toute la pointe de l'Afrique, la plus abondante et la plus commune, car on la rencontre généralement par-tout et notamment dans les lieux habités. Ces oiseaux sont tellement familiers qu'ils entrent dans les maisons, et sur-tout dans celles des colons de l'intérieur, car dans la ville on ne souffre guère leurs visites par rapport à la malpropreté qu'elles occasionneroient dans les appartemens. Les paysans moins soigneux à cet égard les laissent non-seulement fort tranquillement s'établir parmi eux dans leur mauvais hallier qu'ils ne craignent pas de voir salir ; mais les voyent avec plaisir nicher dans leurs chambres, parce qu'ils les regardent comme des oiseaux de bon



l'Hirondelle _ Rousseline, Mâle. figure 1
figure 2. l'Hirondelle a front roux, Mâle.

de l'Imprimerie de Langlois

bon augure. Le nid de ces oiseaux quand il est construit dans une chambre, est attaché au plafond contre une poutre, et il est bâti avec de la terre gâchée, comme ceux de nos hirondelles d'Europe; mais la forme en est absolument différente : c'est une boule creuse à la quelle est adapté un long tuyau par lequel la femelle se coule dans l'intérieur du nid revêtu avec profusion de tout ce que l'oiseau trouve de plus douillet. La ponte est de quatre à six œufs blancs, parsemés de petites taches brunes, et l'incubation dure seize à dix-huit jours.

Le mâle de cette hirondelle d'Afrique a le dessus de la tête noir et le haut du derrière du cou d'un roux vif, ainsi que le croupion. Le manteau, les aîles et la queue qui est très-fourchue, et dont les deux pennes les plus latérales sont terminées en deux filets, et les intermédiaires marquées d'une tache blanche intérieure, sont d'un noir bleuâtre luisant qui est le même que celui de notre hirondelle de cheminée. La gorge, le devant du cou et tout le dessous du corps, en y comprenant les couvertures du dessous de la queue, sont d'un roux clair, ce roux se fonçant davantage vers l'anus, et toutes les plumes de ces parties ayant leur tige noirâtre. Les pieds sont d'un brun jaunâtre et les yeux marron vif. Le bec est noir.

La femelle ressemble au mâle, sinon que chez elle tout le dessus de la tête est roux, et que les longues plumes de sa queue ont moins d'étendue que chez lui.

Cette espèce, par rapport à ses formes, est probablement celle que quelques voyageurs auront prise, en la voyant seulement voler, pour notre hirondelle de cheminée, dont elle a l'allure, le cri même et toute la physionomie.

L'HIRONDELLE A FRONT ROUX.

N°. 245, fig. 2.

Cette seconde hirondelle d'Afrique a précisément les mêmes formes que la précédente, et par conséquent aussi celles de notre hirondelle de cheminée d'Europe ; mais différente de ces dernières, elle est caractérisée par un bandeau roux qui lui traverse le front, et elle a tout le dessous du corps, depuis le bas de la poitrine, jusques et y compris les couvertures du dessous de la queue, d'un blanc pur. La tête, le derrière du cou, le manteau, les aîles, le dos, la queue, le devant du cou jusque sur la poitrine; tout le reste du plumage en un mot, est chez elle d'un noir-bleu glacé et brillant. Le bec et les pieds sont noirs, et les yeux bruns.

Je n'ai trouvé cette espèce que dans la saison des pluies et ne l'ai rencontrée nulle part dans celle de la ponte ; ainsi il est probable qu'elle stationne seulement dans le sud de l'Afrique pendant l'hiver du pays, et qu'elle n'y fait pas sa nichée. Je n'ai remarqué d'autre différence entre les sexes , qu'un peu moins de taille chez la femelle que chez le mâle, et que la queue moins longue aussi que chez lui. Quant aux jeunes, il étoit facile de les reconnoître en ce que leur queue étoit moins longue encore que celle de la femelle, et que leur noir brunissoit un peu sur les aîles, au lieu d'être, comme chez les vieux, pur et glacé.

J'ai trouvé dans un envoi d'oiseaux recueillis au Sénégal, plusieurs individus de l'espèce de l'Hirondelle à front roux; il se pourroit donc que la vraie patrie de ces hirondelles fût du côté de la ligne équinoxiale et qu'elles ne quittassent cette région pour se rendre vers le sud, que pour y passer la saison des pluies, lorsqu'elles ont élevé leurs petits; du moins les jeunes qu'elles amènent avec elles, lorsqu'elles arrivent vers le Cap de Bonne-Espérance, prouvent incontestablement qu'elles ont niché ailleurs. Ne seroit-ce point là aussi, l'espèce qu'Adamson a prise au Sénégal pour notre hirondelle de cheminée d'Europe? dans ce cas, elle ne nicheroit pas plus au Sénégal que vers le Cap, puisque ce voyageur dit expressément qu'elle ne niche pas dans ces parages. Au reste, Buffon assure avoir reconnu, parmi des oiseaux expédiés du Sénégal, notre hirondelle de cheminée. Ainsi Adamson peut bien l'y avoir observée, et ce qui rend même son témoignage probable à cet égard, c'est qu'elle ne nicheroit pas au Sénégal; sans quoi ce ne seroient certainement pas nos hirondelles de cheminée qui iroient dans ce pays

L'HIRONDELLE FAUVE, MÂLE.

N°. 246, fig. 1.

Cette troisième hirondelle passe toute la saison chaude au Cap et s'y reproduit. Elle est très-bien caractérisée par la forme de sa queue légèrement étagée, de manière qu'elle s'arrondit en s'étalant; ce qui la feroit distinguer d'abord, au premier coup d'œil, de ses congénères qui ont la queue beaucoup plus longue et très-fourchue, si elle ne l'étoit d'ailleurs par des couleurs généralement différentes. Les aîles paroissent aussi, chez elle, démesurément longues, par rapport à la briéveté de sa queue, dont la penne la plus extérieure de chaque côté et les deux du milieu sont d'une couleur uniforme, pendant que toutes les intermédiaires portent dans leurs barbes internes une tache blanche de forme oblongue. Le dessus de la tête, le derrière du cou, le manteau, le dos, le croupion, les couvertures du dessus de la queue, la queue elle-même à l'exception des taches blanches dont nous avons parlé, tout le dessous des aîles, enfin, sont d'un fauve roussâtre, et comme glacé de gris suivant les aspects; la gorge, le devant du cou et la poitrine sont d'un fauve clair, couleur isabelle. Le reste du dessous du corps est grisaille. Les yeux sont bruns, ainsi que les pieds et le bec.

La femelle ne diffère du mâle que par sa taille un peu inférieure à celle de ce dernier.



l'Hirondelle fauve, Mâle fig. 1. fig. 2. l'Hirondelle de Marais Mâle.

de l'Imprim... de Langlois

Cette hirondelle fréquente les lieux habités : elle construit son nid sous le rebord des toits des maisons, dans toute la colonie du Cap, elle donne à ce nid la forme d'une coupe, et le bâtit avec de la terre gâchée. La ponte est de cinq à six œufs blanc-fauve pointillés de brun.

Cette espèce est probablement la même que celle que Buffon décrit sous le nom d'hirondelle brune et blanche à ceinture brune, d'après la mauvaise figure de ses planches enluminées, N°. 723 où l'oiseau porte le nom d'hirondelle brune à collier, du Cap. Il est encore facile de voir ici que la description qu'il donne de cet oiseau a été faite sur la figure de cette planche, et non d'après l'oiseau en nature.

L'HIRONDELLE DE MARAIS,

OU

LA BRUNETTE.

N°. 246, fig. 2.

Cette petite hirondelle est en Afrique le représentant de notre hirondelle de rivage d'Europe : comme cette dernière, elle fréquente le bord des eaux, les marais, et niche dans les trous contre les berges des rivières ou les ravins éboulés, sans construire de nid. Cette espèce est encore une de celles qui passent l'été dans tout le sud de l'Afrique, y nichent et quittent après le pays pendant la mousson des pluies. Sa couleur générale est un gris-brun cendré uniforme sur la tête, le derrière du cou, le manteau, le croupion, la gorge et la poitrine, lequel gris s'éclaircit davantage sur les parties basses: les aîles, sur fond noir-brun, ont toutes leurs pennes et leurs couvertures supérieures bordées de roussâtre. La queue qui ne dépasse pas les aîles ployées, est courte, fourchue, et porte les mêmes couleurs que les pennes alaires. Les yeux sont d'un brun clair jaunâtre, et les pieds et le bec brun-noir.

Il n'y a d'autre différence entre le mâle et la femelle, sinon que cette dernière a un peu moins de force dans la taille que le premier.



l'Hirondelle huppée Mâle.

de l'Imprimerie de Langlois.

L'HIRONDELLE HUPPÉE.

N°. 247.

Cette espèce que caractérise une petite huppe étroite et longuette, n'est que de passage dans la partie de l'Afrique où je l'ai rencontrée, ne l'ayant du moins trouvée stationnaire nulle part. Il paroît qu'elle ne fait que passer par le canton où j'en ai rencontré plusieurs bandes qui, venant du nord-nord-ouest, traversoient, sans s'arrêter, le pays des Namaquois où je me trouvois alors. Cette Hirondelle huppée a la queue très-prolongée par ses pennes latérales terminées en filets comme chez notre hirondelle de cheminée; les aîles sont aussi fort longues et aboutissent, lorsqu'elles sont dans leur état de repos, à un pouce du bout des plus grandes pennes de la queue. Sa huppe est composée de cinq à six plumes étroites qui, partant du dessus du milieu de la tête, se rebroussent un peu en l'air et lui forment un toupet hérissé, dans le genre à-peu-près de celui de la mésange huppée d'Europe, ou plutôt de celui de notre alouette cochevis. Quant aux couleurs, un gris clair argentin, plus foncé sur les aîles et sur la queue que par-tout ailleurs, nuance tout le dessus de l'oiseau, depuis le front jusques et y compris les couvertures supérieures de cette dernière; la gorge et le devant du cou jusque sur la poitrine, sont approchant du même gris argentin que le dessus du corps; mais cependant un peu plus tirant au blanchâtre. Les plumes du sternum, des

flancs, du bas ventre, ainsi que les couvertures du dessous de la queue, sont d'un blanc teinté de gris. Les pieds et le bec sont plombés. Les yeux sont bruns.

Parmi cinq individus que j'ai tués de cette espèce, il y avoit trois femelles qui ne différoient du mâle que j'ai décrit en premier, qu'en ce que les deux filets de la queue n'étoient point chez elles aussi prolongés que chez les mâles.

TABLE

DES OISEAUX CONTENUS DANS CE VOLUME.

Les Coucous, *page* 5

LES COUCOUS PROPREMENT DITS.

Le Coucou vulgaire d'Afrique, 20
Le Coucou vulgaire d'Europe, 26
Le Coucou criard, 28
Le Coucou solitaire, 35
Le Coucou édolio, 39
Variété du Coucou édolio, 44
Le Coucou didric, 46
Le Coucou de Klaas, 53
Le Coucou à collier blanc, 56
Le Coucou à gros bec, mâle, 59
Le Coucou gris bronzé, 60
Le Coucou tachirou, 62
Les Coucous couas, 65
Le Coua, mâle, 67
Le Coua tait-sou, mâle, 69
Les Coucous coucals, 71
Le Coucal houhou, 72
Le Coucal noirou, 78

Le Coucal rufin, *page* 82
Le Coucal nègre, 84
Le Coucal géant, 86
Des Malkohas, 88
Le Malkoha, 90
Le Malkoha rouverdin, 92
Le Vouroug-driou, 94
Les Couroucous, 101
Le Couroucou narina, 104

DES CALAOS.

Des Calaos à casque, d'Afrique, 109
Le Calao caronculé, mâle, *ibid.*
Le Calao brac, 113
Le Calao longibande, 115
Le Calao couronné, 117
Les Calaos sans casque, 119
Le Calao nasique, 120
Le Toc, 122
Addition aux Calaos à casque, des Indes, 125
Le Calao javan ou Calao annuaire, *ibid.*
Le Calao à casque plat, 127

DES INDICATEURS.

Le grand Indicateur, 135
Le petit Indicateur, mâle, 137

DES MARTINETS ET DES HIRONDELLES.

Le Martinet à gorge blanche, mâle, 143

Le Martinet à croupion blanc, mâle, *page* 146
Le Martinet vélocifère, mâle, 147
Des Hirondelles, 149
L'Hirondelle rousseline, mâle, 152
L'Hirondelle à front roux, 154
L'Hirondelle fauve, mâle, 156
L'Hirondelle de marais, ou la Brunette, 158
L'Hirondelle huppée, 159

FIN DU TOME CINQUIÈME.





